





VITAM
IMPENDERE
VERO.

N^o 158/3



Henry Standish Esq:







Frontispice du Tome troisième.



C. Eisen inv.

Longneul sculp.

Il retourne chez ses Egaux.

ŒUVRES

DE

M. ROUSSEAU

DE GENEVE.

NOUVELLE ÉDITION.

*Revue, corrigée, & augmentée de plusieurs
morceaux qui n'avoient point encore paru.*

TOME III.



A NEUCHATEL.

M. DCC. LXIV.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ŒUVRES
DIVERSES
DE M. J. J. ROUSSEAU.

DISCOURS
SUR L'ORIGINE
ET LES FONDEMENTS
DE L'INÉGALITÉ
PARMI LES HOMMES.

*Non in depravatis, sed in his quæ benè secundùm
naturam se habent, considerandum est quid
sit naturale. ARISTOT. Politic. L. 2.*



A LA RÉPUBLIQUE DE GENEVE.

MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS
ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

*CONVAINCU qu'il n'appar-
tient qu'au Citoyen vertueux de
rendre à sa patrie des honneurs qu'elle
puisse avouer, il y a trente ans que
je travaille à mériter de vous offrir
un hommage public ; & cette heu-
reuse occasion suppléant en partie à
ce que mes efforts n'ont pu faire,
j'ai cru qu'il me seroit permis de
consulter ici le zele qui m'anime,
plus que le droit qui devoit m'au-
toriser. Ayant eu le bonheur de naître
parmi vous, comment pourrois-je
méditer sur l'égalité que la nature*

iv DÉDICACE.

a mise entre les hommes , & sur l'inégalité qu'ils ont instituée , sans penser à la profonde sagesse avec laquelle l'une & l'autre , heureusement combinées dans cet Etat , concourent de la maniere la plus approchante de la loi naturelle & la plus favorable à la société , au maintien de l'ordre public , & au bonheur des particuliers ? En recherchant les meilleures maximes que le bon sens puisse dicter sur la constitution d'un gouvernement , j'ai été si frappé de les voir toutes en exécution dans le vôtre , que même , sans être né dans vos murs , j'aurois cru ne pouvoir me dispenser d'offrir ce tableau de la société humaine à celui de tous les Peuples qui me paroît en posséder les plus grands avantages , & en avoir le mieux prévenu les abus.

Si j'avois eu à choisir le lieu de ma naissance , j'aurois choisi une société d'une grandeur bornée par

DÉDICACE. v

l'étendue des facultés humaines , c'est-à-dire , par la possibilité d'être bien gouvernée , & où chacun suffisant à son emploi , nul n'eût été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il étoit chargé : un Etat où tous les particuliers se connoissant entr'eux , les manœuvres obscures du vice , ni la modestie de la vertu n'eussent pu se dérober aux regards & au jugement du public , & où cette douce habitude de se voir & de se connoître , fit de l'amour de la patrie , l'amour des Citoyens plutôt que celui de la terre.

J'aurois voulu naître dans un pays où le Souverain & le peuple ne pussent avoir qu'un seul & même intérêt , afin que tous les mouvemens de la machine ne tendissent jamais qu'au bonheur commun ; ce qui ne pouvant se faire à moins que le peuple & le Souverain ne soient une même personne , il s'ensuit que j'aurois voulu

vj DÉDICACE.

naître sous un gouvernement démocratique, sagement tempéré.

J'aurois voulu vivre & mourir libre, c'est-à-dire, tellement soumis aux loix, que ni moi, ni personne n'en pût secouer l'honorable joug; ce joug salutaire & doux, que les têtes les plus fieres portent d'autant plus docilement qu'elles sont faites pour n'en porter aucun autre.

J'aurois donc voulu que personne dans l'Etat n'eût pu se dire au-dessus de la loi, & que personne au dehors n'en pût imposer que l'Etat fût obligé de reconnoître : car quelle que puisse être la constitution d'un gouvernement, s'il s'y trouve un seul homme qui ne soit pas soumis à la loi, tous les autres sont nécessairement à la discrétion de celui-là; () & , s'il y a un chef national, & un autre chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un & l'autre soient*

DÉDICACE. vij

bien obéis , & que l'Etat soit bien gouverné.

Je n'aurois point voulu habiter une République de nouvelle institution , quelque bonnes loix qu'elle pût avoir : de peur que le gouvernement autrement constitué peut - être qu'il ne faudroit pour le moment , ne convenant pas aux nouveaux Citoyens , ou les Citoyens au nouveau gouvernement , l'État ne fût sujet à être ébranlé & détruit presque dès sa naissance. Car il en est de la liberté comme de ces alimens solides & succulens , ou de ces vins généreux ; propres à nourrir & fortifier les tempéramens robustes qui en ont l'habitude , mais qui accablent , ruinent & enivrent les foibles & délicats qui n'y sont point faits. Les peuples une fois accoutumés à des Maîtres , ne sont plus en état de s'en passer. S'ils tentent de secouer le joug , ils s'éloignent d'autant plus de la liberté ,

viiij DÉDICACE.

que , prenant pour elle une licence effrénée qui lui est opposée , leurs révolutions les livrent presque toujours à des séducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes. Le peuple Romain lui-même , ce modele de tous les peuples libres , ne fut point en état de se gouverner en sortant de l'oppression des Tarquins : avili par l'esclavage & les travaux ignominieux qu'ils lui avoient imposés , ce n'étoit d'abord qu'une stupide populace qu'il fallut ménager & gouverner avec la plus grande sagesse , afin que s'accoutumant peu à peu à respirer l'air salutaire de la liberté , ces ames énervées , ou plutôt abruties sous la tyrannie , acquissent par degrés cette sévérité de mœurs , & cette fierté de courage qui en firent enfin le plus respectable de tous les peuples. J'aurois donc cherché pour ma patrie une heureuse & tranquille République , dont l'ancienneté se perdit en quelque

DÉDICACE. ix

sorte dans la nuit des tems ; qui n'eût éprouvé que des atteintes propres à manifester & affermir dans ses habitans le courage & l'amour de la patrie , & où les Citoyens accoutumés de longue main à une sage indépendance , fussent non-seulement libres , mais dignes de l'être.

J'aurois voulu me choisir une patrie , détournée par une heureuse impuissance du féroce amour des conquêtes , & garantie par une position encore plus heureuse de la crainte de devenir elle-même la conquête d'un autre Etat ; une ville libre placée entre plusieurs peuples , dont aucun n'eût intérêt à l'envahir , & dont chacun eût intérêt d'empêcher les autres de l'envahir eux-mêmes ; une République , en un mot , qui ne tentât point l'ambition de ses voisins , & qui pût raisonnablement compter sur leur secours au besoin. Il s'ensuit que , dans une position si heureuse , elle n'auroit

x DÉDICACE.

eu rien à craindre que d'elle-même, & que si ses Citoyens s'étoient exercés aux armes, ç'eût été plutôt pour entretenir chez eux cette ardeur guerrière, & cette fierté de courage qui sied si bien à la liberté, & qui en nourrit le goût, que par la nécessité de pourvoir à leur propre défense.

J'aurois cherché un pays où le droit de législation fût commun à tous les Citoyens : car qui peut mieux savoir qu'eux, sous quelles conditions il leur convient de vivre ensemble dans une même société ? Mais je n'aurois pas approuvé des plébiscites semblables à ceux des Romains, où les chefs de l'Etat & les plus intéressés à sa conservation, étoient exclus des délibérations dont souvent dépendoit son salut, & , où par une absurde inconséquence, les Magistrats étoient privés des droits dont jouissoient les simples Citoyens.

Au contraire, j'aurois désiré

DÉDICACE. xj

que, pour arrêter les projets intéressés & mal conçus, & les innovations dangereuses qui perdirent enfin les Athéniens, chacun n'eût pas le pouvoir de proposer de nouvelles loix à sa fantaisie; que ce droit appartint aux seuls Magistrats; qu'ils en usassent même avec tant de circonspection, que le peuple, de son côté, fût si réservé à donner son consentement à ces loix, & que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de sollemnité, qu'avant que la constitution fût ébranlée, on eût le tems de se convaincre que c'est sur-tout la grande antiquité des loix qui les rend saintes & vénérables; que le peuple méprise bientôt celles qu'il voit changer tous les jours, & qu'en s'accoutumant à négliger les anciens usages sous prétexte de faire mieux, on introduit souvent de grands maux pour en corriger de moindres.

J'aurois fui sur-tout, comme né

xij DÉDICACE.

cessairement mal gouvernée, une République où le peuple croyant pouvoir se passer de ses Magistrats ou ne leur laisser qu'une autorité précaire, auroit imprudemment gardé l'administration des affaires civiles & l'exécution de ses propres loix; telle dut être la grossiere constitution des premiers gouvernemens sortant immédiatement de l'état de nature, & tel fut encore un des vices qui perdirent la République d'Athenes.

Mais j'aurois choisi celle où les particuliers se contentant de donner la sanction aux loix, & de décider en Corps & sur le rapport des chefs, les plus importantes affaires publiques, établirent des Tribunaux respectés, en distingueroient avec soin les divers départemens, éliroient d'année en année les plus capables & les plus integres de leurs Concitoyens pour administrer la Justice & gouverner l'Etat; & où la vertu

DÉDICACE. xiiij

des Magistrats portant ainsi témoignage de la sagesse du peuple, les uns & les autres s'honoreroient mutuellement : de sorte que, si jamais de funestes mal-entendus venoient à troubler la concorde publique, ces tems mêmes d'aveuglement & d'erreurs fussent marqués par des témoignages de modération, d'estime réciproque, & d'un commun respect pour les loix ; présages & garants d'une réconciliation sincère & perpétuelle.

Tels sont, MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS, ET SOUVERAINS SEIGNEURS, les avantages que j'aurois recherchés dans la patrie que je me serois choisie. Que si la providence y avoit ajouté de plus une situation charmante, un climat tempéré, un pays fertile, & l'aspect le plus délicieux qui soit sous le ciel, je n'aurois désiré, pour combler mon bonheur, que de jouir de

xiv DÉDICACE.

tous ces biens dans le sein de cette heureuse patrie , vivant paisiblement dans une douce société avec mes Concitoyens , exerçant envers eux , & à leur exemple , l'humanité , l'amitié & toutes les vertus , & laissant après moi l'honorable mémoire d'un homme de bien , & d'un honnête & vertueux patriote.

Si , moins heureux ou trop tard sage , je m'étois vû réduit à finir en d'autres climats une infirme & languissante carrière , regrettant inutilement le repos & la paix dont une jeunesse imprudente m'auroit privé ; j'aurois du-moins nourri dans mon ame ces mêmes sentimens dont je n'aurois pû faire usage dans mon pays ; & pénétré d'une affection tendre & désintéressée pour mes Concitoyens éloignés , je leur aurois adressé du fond de mon cœur à peu près le discours suivant.

Mes chers Concitoyens , ou plu-

DÉDICACE. xv

tôt mes Freres , puisque les liens du sang , ainsi que les loix , nous unissent presque tous , il m'est doux de ne pouvoir penser à vous , sans penser en même tems à tous les biens dont vous jouissez , & dont nul de vous peut-être ne sent mieux le prix que moi qui les ai perdus. Plus je réfléchis sur votre situation politique & civile , & moins je puis imaginer que la nature des choses humaines puisse en comporter une meilleure. Dans tous les autres gouvernemens , quand il est question d'assurer le plus grand bien de l'Etat , tout se borne toujours à des projets en idées , & tout au plus à de simples possibilités ; pour vous , votre bonheur est tout fait , il ne faut qu'en jouir , & vous n'avez plus besoin , pour devenir parfaitement heureux , que de savoir vous contenter de l'être. Votre souveraineté acquise ou recouvrée à la pointe de l'épée , & conservée durant deux

xvj DÉDICACE.

*siècles à force de valeur & de sagesse ,
est enfin pleinement & universelle-
ment reconnue. Des traités honora-
bles fixent vos limites , assurent vos
droits , & affermissent votre repos.
Votre constitution est excellente , dic-
tée par la plus sublime raison , & ga-
rantie par des Puissances amies &
respectables ; votre état est tranquille ;
vous n'avez ni guerres ni conqué-
rans à craindre ; vous n'avez point
d'autres maîtres que de sages loix
que vous avez faites , administrées
par des Magistrats integres qui sont
de votre choix ; vous n'êtes ni assez
riches pour vous énerver par la mol-
lesse , & perdre dans de vaines déli-
ces le goût du vrai bonheur & des
solides vertus ; ni assez pauvres pour
avoir besoin de plus de secours étran-
gers que ne vous en procure votre
industrie ; & cette liberté précieuse ,
qu'on ne maintient chez les grandes
Nations , qu'avec des impôts exor-
bitans,*

DÉDICACE. xvij

bitans , ne vous coûte presque rien à conserver.

Puisse durer toujours , pour le bonheur de ses Citoyens & l'exemple des peuples , une République si sagement & si heureusement constituée ! Voilà le seul vœu qui vous reste à faire , & le seul soin qui vous reste à prendre. C'est à vous seuls désormais , non à faire votre bonheur ; vos Ancêtres vous en ont évité la peine : mais à le rendre durable par la sagesse d'en bien user. C'est de votre union perpétuelle , de votre obéissance aux loix , de votre respect pour leurs Ministres que dépend votre conservation. S'il reste parmi vous le moindre germe d'aigreur ou de défiance , hâtez-vous de le détruire comme un levain funeste d'où résulteroient tôt ou tard vos malheurs & la ruine de l'Etat. Je vous conjure de rentrer tous au fond de votre cœur & de consulter la voix secrète de

xviii DÉDICACE.

*vo*tre conscience. Quelqu'un parmi vous connoît-il dans l'univers un Corps plus integre, plus éclairé, plus respectable que celui de votre Magistrature? Tous ses membres ne vous donnent-ils pas l'exemple de la modération, de la simplicité de mœurs, du respect pour les loix & de la plus sincère réconciliation? Rendez donc sans réserve à de si sages chefs, cette salutaire confiance que la raison doit à la vertu; songez qu'ils sont de votre choix, qu'ils le justifient, & que les honneurs dûs à ceux que vous avez constitués en dignité, retombent nécessairement sur vous-mêmes. Nul de vous n'est assez peu éclairé pour ignorer qu'où cesse la vigueur des loix & l'autorité de leurs défenseurs, il ne peut y avoir ni sûreté, ni liberté pour personne. De quoi s'agit-il donc entre vous, que de faire de bon cœur & avec une juste confiance ce que vous seriez tou-

DÉDICACE. xix

jours obligés de faire par un véritable intérêt, par devoir, & par raison? Qu'une coupable & funeste indifférence pour le maintien de la constitution, ne vous fasse jamais négliger au besoin les sages avis des plus éclairés & des plus zélés d'entre vous: mais que l'équité, la modération, la plus respectueuse fermeté, continuent de régler toutes vos démarches, & de montrer en vous à tout l'univers l'exemple d'un peuple fier & modeste, aussi jaloux de sa gloire que de sa liberté. Gardez-vous sur-tout, & ce sera mon dernier conseil, d'écouter jamais des interprétations sinistres & des discours envenimés, dont les motifs secrets sont souvent plus dangereux que les actions qui en sont l'objet. Toute une maison s'éveille & se tient en allarmes aux premiers cris d'un bon & fidele gardien qui n'aboie jamais qu'à l'approche des voleurs; mais on hait l'importunité de ces

xx DÉDICACE.

animaux bruyans qui troublent sans cesse le repos public , & dont les avertissemens continuels & déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires.

Et vous , MAGNIFIQUES ET TRÈS - HONORÉS SEIGNEURS ; vous , dignes & respectables Magistrats d'un peuple libre , permettez-moi de vous offrir en particulier mes hommages & mes devoirs. S'il y a dans le monde un rang propre à illustrer ceux qui l'occupent , c'est sans doute celui que donnent les talens & la vertu , celui dont vous vous êtes rendus dignes , & auquel vos Concitoyens vous ont élevés. Leur propre mérite ajoute encore au vôtre un nouvel éclat ; & , choisis par des hommes capables d'en gouverner d'autres , pour les gouverner eux-mêmes , je vous trouve autant au-dessus des autres Magistrats , qu'un peuple libre , & sur-tout celui que vous avez

DÉDICACE. xxj

l'honneur de conduire ; est par ses lumieres & par sa raison au-dessus de la populace des autres Etats.

Qu'il me soit permis de citer un exemple dont il devoit rester de meilleures traces , & qui sera toujours présent à mon cœur. Je ne me rappelle point , sans la plus douce émotion , la mémoire du vertueux Citoyen de qui j'ai reçu le jour , & qui souvent entretint mon enfance du respect qui vous étoit dû. Je le vois encore vivant du travail de ses mains , & nourrissant son ame des vérités les plus sublimes. Je vois Tacite , Plutarque , & Grotius , mêlés devant lui avec les instrumens de son métier. Je vois à ses côtés un fils chéri , recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des peres. Mais si les égaremens d'une folle jeunesse me firent oublier , durant un tems , de si sages leçons , j'ai le bonheur d'éprouver enfin que ,

xxij DÉDICACE.

quelque penchant qu'on ait vers le vice, il est difficile qu'une éducation dont le cœur se mêle, reste perdue pour toujours.

Tels sont, MAGNIFIQUES ET TRÈS - HONORÉS SEIGNEURS, les Citoyens, & même les simples habitans nés dans l'État que vous gouvernez; tels sont ces hommes instruits & sensés dont, sous le nom d'ouvriers & de peuple, on a, chez les autres Nations, des idées si basses & si fausses. Mon pere, je l'avoue avec joie, n'étoit point distingué parmi ses Concitoyens; il n'étoit que ce qu'ils sont tous; & tel qu'il étoit, il n'y a point de pays où sa société n'eût été recherchée, cultivée, & même avec fruit, par les plus honnêtes gens. Il ne m'appartient pas, & graces au Ciel, il n'est pas nécessaire de vous parler des égards que peuvent attendre de vous des hommes de cette trempe, vos égaux par

DÉDICACE. xxiiij

l'éducation, ainsi que par les droits de la nature & de la naissance; vos inférieurs par leur volonté, par la préférence qu'ils doivent à votre mérite, qu'ils lui ont accordée, & pour laquelle vous leur devez à votre tour une sorte de reconnoissance. J'apprends avec une vive satisfaction de combien de douceur & de condescendance vous tempérez avec eux la gravité convenable aux Ministres des loix, combien vous leur rendez en estime & en attentions ce qu'ils vous doivent d'obéissance & de respects; conduite pleine de justice & de sagesse, propre à éloigner de plus en plus la mémoire des événemens malheureux qu'il faut oublier pour ne les revoir jamais : conduite d'autant plus judicieuse, que ce peuple équitable & généreux se fait un plaisir de son devoir, qu'il aime naturellement à vous honorer, & que les plus ardens à soutenir leurs droits, sont

xxiv DÉDICACE.

les plus portés à respecter les vôtres.

Il ne doit pas être étonnant que les chefs d'une société civile en aiment la gloire & le bonheur ; mais il l'est trop pour le repos des hommes , que ceux qui se regardent comme les Magistrats , ou plutôt comme les maîtres d'une patrie plus sainte & plus sublime , témoignent quelque amour pour la patrie terrestre qui les nourrit. Qu'il m'est doux de pouvoir faire en notre faveur une exception si rare , & placer au rang de nos meilleurs Citoyens , ces zélés dépositaires des dogmes sacrés autorisés par les Loix, ces vénérables Pasteurs des ames , dont la vive & douce éloquence porte d'autant mieux dans les cœurs les maximes de l'Évangile , qu'ils commencent toujours par les pratiquer eux-mêmes ! Tout le monde sait avec quel succès le grand art de la Chaire est cultivé à Genève. Mais , trop accoutumés à voir dire d'une manière

DÉDICACE. xxv

& faire d'une autre , peu de gens savent jusqu'à quel point l'esprit du Christianisme, la sainteté des mœurs, la sévérité pour soi-même & la douceur pour autrui , régnerent dans le corps de nos Ministres. Peut-être appartient - il à la seule Ville de Genève , de montrer l'exemple édifiant d'une aussi parfaite union entre une Société de Théologiens & de gens de Lettres. C'est , en grande partie , sur leur sagesse & leur modération reconnues , c'est sur leur zèle pour la prospérité de l'État, que je fonde l'espoir de son éternelle tranquillité ; & je remarque avec un plaisir mêlé d'étonnement & de respect, combien ils ont d'horreur pour les affreuses maximes de ces hommes sacrés & barbares, dont l'Histoire fournit plus d'un exemple , & qui , pour soutenir les prétendus droits de Dieu , c'est-à-dire , leurs intérêts , étoient d'au-

xxvj DÉDICACE.

*tant moins avares du sang humain ,
qu'ils se flattoient que le leur seroit
toujours respecté.*

*Pourrois-je oublier cette précieuse
moitié de la République qui fait le
bonheur de l'autre , & dont la dou-
ceur & la sagesse y maintiennent la
paix & les bonnes mœurs ? Aima-
bles & vertueuses Citoyennes , le
sort de votre sexe sera toujours de
gouverner le nôtre. Heureux ! quand
votre chaste pouvoir, exercé seulement
dans l'union conjugale , ne se fait
sentir que pour la gloire de l'État
& le bonheur public ! C'est ainsi que
les femmes commandoient à Sparte ,
& c'est ainsi que vous méritez de
commander à Genève. Quel hom-
me barbare pourroit résister à la voix
de l'honneur & de la raison dans la
bouche d'une tendre épouse ; & qui
ne mépriseroit un vain luxe , en
voyant votre simple & modeste par-*

DÉDICACE. xxvij

re , qui , par l'éclat qu'elle tient de vous , semble être la plus favorable à la beauté ? C'est à vous de maintenir toujours , par votre aimable & innocent empire & par votre esprit insinuant , l'amour des loix dans l'Etat & la concorde parmi les Citoyens ; de réunir par d'heureux mariages les familles divisées ; & sur - tout de corriger par la persuasive douceur de vos leçons , & par les graces modestes de votre entretien , les travers que nos jeunes gens vont prendre en d'autres pays , d'où , au lieu de tant de choses utiles dont ils pourroient profiter , ils ne rapportent , avec un ton puérile & des airs ridicules , pris parmi des femmes perdues , que l'admiration de je ne sais quelles prétendues grandeurs , frivoles dédommagemens de la servitude , qui ne vaudront jamais l'auguste liberté.

xxviii DÉDICACE.

Soyez donc toujours ce que vous êtes, les chastes gardiennes des mœurs & les doux liens de la paix ; & continuez de faire valoir en toute occasion les droits du cœur & de la nature au profit du devoir & de la vertu.

Je me flatte de n'être point démenti par l'événement, en fondant sur de tels garants l'espoir du bonheur commun des Citoyens & de la gloire de la République. J'avoue qu'avec tous ces avantages, elle ne brillera pas de cet éclat dont la plupart des yeux sont éblouis, & dont le puérile & funeste goût est le plus mortel ennemi du bonheur & de la liberté. Qu'une Jeunesse dissolue aille chercher ailleurs des plaisirs faciles & de longs repentirs. Que les prétendus gens de goût admirent en d'autres lieux la grandeur des Palais, la beauté des équipages, les superbes

DÉDICACE. xxix

ameublémens , la pompe des spectacles , & tous les raffinemens de la mollesse & du luxe. A Genève , on ne trouvera que des hommes ; mais pourtant un tel spectacle a bien son prix , & ceux qui le rechercheront vaudront bien les admirateurs du reste.

Daignez , **MAGNIFIQUES , TRÈS-HONORÉS ET SOUVERAINS SEIGNEURS** , recevoir tous , avec la même bonté , les respectueux témoignages de l'intérêt que je prends à votre prospérité commune. Si j'étois assez malheureux pour être coupable de quelque transport indiscret dans cette vive effusion de mon cœur , je vous supplie de le pardonner à la tendre affection d'un vrai Patriote , & au zèle ardent & légitime d'un homme qui n'envisage point de plus grand

xxx DEDICACE.

*bonheur pour lui-même , que celui de
vous voir tous heureux.*

*Je suis avec le plus profond res-
pect ,*

*MAGNIFIQUES , TRE'S - HONORÉS
ET SOUVERAINS SEIGNEURS ,*

*A Chambéri ,
le 22 Juin 1754.*

*Votre très-humble & très-
obéissant serviteur &
Concitoyen ,*

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.



PRÉFACE.



A plus utile & la moins avancée de toutes les connoissances humaines me paroît être celle de l'homme (* 2.) ; & j'ose dire que la seule inscription du Temple de Delphes contenoit un précepte plus important & plus difficile que tous les gros livres des Moralistes. Aussi je regarde le sujet de ce Discours comme une des questions les plus intéressantes que la Philosophie puisse proposer , & , malheureusement pour nous, comme une des plus épineuses que les Philosophes puissent résoudre : car comment connoître la source de l'inégalité parmi les hommes , si l'on ne commence par les connoî-

xxxij *PRÉFACE.*

tre eux-mêmes ? & comment l'homme viendra-t-il à bout de se voir tel que l'a formé la nature , à travers tous les changemens que la succession des tems & des choses a dû produire dans sa constitution originelle ; & de démêler ce qu'il tient de son propre fond d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajoûté ou changé à son état primitif ? Semblable à la statue de Glaucus , que le tems , la mer & les orages avoient tellement défigurée , qu'elle ressembloit moins à un Dieu qu'à une bête féroce , l'ame humaine altérée au sein de la société par mille causes sans cesse renaissantes , par l'acquisition d'une multitude de connoissances & d'erreurs , par les changemens arrivés à la constitution des corps , & par le choc continuel des passions , a , pour ainsi dire , changé d'apparence ,

PRÉFACE. xxxiiij

rence , au point d'être presque méconnoissable ; & l'on n'y retrouve plus, au lieu d'un être agissant toujours par des principes certains & invariables , au lieu de cette céleste & majestueuse simplicité dont son Auteur l'avoit empreinte , que le difforme contraste de la passion qui croit raisonner , & de l'entendement en délire.

Ce qu'il y a de plus cruel encore , c'est que tous les progrès de l'Espece humaine l'éloignant sans cesse de son état primitif , plus nous accumulons de nouvelles connoissances , & plus nous nous ôtons les moyens d'acquérir la plus importante de toutes ; & que c'est en un sens à force d'étudier l'homme , que nous nous sommes mis hors d'état de le connoître.

Il est aisé de voir que c'est dans ces changemens successifs de la

xxxiv *P R É F A C E.*

constitution humaine , qu'il faut chercher la premiere origine des différences qui distinguent les hommes , lesquels , d'un commun aveu , sont naturellement aussi égaux entr'eux , que l'étoient les animaux de chaque espece , avant que diverses causes physiques eussent introduit dans quelques-unes les variétés que nous y remarquons. En effet , il n'est pas concevable que ces premiers changemens , par quelque moyen qu'ils soient arrivés , ayent altéré tout à la fois & de la même maniere , tous les individus de l'espece ; mais les uns s'étant perfectionnés ou détériorés , & ayant acquis diverses qualités bonnes ou mauvaises , qui n'étoient point inhérentes à leur nature , les autres resterent plus long-tems dans leur état originel ; & telle fut , parmi les hommes, la premiere source de

PRÉFACE. xxxv

l'inégalité , qu'il est plus aisé de démontrer ainsi en général , que d'en assigner avec précision les véritables causes.

Que mes lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'ose me flatter d'avoir vû ce qui me paroît si difficile à voir. J'ai commencé quelques raisonnemens ; j'ai hazardé quelques conjectures , moins dans l'espoir de résoudre la question , que dans l'intention de l'éclaircir & de la réduire à son véritable état. D'autres pourront aisément aller plus loin dans la même route, sans qu'il soit facile à personne d'arriver au terme. Car ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originair & d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme , & de bien connoître un état qui n'existe plus , qui n'a peut-être point existé , qui probablement n'existera jamais ,

xxxvj *PRÉFACE.*

& dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger de notre état présent. Il faudroit même plus de Philosophie qu'on ne pense à celui qui entreprendroit de déterminer exactement les précautions à prendre, pour faire sur ce sujet de solides observations; & une bonne solution du problème suivant ne me paroîtroit pas indigne des Aristotes & des Plines de notre siècle: *Quelles expériences seroient nécessaires pour parvenir à connoître l'homme naturel; & quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société?* Loin d'entreprendre de résoudre ce problème, je crois en avoir assez médité le sujet, pour oser répondre d'avance que les plus grands Philosophes ne feront pas trop bons pour diriger ces expériences, ni les plus puissans Souverains pour

PRÉFACE. xxxvij

les faire ; concours auquel il n'est gueres raisonnable de s'attendre , sur-tout avec la persévérance ou plutôt la succession de lumieres & de bonne volonté nécessaire , de part & d'autre , pour arriver au succès.

Ces recherches si difficiles à faire , & auxquelles on a si peu songé jusqu'ici , sont pourtant les seuls moyens qui nous restent de lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connoissance des fondemens réels de la société humaine. C'est cette ignorance de la nature de l'homme , qui jette tant d'incertitude & d'obscurité sur la véritable définition du droit naturel : car l'idée du droit , dit M. Burlamaqui , & plus encore celle du droit naturel ; sont manifestement des idées relatives à la nature de l'homme. C'est donc de cette nature même

xxxviii *PRÉFACE.*

de l'homme , continue-t-il , de sa constitution & de son état , qu'il faut déduire les principes de cette science.

Ce n'est point sans surprise & sans scandale , qu'on remarque le peu d'accord qui régné sur cette importante matiere entre les divers Auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves Ecrivains , à peine en trouve-t-on deux qui soient du même avis sur ce point. Sans parler des anciens Philosophes , qui semblent avoir pris à tâche de se contredire entr'eux sur les principes les plus fondamentaux , les Jurisconsultes Romains assujettissent indifféremment l'homme & tous les autres animaux à la même loi naturelle , parce qu'ils considerent plutôt sous ce nom la loi que la nature s'impose à elle-même, que celle qu'elle prescrit ; ou plutôt , à cause de

P R É F A C E. xxxix

l'acception particuliere selon laquelle ces Jurisconsultes entendent le mot de *Loi*, qu'ils semblent n'avoir pris en cette occasion, que pour l'expression des rapports généraux établis par la nature entre tous les êtres animés , pour leur commune conservation. Les Modernes ne reconnoissant sous le nom de loi qu'une regle prescrite à un être moral , c'est-à-dire , intelligent , libre , & considéré dans ses rapports avec d'autres êtres , bornent conséquemment au seul animal doué de raison , c'est-à-dire , à l'homme , la compétence de la loi naturelle ; mais définissant cette loi chacun à sa mode , ils l'établissent tous sur des principes si métaphysiques, qu'il y a , même parmi nous , bien peu de gens en état de comprendre ces principes , loin de pouvoir les trouver d'eux-mêmes : de sorte

que toutes les définitions de ces sçavans hommes , d'ailleurs en perpétuelle contradiction entr'elles, s'accordent seulement en ceci, qu'il est impossible d'entendre la loi de nature, & par conséquent d'y obéir, sans être un très-grand raisonneur & un profond Métaphysicien. Ce qui signifie précisément que les hommes ont dû employer pour l'établissement de la société, des lumières qui ne se développent qu'avec beaucoup de peine & pour fort peu de gens dans le sein de la société même.

Connoissant si peu la nature & s'accordant si mal sur le sens du mot de *Loi*, il seroit bien difficile de convenir d'une bonne définition de la loi naturelle. Aussi toutes celles qu'on trouve dans les livres, outre le défaut de n'être point uniformes, ont-elles encore celui d'être tirées de plusieurs

P R É F A C E. xli

connoissances que les hommes n'ont point naturellement , & des avantages dont ils ne peuvent concevoir l'idée qu'après être sortis de l'état de nature. On commence par rechercher les regles dont , pour l'utilité commune , il seroit à propos que les hommes convinssent entr'eux ; & puis on donne le nom de loi naturelle à la collection de ces regles , sans autre preuve que le bien qu'on trouve qui résulteroit de leur pratique universelle. Voilà assurément une maniere très - commode de composer des définitions , & d'expliquer la nature des choses par des convenances presque arbitraires.

Mais tant que nous ne connoissons point l'homme naturel , c'est en vain que nous voudrions déterminer la loi qu'il a reçue , ou celle qui convient le mieux à sa conf-

xlij *PRÉFACE.*

titution. Tout ce que nous pouvons voir très-clairement au sujet de cette loi, c'est que non-seulement, pour qu'elle soit loi, il faut que la volonté de celui qu'elle oblige puisse s'y soumettre avec connoissance; mais qu'il faut encore, pour qu'elle soit naturelle, qu'elle parle immédiatement par la voix de la nature.

Laisant donc tous les livres scientifiques, qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits; & méditant sur les premières & plus simples opérations de l'ame humaine, j'y crois appercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être & à la conservation de nous-mêmes, & l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible, & principalement nos sem-

P R E F A C E. xliij

blables. C'est du concours , & de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes , sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité , que me paroissent découler toutes les regles du droit naturel ; regles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondemens , quand par ses développemens successifs elle est venue à bout d'étouffer la nature.

De cette maniere , on n'est point obligé de faire de l'homme un Philosophe avant que d'en faire un homme ; ses devoirs envers autrui ne lui sont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la sagesse ; & tant qu'il ne résistera point à l'impulsion intérieure de la commisération , il ne fera jamais du mal à un autre homme , ni même à aucun être sensible , excepté dans le cas légitime où sa conser-

xliv *P R E F A C E.*

vation se trouvant intéressée , il est obligé de se donner la préférence à lui-même. Par ce moyen , on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la loi naturelle : car il est clair que , dépourvus de lumières & de liberté , ils ne peuvent reconnoître cette loi ; mais tenant en quelque chose à notre nature par la sensibilité dont ils sont doués , on jugera qu'ils doivent aussi participer au droit naturel , & que l'homme est assujetti envers eux à quelque espece de devoirs. Il semble , en effet , que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable , c'est moins parce qu'il est un être raisonnable , que parce qu'il est un être sensible ; qualité qui étant commune à la bête & à l'homme , doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

PRÉFACE. xlv

Cette même étude de l'homme originel , de ses vrais besoins & des principes fondamentaux de ses devoirs , est encore le seul bon moyen qu'on puisse employer pour lever ces foules de difficultés qui se présentent sur l'origine de l'inégalité morale , sur les vrais fondemens du corps politique , sur les droits réciproques de ses membres , & sur mille autres questions semblables , aussi importantes que mal éclaircies.

En considérant la société humaine d'un regard tranquille & désintéressé , elle ne semble montrer d'abord que la violence des hommes puissans & l'oppression des foibles. L'esprit se révolte contre la dureté des uns , ou est porté à déplorer l'aveuglement des autres ; & comme rien n'est moins stable parmi les hommes que ces relations extérieures que le hazard

xlvj *PRÉFACE.*

produit plus souvent que la sagesse, & qu'on appelle foiblesse ou puissance, richesse ou pauvreté, les établissemens humains paroissent au premier coup d'œil fondés sur des monceaux de sable mouvant. Ce n'est qu'en les examinant de près, ce n'est qu'après avoir écarté la poussière & le sable qui environne l'édifice, qu'on apperçoit la base inébranlable sur laquelle il est élevé, & qu'on apprend à en respecter les fondemens. Or sans l'étude sérieuse de l'homme, de ses facultés naturelles, & de leurs développemens successifs, on ne viendra jamais à bout de faire ces distinctions, & de séparer, dans l'actuelle constitution des choses, ce qu'a fait la volonté divine d'avec ce que l'art humain a prétendu faire. Les recherches politiques & morales auxquelles donne lieu l'importante question que

PRÉFACE. xlvij

j'examine , sont donc utiles de toutes manieres , & l'histoire hypothétique des gouvernemens est pour l'homme une leçon instructive à tous égards. En considérant ce que nous serions devenus, abandonnés à nous-mêmes , nous devons apprendre à bénir celui dont la main bienfaisante , corrigeant nos institutions & leur donnant une assiette inébranlable , a prévenu les désordres qui devroient en résulter , & fait naître notre bonheur des moyens qui sembloient devoir combler notre misere.

Quem te Deus esse

Jussit, & humanâ quâ parte locatus es in re;

Disce.



AVERTIS.

AVERTISSEMENT SUR LES NOTES.

J'ai ajouté quelques notes à cet ouvrage, selon ma coutume paresseuse de travailler à bâton rompu ; ces notes s'écartent quelquefois assez du sujet, pour n'être pas bonnes à lire avec le texte. Je les ai donc rejetées à la fin du Discours, dans lequel j'ai tâché de suivre de mon mieux le plus droit chemin. Ceux qui auront le courage de recommencer, pourront s'amuser la seconde fois à battre les buissons, & tenter de parcourir les notes ; il y aura peu de mal que les autres ne les lisent point du tout.

QUESTION

Proposée par l'Académie de Dijon.

Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, & si elle est autorisée par la loi naturelle ?



DISCOURS
SUR L'ORIGINE
ET LES FONDEMENS
DE L'INÉGALITÉ
PARMI LES HOMMES.

CEST de l'homme que j'ai à parler , & la question que j'examine m'apprend que je vais parler à des hommes : car on n'en propose point de semblables quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cause de l'humanité devant les Sages qui m'y invitent , & je ne serai pas mécontent de moi-même , si je me rends digne de mon sujet & de mes Juges.

JE conçois dans l'espece humaine deux sortes d'inégalités , l'une que j'appelle naturelle ou physique , parce qu'elle est éta-

blie par la nature , & qui consiste dans la différence des âges , de la santé , des forces du corps , & des qualités de l'esprit, ou de l'ame ; l'autre qu'on peut appeller inégalité morale, ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention , & qu'elle est établie , ou du moins autorisée par le consentement des hommes. Celle-ci consiste dans les différens privilèges dont quelques - uns jouissent au préjudice des autres , comme d'être plus riches , plus honorés , plus puissans qu'eux , ou même de s'en faire obéir.

ON ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité naturelle , parce que la réponse se trouveroit énoncée dans la simple définition du mot. On peut encore moins chercher , s'il n'y auroit point quelque liaison essentielle entre les deux inégalités : car ce seroit demander , en d'autres termes , si ceux qui commandent valent nécessairement mieux que ceux qui obéissent , & si la force du corps ou de l'esprit , la sagesse ou la vertu se trouvent toujours dans les mêmes individus , en proportion de la puissance , ou de la richesse ; question bonne peut-être à agiter entre des esclaves entendus de leurs maîtres , mais qui ne convient pas à des

hommes raisonnables & libres, qui cherchent la vérité.

DE quoi s'agit-il donc précisément dans ce Discours ? De marquer, dans le progrès des choses, le moment où, le droit succédant à la violence, la nature fut soumise à la loi ; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges, le fort put se résoudre à servir le foible, & le peuple à acheter un repos en idée, au prix d'une félicité réelle.

LES Philosophes qui ont examiné les fondemens de la société, ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de nature : mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'homme dans cet état, la notion du juste & de l'injuste, sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion, ni même qu'elle lui fût utile. D'autres ont parlé du droit naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient, sans expliquer ce qu'ils entendoient par *appartenir*. D'autres donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus foible, ont aussitôt fait naître le gouvernement, sans songer au tems qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'*autorité* & de *gouvernement* pût exister parmi les hommes.

Enfin tous , parlant sans cesse de besoin , d'avidité , d'oppression , de desirs & d'orgueil , ont transporté à l'état de nature , des idées qu'ils avoient prises dans la société ; ils parloient de l'homme sauvage , & ils peignoient l'homme civil. Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart de douter que l'état de nature eût existé , tandis qu'il est évident par la lecture des livres sacrés , que le premier homme ayant reçu immédiatement de Dieu des lumières & des préceptes , n'étoit point lui-même dans cet état , & qu'en ajoutant aux écrits de Moïse la foi que leur doit tout Philosophe chrétien , il faut nier que , même avant le déluge , les hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de nature , à moins qu'ils n'y soient retombés par quelque événement extraordinaire : paradoxe fort embarrassant à défendre , & tout-à-fait impossible à prouver.

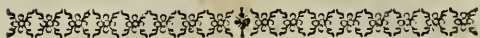
COMMENÇONS donc par écarter tous les faits , car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet , pour des vérités historiques , mais seulement pour des raisonnemens

hypothétiques & conditionnels , plus propres à éclaircir la nature des choses , qu'à en montrer la véritable origine , & semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du Monde. La Religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de l'état de nature , ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent ; mais elle ne nous défend pas de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme & des êtres qui l'environnent , sur ce qu'auroit pu devenir le genre humain , s'il fût resté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande , & ce que je me propose d'examiner dans ce Discours. Mon sujet intéressant l'homme en général , je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les Nations ; ou plutôt , oubliant les tems & les lieux , pour ne songer qu'aux hommes , à qui je parle , je me supposerai dans le lycée d'Athènes , répétant les leçons de mes maîtres , ayant les Platons & les Xénocrates pour Juges , & le genre humain pour auditeur.

O homme , de quelque contrée que tu sois , quelles que soient tes opinions , écoute ; voici ton histoire telle que j'ai vu la lire , non dans les livres de tes fem-

blables qui sont menteurs , mais dans la nature qui ne ment jamais. Tout ce qui fera d'elle , sera vrai : il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien sans le vouloir. Les tems dont je vais parler sont bien éloignés : combien tu as changé de ce que tu étois ! C'est , pour ainsi dire , la vie de ton espece que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues , que ton éducation & tes habitudes ont pu dépraver , mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a , je le sens , un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arrêter ; tu chercheras l'âge auquel tu désirerois que ton espece se fût arrêtée. Mécontent de ton état présent , par des raisons qui annoncent à ta postérité malheureuse de plus grands mécontentemens encore , peut-être voudrois-tu pouvoir rétrograder ; & ce sentiment doit faire l'éloge de tes premiers ayeux , la critique de tes contemporains , & l'effroi de ceux qui auront le malheur de vivre après toi.





PREMIERE PARTIE.

QUELQUE important qu'il soit ; pour bien juger de l'état naturel de l'homme , de le considérer dès son origine , & de l'examiner , pour ainsi dire , dans le premier embryon de l'espece , je ne suivrai point son organisation à travers ses développemens successifs : je ne m'arrêterai pas à rechercher dans le système animal ce qu'il put être au commencement , pour devenir enfin ce qu'il est. Je n'examinerai pas si , comme le pense Aristote , ses ongles allongés ne furent point d'abord des griffes crochues ; s'il n'étoit point velu comme un ours , & si marchant à quatre pieds (* 3) , ses regards dirigés (*3.) vers la terre , & bornés à un horizon de quelques pas , ne marquoient point à la fois le caractère & les limites de ses idées. Je ne pourrois former sur ce sujet que des conjectures vagues & presque imaginaires. L'Anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès , les observations des Naturalistes sont encore trop incer-

taines , pour qu'on puisse établir sur de pareils fondemens la base d'un raisonnement solide ; ainsi , sans avoir recours aux connoissances surnaturelles que nous avons sur ce point , & sans avoir égard aux changemens qui ont dû survenir dans la conformation tant intérieure qu'extérieure de l'homme , à mesure qu'il appliquoit ses membres à de nouveaux usages , & qu'il se nourrissoit de nouveaux alimens , je le supposerai conformé de tout tems , comme je le vois aujourd'hui , marchant à deux pieds , se servant de ses mains comme nous faisons des nôtres , portant ses regards sur toute la nature , & mesurant des yeux la vaste étendue du ciel.

EN dépouillant cet être ainsi constitué , de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir , & de toutes les facultés artistielles qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès ; en le considérant , en un mot , tel qu'il a dû sortir des mains de la nature , je vois un animal moins fort que les uns , moins agile que les autres , mais , à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous : je le vois se rassasiant sous un chêne , se désaltérant au premier ruis-

seau , trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas , & voilà ses besoins satisfaits.

LA terre abandonnée à sa fertilité naturelle (* a.), & couverte de forêts immenses que la coignée ne mutila jamais, (* a.) offre à chaque pas des magasins & des retraites aux animaux de toute espece. Les hommes dispersés parmi eux , observent , imitent leur industrie , & s'élevent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes , avec cet avantage que chaque espece n'a que le sien propre , & que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne , se les approprie tous , se nourrit également de la plûpart des alimens divers (* 4.) que les autres animaux se partagent , & trouve par conséquent sa subsistance plus aisément que ne peut faire aucun d'eux. (* 4.)

ACCOUTUMÉS dès l'enfance aux intempéries de l'air , & à la rigueur des saisons ; exercés à la fatigue , & forcés de défendre nuds & sans armes leur vie & leur proie contre les autres bêtes féroces , ou de leur échapper à la course , les hommes se forment un tempérament robuste & presque inaltérable ; les enfans apportant au monde l'excellente constitution de leurs peres , & la fortifiant par les mêmes

exercices qui l'ont produite , acquierent ainsi toute la vigueur dont l'espece humaine est capable. La nature en use précisément avec eux comme la loide Sparte avec les enfans des citoyens ; elle rend forts & robustes ceux qui sont bien constitués , & fait périr tous les autres ; différente , en cela , de nos sociétés où l'Etat en rendant les enfans onéreux aux peres , les tue indistinctement avant leur naissance.

LE corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse , il l'emploie à divers usages , dont , par le défaut d'exercice , les nôtres sont incapables ; & c'est notre industrie qui nous ôte la force & l'agilité que la nécessité l'oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache , son poignet romproit-il de si fortes branches ? S'il avoit eu une fronde , lancerait-il de la main une pierre avec tant de roideur ? S'il avoit eu une échelle , grimperait-il si légèrement sur un arbre ? S'il avoit eu un cheval , ferait-il si vite à la course ? Laissez à l'homme civilisé le tems de rassembler toutes ses machines autour de lui , on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme sauvage ; mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore , mettez-les nuds & déarmés

vis-à-vis l'un de l'autre ; & vous reconnoîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition , d'être toujours prêt à tout événement , & de se porter , pour ainsi dire , toujours tout entier avec soi (* 5.). (* 5.)

HOBBS prétend que l'homme est naturellement intrépide , & ne cherche qu'à attaquer & combattre. Un Philosophe illustre pense au contraire, (& Cumberland & Pufendorff l'assurent aussi ,) que rien n'est si timide que l'homme dans l'état de nature , & qu'il est toujours tremblant , & prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe , au moindre mouvement qu'il aperçoit. Cela peut être ainsi pour les objets qu'il ne connoit pas , & je ne doute point qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux spectacles qui s'offrent à lui , toutes les fois qu'il ne peut distinguer le bien & le mal physiques qu'il en doit attendre , ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir ; circonstances rares dans l'état de nature , où toutes choses marchent d'une manière si uniforme , & où la face de la terre n'est point sujette à ces changemens brusques & continuels qu'y causent les passions & l'inconstance des peuples réunis. Mais l'homme sauvage vivant dif-

perfé parmi les animaux, & fe trouvant de bonne heure dans le cas de fe mefurer avec eux, il en fait bientôt la comparai-
fon; & fentant qu'il les furpaffe plus en adrefle qu'ils ne le furpaffent en force, il apprend à ne les plus craindre. Mettez un ours ou un loup aux prises avec un Sauvage robuste, agile, courageux comme ils font tous, armé de pierres & d'un bon bâton, & vous verrez que le péril fera tout au moins réciproque, & qu'après pluſieurs expériences pareilles, les bêtes féroces qui n'aiment point à s'attaquer l'une à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout auffi féroce qu'eiles. A l'égard des animaux qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adrefle, il eſt vis-à-vis d'eux dans le cas des autres eſpeces plus foibles, qui ne laiffent pas de ſubſiſter, avec cet avantage pour l'homme, que non moins diſpos qu'eux à la courſe, & trouvant ſur les arbres un refuge preſque aſſuré, il a par-tout le prendre & le laiffer dans la rencontre, & le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroît pas qu'aucun animal faſſe naturellement la guerre à l'homme, hors le cas de ſa propre défenſe ou d'une extrême faim; ni témoigne

Contre lui de ces violentes antipathies qui semblent annoncer qu'une espece est destinée par la nature à servir de pâture à l'autre.

D'AUTRES ennemis plus redoutables, & dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de se défendre, sont les infirmités naturelles, l'enfance, la vieillesse, & les maladies de toute espece; tristes signes de notre foiblesse, dont les deux premiers sont communs à tous les animaux, & dont le dernier appartient principalement à l'homme vivant en société. J'observe même, au sujet de l'enfance, que la mere portant par-tout son enfant avec elle, a beaucoup plus de facilité à le nourrir, que n'ont les femelles de plusieurs animaux, qui sont forcées d'aller & venir sans cesse avec beaucoup de fatigue, d'un côté pour chercher leur pâture, & de l'autre pour alaiter ou nourrir leurs petits. Il est vrai que, si la femme vient à périr, l'enfant risque fort de périr avec elle; mais ce danger est commun à cent autres especes, dont les petits ne sont de long-tems en état d'aller chercher eux-mêmes leur nourriture; & si l'enfance est plus longue parmi nous, la vie étant plus longue aussi, tout est encore à-peu-près égal en ce

- (* b.) point (* b.), quoiqu'il y ait sur la durée du premier âge, & sur le nombre des petits (* 6.) d'autres regles qui ne sont pas de mon sujet. Chez les vieillards, qui agissent & transpirent peu, le besoin d'alimens diminue avec la faculté d'y pourvoir; & comme la vie sauvage éloigne d'eux la goutte & les rhumatismes, & que la vieillesse est de tous les maux celui que les secours humains peuvent le moins soulager, ils s'éteignent enfin, sans qu'on s'apperçoive qu'ils cessent d'être, & pres- que sans s'en appercevoir eux-mêmes.

A l'égard des maladies, je ne répéterai point les vaines & fausses déclamations que font contre la Médecine la plûpart des gens en fanté; mais je demanderai s'il y a quelque observation solide, de laquelle on puisse conclure que, dans les pays où cet art est le plus négligé, la vie moyenne de l'homme soit plus courte, que dans ceux où il est cultivé avec le plus de soin? Et comment cela pourroit-il être, si nous nous donnons plus de maux, que la Médecine ne peut nous fournir de remedes? L'extrême inégalité dans la maniere de vivre, l'excès d'oïveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres, la facilité d'irriter & de satisfaire nos appétits
&

& notre sensualité, les alimens trop recherchés des riches, qui les nourrissent de sucs échauffans & les accablent d'indigestions, la mauvaise nourriture des pauvres dont ils manquent même le plus souvent, & dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion; les veilles, les excès de toute espece, les transports immodérés de toutes les passions, les fatigues & l'épuisement d'esprit, les chagrins & les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames sont perpétuellement rongées; voilà les funestes garants, que la plupart de nos maux sont notre propre ouvrage, & que nous les aurions presque tous évités, en conservant la maniere de vivre simple, uniforme, & salutaire qui nous étoit prescrite par la nature. Si elle nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé. Quand on songe à la bonne constitution des Sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes; quand on sçait qu'ils ne connoissent presque d'autres maladies que les blessures & la vieillesse, on est très-porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des

maladies humaines en suivant celle des sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon, qui juge, sur certains remèdes employés ou approuvés par Podalyre & Macaon au siège de Troie, que diverses maladies que ces remèdes doivent exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes.

A V E C si peu de sources de maux, l'homme dans l'état de nature n'a donc guères besoin de remèdes, moins encore de Médecins; l'espece humaine n'est point non plus, à cet égard, de pire condition que toutes les autres, & il est aisé de sçavoir des chasseurs, si dans leurs courses ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Plusieurs en trouvent qui ont reçu des blessures considérables très-bien cicatrisées; qui ont eu des os & même des membres rompus & repris sans autre Chirurgien que le tems, sans autre régime que leur vie ordinaire, & qui n'en sont pas moins parfaitement guéris, pour n'avoir point été tourmentés d'incisions, empoisonnés de drogues, ni exténués de jeûnes. Enfin, quelque utile que puisse être parmi nous la Médecine bien administrée, il est toujours certain que, si le Sauvage malade, abandonné à lui-même, n'a rien à espérer

que de la nature , en revanche il n'a rien à craindre que de son mal , ce qui rend souvent sa situation préférable à la nôtre.

GARDONS-nous donc de confondre l'homme sauvage avec les hommes que nous avons sous les yeux. La nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le cheval , le chat , le taureau , l'âne même , ont la plupart une taille plus haute , tous une constitution plus robuste , plus de vigueur , de force & de courage dans les forêts , que dans nos maisons ; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant domestiques , & l'on diroit que tous nos soins à bien traiter & nourrir ces animaux , n'aboutissent qu'à les abâtardir. Il en est ainsi de l'homme même : en devenant sociable & esclave , il devient foible , craintif , rampant ; & sa maniere de vivre molle & efféminée acheve d'énerver à la fois sa force & son courage. Ajoutons qu'entre les conditions sauvage & domestique , la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête : car l'animal & l'homme ayant été traités également par la nature , toutes les commodités que

L'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise, sont autant de causes particulières qui le font dégénérer plus sensiblement.

CE n'est donc pas un si grand malheur à ces premiers hommes, ni sur-tout un si grand obstacle à leur conservation, que la nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes ces inutilités que nous croyons si nécessaires. S'ils n'ont pas la peau velue, ils n'en ont aucun besoin dans les pays chauds, & ils sçavent bientôt, dans les pays froids, s'approprier celles des bêtes qu'ils ont vaincues; s'ils n'ont que deux pieds pour courir, ils ont deux bras pour pourvoir à leur défense & à leurs besoins. Leurs enfans marchent peut-être tard & avec peine, mais les meres les portent avec facilité; avantage qui manque aux autres especes, où la mere étant poursuivie se voit contrainte d'abandonner ses petits ou de régler son pas sur le leur. Enfin, à moins de supposer ces concours singuliers & fortuits de circonstances, dont je parlerai dans la suite, & qui pouvoient fort bien ne jamais arriver, il est clair, en tout état de cause, que le premier qui se fit des habits ou un logement, se donna en celades choses peu né-

cessaires ; puisqu'il s'en étoit passé jusqu'alors, & qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pu supporter, homme fait, un genre de vie qu'il supportoit dès son enfance.

SEUL, oisif, & toujours voisin du danger, l'homme sauvage doit aimer à dormir, & avoir le sommeil léger comme les animaux qui, pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le tems qu'ils ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défense, soit pour subjuguier sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal ; au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse & la sensualité, doivent rester dans un état de grossiereté qui exclut en lui toute espece de délicatesse ; & ses sens se trouvant partagés sur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudesse extrême ; la vue, l'ouïe & l'odorat de la plus grande subtilité. Tel est l'état animal en général ; & c'est aussi, selon le rapport des voyageurs, celui de la plupart des peuples sauvages. Ainsi il ne faut point s'étonner que les Hottentots du Cap de Bonne-Espérance découvrent, à la simple vue, des

vaisseaux en haute mer , d'aussi loin que les Hollandois avec des lunettes ; ni que les Sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la piste , comme auroient pu faire les meilleurs chiens ; ni que toutes ces Nations Barbares supportent sans peine leur nudité , aiguissent leur goût à force de piment , & boivent les liqueurs Européennes comme de l'eau.

JE n'ai considéré jusqu'ici que l'homme physique ; tâchons de le regarder maintenant par le côté métaphysique & moral.

JE ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse , à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même , & pour se garantir , jusqu'à un certain point , de tout ce qui tend à la détruire ou à la déranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine , avec cette différence , que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête , au lieu que l'homme concourt aux siennes , en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct , & l'autre par un acte de liberté ; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite , même quand il lui seroit avantageux de le faire , & que l'homme s'en écarte souvent

à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, & un chat sur des tas de fruits ou de grain, quoique l'un & l'autre pût très-bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il étoit avisé d'en essayer; c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès qui leur causent la fièvre & la mort, parce que l'esprit déprave les sens & que la volonté parle encore quand la nature se tait.

TOUT animal a des idées, puisqu'il a des sens : il combine même ses idées jusqu'à un certain point; & l'homme ne diffère, à cet égard, de la bête que du plus au moins; quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête. Ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait, parmi les animaux, la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer ou de résister; & c'est sur-tout dans la conscience de cette liberté, que se montre la spiritualité de son ame. Car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens & la for-

mation des idées; mais dans la puissance de vouloir, ou plutôt de choisir, & dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les loix de la mécanique.

MAIS quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme & de l'animal, il y a une autre qualité très-spécifique qui les distingue, & sur laquelle il ne peut y avoir de contestation: c'est la faculté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, & réside parmi nous, tant dans l'espece que dans l'individu; au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie; & son espece, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécille? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, & que, tandis que la bête qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme perdant, par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que sa *perfectibilité* lui avoit

fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ? Il seroit triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive & presque illimitée est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire , à force de tems , de cette condition originaire , dans laquelle il couleroit des jours tranquilles & innocens ; que c'est elle qui , faisant éclore avec les siècles ses lumières & ses erreurs , ses vices & ses vertus , le rend à la longue le tyran de lui-même , & de la nature (* 7.). (* 7.)

Il seroit affreux d'être obligé de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfans , & qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité & de leur bonheur originel.

L'HOMME sauvage livré par la nature au seul instinct , ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être , par des facultés capables d'y suppléer d'abord & de l'élever ensuite fort au-dessus de celle-là , commencera donc par les fonctions purement animales (* 8.) : appercevoir & sentir sera son premier état , qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir & ne pas vouloir , désirer & craindre ,

feront les premières & presque les seules opérations de son ame, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développemens.

QUOI QU'EN disent les Moralistes, l'entendement humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi : c'est par leur activité que notre raison se perfectionne ; nous ne cherchons à connoître que parce que nous désirons de jouir ; & il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni desirs ni craintes, se donneroit la peine de raisonner. Les passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, & leurs progrès de nos connoissances : car on ne peut désirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la nature ; & l'homme sauvage, privé de toute sorte de lumières, n'éprouve que les passions de cette dernière espece ; ses desirs ne passent pas ses besoins physiques (* 9.) : les seuls biens qu'il connoisse dans l'Univers, sont la nourriture, une femelle & le repos ; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur & la faim. Je dis la douleur, & non la mort : car jamais l'animal ne sçaura ce que c'est que mourir ; & la con-

noissance de la mort & de ses terreurs est une des premières acquisitions que l'homme ait faites , en s'éloignant de la condition animale.

IL me seroit aisé , si cela m'étoit nécessaire , d'appuyer ce sentiment par les faits , & de faire voir que , chez toutes les Nations du Monde , les progrès de l'esprit se sont précisément proportionnés aux besoins que les peuples avoient reçus de la nature , ou auxquels les circonstances les avoient assujettis , & par conséquent aux passions qui les portoient à pourvoir à ces besoins. Je montrerois en Egypte les arts naissans & s'étendans avec les débordemens du Nil ; je suivrois leur progrès chez les Grecs , où on les vit germer , croître , & s'élever jusqu'aux cieux parmi les sables & les rochers de l'Attique , sans pouvoir prendre racine sur les bords fertiles de l'Eurotas ; je remarquerois qu'en général les peuples du Nord sont plus industrieux que ceux du Midi , parce qu'ils peuvent moins se passer de l'être ; comme si la nature vouloit ainsi égaliser les choses , en donnant aux esprits la fertilité qu'elle refuse à la terre.

MAIS sans recourir aux témoignages incertains de l'Histoire , qui ne voit que

tout semble éloigner de l'homme sauvage la tentation & les moyens de cesser de l'être ? Son imagination ne lui peint rien ; son cœur ne lui demande rien. Ses modiques besoins se trouvent si aisément sous sa main , & il est si loin du degré de connoissances nécessaires pour désirer d'en acquérir de plus grandes , qu'il ne peut avoir ni prévoyance , ni curiosité. Le spectacle de la nature lui devient indifférent , à force de lui devenir familier. C'est toujours le même ordre , ce sont toujours les mêmes révolutions ; il n'a pas l'esprit de s'étonner des plus grandes merveilles ; & ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher la philosophie dont l'homme a besoin , pour sçavoir observer une fois ce qu'il a vu tous les jours. Son ame , que rien n'agite , se livre au seul sentiment de son existence actuelle , sans aucune idée de l'avenir , quelque prochain qu'il puisse être , & ses projets , bornés comme ses vues , s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. Tel est encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraïbe : il vend le matin son lit de coton , & vient pleurer le soir pour le racheter , faute d'avoir prévu qu'il en auroit besoin pour la nuit prochaine.

PLUS on médite sur ce sujet , plus la distance des pures sensations aux plus simples connoissances s'aggrandit à nos regards ; & il est impossible de concevoir comment un homme auroit pû par ses seules forces , sans le secours de la communication , & sans l'aiguillon de la nécessité , franchir un si grand intervalle. Combien de siècles se sont peut-être écoulés , avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du ciel ? Combien ne leur a-t-il pas fallu de différens hazards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément ? Combien de fois ne l'ont-ils pas laissé éteindre , avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire ? Et combien de fois peut-être chacun de ces secrets n'est-il pas mort avec celui qui l'avoit découvert ? Que dirons-nous de l'agriculture , art qui demande tant de travail & de prévoyance , qui tient à d'autres arts , qui très-évidemment n'est praticable que dans une société au moins commencée , & qui ne nous sert pas tant à tirer de la terre des alimens qu'elle fourniroit bien sans cela , qu'à la forcer aux préférences qui sont le plus de notre goût ? Mais supposons que les hommes eussent tellement multiplié, que

les productions naturelles n'eussent plus suffi pour les nourrir ; supposition qui , pour le dire en passant , montreroit un grand avantage pour l'espece humaine dans cette maniere de vivre ; supposons que sans forges , & sans ateliers , les instrumens du labourage fussent tombés du ciel entre les mains des Sauvages ; que ces hommes eussent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu ; qu'ils eussent appris à prévoir de si loin leurs besoins ; qu'ils eussent deviné comment il faut cultiver la terre , semer les grains , & planter les arbres ; qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le bled & de mettre le raisin en fermentation ; toutes choses qu'il leur a fallu faire enseigner par les Dieux , faute de concevoir comment ils les auroient apprises d'eux-mêmes ; quel seroit , après cela , l'homme assez insensé pour se tourmenter à la culture d'un champ qui sera dépouillé par le premier venu , homme , ou bête indifféremment , à qui cette moisson conviendra ? Et comment chacun pourra-t-il se résoudre à passer sa vie à un travail pénible , dont il est d'autant plus sûr de ne pas recueillir le prix , qu'il lui sera plus nécessaire ? En un mot , comment cette

situation pourra-t-elle porter les hommes à cultiver la terre , tant qu'elle ne sera point partagée entr'eux , c'est-à-dire , tant que l'état de nature ne sera point anéanti ?

QUAND nous voudrions supposer un homme sauvage aussi habile dans l'art de penser, que nous le font nos Philosophes ; quand nous en ferions , à leur exemple , un Philosophe lui-même , découvrant seul les plus sublimes vérités , se faisant , par des suites de raisonnemens très-abstraits , des maximes de justice & de raison tirées de l'amour de l'ordre en général , ou de la volonté connue de son Créateur ; en un mot , quand nous lui supposerions dans l'esprit autant d'intelligence & de lumieres qu'il doit avoir , & qu'on lui trouve en effet de pesanteur & de stupidité , quelle utilité retireroit l'espece de toute cette métaphysique , qui ne pourroit se communiquer & qui périroit avec l'individu qui l'auroit inventée ? Quel progrès pourroit faire le genre humain épars dans les bois parmi les animaux ? Et jusqu'à quel point pourroient se perfectionner & s'éclairer mutuellement des hommes qui , n'ayant ni domicile fixe , ni aucun besoin l'un de l'autre , se rencontreroient peut-être à peine deux

fois en leur vie , fans se connoître , & fans se parler ?

QU'ON songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole ; combien la Grammaire exerce & facilite les opérations de l'esprit ; & qu'on pense aux peines inconcevables & au tems infini qu'a dû coûter la premiere invention des Langues ; qu'on joigne ces réflexions aux précédentes , & l'on jugera combien il eût fallu de milliers de siècles , pour développer successivement , dans l'esprit humain , les opérations dont il étoit capable.

QU'IL me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des Langues. Je pourrois me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que M. l'Abbé de Condillac a faites sur cette matiere , qui toutes confirment pleinement mon sentiment , & qui , peut-être , m'en ont donné la premiere idée. Mais la maniere dont ce Philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués , montrant qu'il a supposé ce que je mets en question , sçavoir une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage , je crois , en renvoyant à ses réflexions , devoir y joindre les miennes , pour exposer les mêmes difficultés dans le jour
qui

qui convient à mon sujet. La première qui se présente est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires : car les hommes n'ayant nulle correspondance entre eux, ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention, ni sa possibilité, si elle ne fut pas indispensable. Je dirois bien, comme beaucoup d'autres, que les Langues sont nées dans le commerce domestique des peres, des meres & des enfans : mais outre que cela ne résoudroit point les objections, ce seroit commettre la faute de ceux qui, raisonnant sur l'état de nature, y transportent les idées prises dans la société, voient toujours la famille rassemblée dans une même habitation, & ses membres gardant entr'eux une union aussi intime & aussi permanente que parmi nous, où tant d'intérêts communs les réunissent ; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni maisons, ni cabanes, ni propriété d'aucune espece, chacun se logeoit au hazard, & souvent pour une seule nuit ; les mâles & les femelles s'unissoient fortuitement selon la rencontre, l'occasion, & le desir, sans que la parole fût un interprete fort nécessaire des choses qu'ils avoient à se dire : ils se quittoient avec la même faci-

(* 10.) lité (* 10.). La mere allaitoit d'abord ses enfans pour son propre besoin ; puis l'habitude les lui ayant rendus chers , elle les nourrissoit ensuite pour le leur ; si-tôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture , ils ne tarديوient pas à quitter la mere elle-même ; & comme il n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne pas se perdre de vue , ils en étoient bientôt au point de ne pas même se reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'enfant ayant tous ses besoins à expliquer , & par conséquent plus de choses à dire à la mere , que la mere à l'enfant , c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention , & que la Langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage ; ce qui multiplie autant les Langues qu'il y a d'individus pour les parler : à quoi contribue encore la vie errante & vagabonde qui ne laisse à aucun idiôme le tems de prendre de la consistence ; car de dire que la mere dicte à l'enfant les mots dont il devra se servir pour lui demander telle ou telle chose , cela montre bien comment on enseigne des Langues déjà formées ; mais cela n'apprend point comment elles se forment.

SUPPOSONS cette première difficulté vaincue : franchissons , pour un moment , l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de nature & le besoin des Langues ; & cherchons , en les supposant nécessaires (* c.) , comment elles purent (* c.) commencer à s'établir. Nouvelle difficulté , pire encore que la précédente ; car si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser , ils ont eu bien plus besoin encore de sçavoir penser pour trouver l'art de la parole ; & quand on comprendroit comment les sons de la voix ont été pris pour les interpretes conventionnels de nos idées , il resteroit toujours à sçavoir quels ont pu être les interpretes mêmes de cette convention pour les idées qui , n'ayant point un objet sensible , ne pouvoient s'indiquer ni par le geste , ni par la voix ; de sorte qu'à peine peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet art de communiquer ses pensées , & d'établir un commerce entre les esprits : art sublime , qui est déjà si loin de son origine , mais que le Philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection , qu'il n'y a point d'homme assez hardi , pour assurer qu'il y arriveroit jamais , quand les révolutions que le

tems amene nécessairement , seroient suspendues en sa faveur , que les préjugés fortiroient des Académies ou se tairoient devant elles , & qu'elles pourroient s'occuper de cet objet épineux , durant des siècles entiers sans interruption.

LE premier langage de l'homme , le langage le plus universel , le plus énergique , & le seul dont il eût besoin , avant qu'il fallût persuader des hommes assemblés , est le cri de la nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une forte d'instinct dans les occasions pressantes , pour implorer du secours dans les grands dangers , ou du soulagement dans les maux violens , il n'étoit pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie , où regnent des sentimens plus modérés. Quand les idées des hommes commencerent à s'étendre & à se multiplier , & qu'il s'établit entr'eux une communication plus étroite , ils chercherent des signes plus nombreux & un langage plus étendu : ils multiplierent les inflexions de la voix , & y joignirent les gestes , qui , par leur nature , sont plus expressifs , & dont le sens depend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets visibles & mobiles par des gestes ,

& ceux qui frappent l'ouïe par des sons imitatifs : mais comme le geste n'indique guères que les objets présens, ou faciles à décrire, & les actions visibles ; qu'il n'est pas d'un usage universel, puisque l'obscurité, ou l'interposition d'un corps le rendent inutile, & qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite, on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de la voix, qui, sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à les représenter toutes, comme signes institués ; substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement & d'une manière assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice, & plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime dut être motivé, & que la parole paroît avoir été fort nécessaire, pour établir l'usage de la parole.

ON doit juger que les premiers mots dont les hommes firent usage, eurent dans leur esprit une signification beaucoup plus étendue, que n'ont ceux qu'on emploie dans les Langues déjà formées, & qu'ignorant la division du Discours en ses parties constitutives, ils donnerent d'abord

à chaque mot le sens d'une proposition entiere. Quand ils commencerent à distinguer le sujet d'avec l'attribut , & le verbe d'avec le nom , (ce qui ne fut pas un médiocre effort de genie,) les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres , l'infinitif fut le seul tems des verbes ; & à l'égard des adjectifs, la notion ne s'en dut développer que fort difficilement , parce que tout adjectif est un mot abstrait , & que les abstractions sont des opérations pénibles & peu naturelles.

CHAQUE objet reçut d'abord un nom particulier , sans égard aux genres , & aux especes , que ces premiers instituteurs n'étoient pas en état de distinguer ; & tous les individus se présenterent isolés à leur esprit , comme ils le sont dans le tableau de la nature. Si un chêne s'appelloit A , un autre chêne s'appelloit B : de sorte que plus les connoissances étoient bornées , & plus le Dictionnaire devint étendu. L'embaras de toute cette nomenclature ne put être levé facilement : car pour ranger les êtres sous des dénominations communes & génériques, il en falloit connoître les propriétés & les différences ; il falloit des observations & des définitions,

c'est-à-dire , de l'Histoire naturelle & de la Métaphysique , beaucoup plus que les hommes de ce tems - là n'en pouvoient avoir.

D'AILLEURS , les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit , qu'à l'aide des mots , & l'entendement ne les fait que par des propositions. C'est une des raisons pourquoi les animaux ne sçau-roient se former de telles idées , ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un singe va sans hésiter d'une noix à l'autre , pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit , & qu'il compare son archétype à ces deux individus ? Non sans doute ; mais la vûe de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre ; & ses yeux , modifiés d'une certaine maniere , annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle ; pour peu que l'imagination s'en mêle , l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général , jamais vous n'en viendrez à bout ; malgré vous , il faudra le voir petit ou grand , rare ou touffu , clair ou foncé ; & s'il dépendoit de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout

arbre, cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voient de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du Triangle vous en donne la véritable idée : si-tôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel Triangle & non pas un autre, & vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions, il faut donc parler pour avoir des idées générales : car si-tôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'enfuit que les premiers substantifs n'ont jamais pu être que des noms propres.

MAIS lorsque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux Grammairiens commencerent à étendre leurs idées & à généraliser leurs mots, l'ignorance des inventeurs dut assujettir cette méthode à des bornes fort étroites ; & comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus, faute de connoître les genres & les especes, ils firent ensuite trop peu d'especes & de genres, faute d'avoir considéré les êtres par toutes leurs diffé-

rences. Pour pousser les divisions assez loin , il eût fallu plus d'expérience & de lumieres qu'ils n'en pouvoient avoir , & plus de recherches & de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or si , même aujourd'hui , l'on découvre chaque jour de nouvelles especes qui avoient échappé jusqu'ici à toutes nos observations , qu'on pense combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des choses que sur le premier aspect ! Quant aux classes primitives & aux notions les plus générales , il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore. Comment , par exemple , auroient-ils imaginé ou entendu les mots de matiere , d'esprit , de substance , de mode , de figure , de mouvement , puisque nos Philosophes qui s'en servent depuis si long-tems , ont bien de la peine à les entendre eux-mêmes , & que les idées qu'on attache à ces mots étant purement métaphysiques , ils n'en trouvoient aucun modele dans la nature ?

JE m'arrête à ces premiers pas , & je supplie mes Juges de suspendre ici leur lecture pour considérer , sur l'invention des seuls substantifs physiques , c'est-à-dire , sur la partie de la Langue la plus facile à trouver , le chemin qui lui reste à faire ,

pour exprimer toutes les pensées des hommes, pour prendre une forme constante, pouvoir être parlée en public, & influer sur la société : je les supplie de réfléchir à ce qu'il a fallu de tems, & de connoissances pour trouver les nombres (* II.), les mots abstraits, les aoristes, & tous les tems des verbes, les particules, la syntaxe, lier les propositions, les raisonnemens, & former toute la Logique du discours. Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, & convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les Langues ayent pû naître, & s'établir par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre la discussion de ce difficile problème : lequel a été le plus nécessaire, de la société déjà liée, à l'institution des Langues, ou des Langues déjà inventées, à l'établissement de la société?

QUOI QU'IL en soit de ces origines, on voit du moins, au peu de soin qu'a pris la nature de rapprocher les hommes par des besoins mutuels, & de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé leur sociabilité, & combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait, pour en établir les liens. En effet, il est impossible d'imaginer pourquoi, dans

cet état primitif, un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme, qu'un singe ou un loup de son semblable; ni, ce besoin supposé, quel motif pourroit engager l'autre à y pourvoir; ni même, en ce dernier cas, comment ils pourroient convenir entr'eux des conditions. Je sçais qu'on nous répète sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état; & s'il est vrai, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des siècles, avoir le desir & l'occasion d'en sortir, ce seroit un procès à faire à la nature, & non à celui qu'elle auroit ainsi constitué. Mais, si j'entends bien ce terme de *misérable*, c'est un mot qui n'a aucun sens, ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse & la souffrance du corps ou de l'ame: or je voudrois bien qu'on m'expliquât quel peut être le genre de misère d'un être libre, dont le cœur est en paix, & le corps en santé. Je demande laquelle, de la vie civile ou naturelle, est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent? Nous ne voyons presque autour de nous, que des gens qui se plaignent de leur existence; plusieurs même qui s'en privent autant qu'il est en eux, & la réunion des loix divine & humaine suffit

à peine pour arrêter ce désordre. Je demande si jamais on a oui dire qu'un Sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie & à se donner la mort ? Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misère. Rien au contraire n'eût été si misérable que l'homme sauvage, ébloui par des lumières, tourmenté par des passions, & raisonnant sur un état différent du sien. Ce fut par une providence très-sage, que les facultés qu'il avoit en puissance ne devoient se développer qu'avec les occasions de les exercer, afin qu'elles ne lui fussent ni superflues & à charge avant le tems, ni tardives & inutiles au besoin. Il avoit dans le seul instinct, tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de nature; il n'a dans une raison cultivée, que ce qu'il lui faut pour vivre en société.

IL paroît d'abord que les hommes dans cet état, n'ayant entr'eux aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons ni méchans, & n'avoient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un sens physique, on n'appelle vices, dans l'individu, les qualités qui peuvent nuire à sa propre conservation, & vertus celles qui peuvent

y contribuer; auquel cas, il faudroit appeller le plus vertueux, celui qui résisteroit le moins aux simples impulsions de la nature. Mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement que nous pourrions porter sur une telle situation, & de nous défier de nos préjugés, jusqu'à ce que, la balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés; ou si leurs vertus sont plus avantageuses que leurs vices ne sont funestes; ou si le progrès de leurs connoissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement, à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devoient se faire; ou s'ils ne seroient pas, à tout prendre, dans une situation plus heureuse de n'avoir ni mal à craindre ni bien à espérer de personne, que de s'être soumis à une dépendance universelle, & de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

N'ALLONS pas sur-tout conclure avec Hobbes, que pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme soit naturellement méchant; qu'il soit vicieux parce qu'il ne connoît pas la vertu; qu'il refuse

toujours à ses semblables des services qu'il ne croit pas leur devoir ; ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec raison aux choses dont il a besoin , il s'imagine follement être le seul propriétaire de tout l'Univers. Hobbes a très-bien vu le défaut de toutes les définitions modernes du droit naturel : mais les conséquences qu'il tire de la sienne , montrent qu'il la prend dans un sens qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur les principes qu'il établit , cet Auteur devoit dire que l'état de nature étant celui où le soin de notre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui , cet état étoit par conséquent le plus propre à la paix , & le plus convenable au genre humain. Il dit précisément le contraire , pour avoir fait entrer mal-à-propos dans le soin de la conservation de l'homme sauvage , le besoin de satisfaire une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la société , & qui ont rendu les loix nécessaires. Le méchant , dit - il , est un enfant robuste. Il reste à sçavoir si l'homme sauvage est un enfant robuste. Quand on le lui accorderoit , qu'en concluroit-il ? Que si , quand il est robuste , cet homme étoit aussi dépendant

des autres que quand il est foible, il n'y a forte d'excès auxquels il ne se portât, qu'il ne battît sa mere lorsqu'elle tarderoit trop à lui donner la mammelle, qu'il n'étranglât un de ses jeunes freres lorsqu'il en feroit incommodé, qu'il ne mordît la jambe à l'autre lorsqu'il en feroit heurté ou troublé; mais ce sont deux suppositions contradictoires dans l'état de nature qu'être robuste & dépendant. L'homme est foible quand il est dépendant, & il est émancipé avant que d'être robuste. Hobbes n'a pas vu que la même cause qui empêche les Sauvages d'user de leur raison, comme le prétendent nos Jurisconsultes, les empêche en même tems d'abuser de leurs facultés, comme il le prétend lui-même; de sorte qu'on pourroit dire que les Sauvages ne sont pas méchans, précisément parce qu'ils ne sçavent pas ce que c'est qu'être bons: car ce n'est ni le développement des lumieres, ni le frein de la loi, mais le calme des passions, & l'ignorance du vice qui les empêche de mal faire; *tantò plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis.* Il y a d'ailleurs un autre principe que Hobbes n'a point apper-

çu, & qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir, en certaines circonstances, la férocité de son amour propre, ou le desir de se conserver avant la naissance (* 12.) de cet amour (* 12.), tempere l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu naturelle qu'ait été forcé de reconnoître le détracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la pitié, disposition convenable à des êtres aussi foibles & sujets à autant de maux que nous le sommes ; vertu d'autant plus universelle & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, & si naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des meres pour leurs petits, & des périls qu'elles bravent, pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant. Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espece : il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture ; & les tristes

tes mugiffemens du bétail entrant dans une boucherie , annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'Auteur de la Fable des Abeilles , forcé de reconnoître l'homme pour un être compatissant & sensible , sortir , dans l'exemple qu'il en donne , de son style froid & subtil , pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé , qui apperçoit au dehors une bête féroce arrachant un enfant du sein de sa mere , brisant sous sa dent meurtriere les foibles membres , & déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas , à cette vue , de ne pouvoir porter aucun secours à la mere évanouie, ni à l'enfant expirant?

TEL est le pur mouvement de la nature , antérieur à toute réflexion : telle est la force de la pitié naturelle , que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire , puisqu'on voit tous les jours , dans nos spectacles , s'attendrir & pleurer aux malheurs d'un infortuné , tel qui , s'il étoit à la place du Tiran , aggra-

veroit encore les tourmens de son ennemi. Mândeville a bien senti qu'avec toute leur morale, les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison ; mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espece humaine en général ? La bienveillance & l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose, que désirer qu'il soit heureux ? Quand il seroit vrai que la commisération ne seroit qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre ; sentiment obscur & vif dans l'homme sauvage, développé, mais foible dans l'homme civil ; qu'importeroit cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force ? En effet la commisération sera d'autant plus énergique, que l'animal spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant : or il est évident que cette iden-

tification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature que dans l'état de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour-propre, & c'est la réflexion qui le fortifie; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne & l'afflige. C'est la Philosophie qui l'isole; c'est par elle qu'il dit en secret, & à l'aspect d'un homme souffrant : Pêris, si tu veux; je suis en sûreté. Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du Philosophe & qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles & s'argumenter un peu, pour empêcher la nature, qui se révolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme sauvage n'a point cet admirable talent; & faute de sagesse & de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'humanité. Dans les émeutes, dans les querelles des rues, la populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne: c'est la canaille, ce sont les femmes des halles qui séparent les combat-

tans , & qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

IL est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel , qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même , concourt à la conservation mutuelle de toute l'espece. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir ; c'est elle qui , dans l'état de nature , tient lieu de loix , de mœurs & de vertu , avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix ; c'est elle qui détournera tout Sauvage robuste d'enlever à un foible enfant , ou à un vieillard infirme , sa subsistance acquise avec peine , si lui-même espere pouvoir trouver la sienne ailleurs ; c'est elle qui , au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée : *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse* ; inspire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle , bien moins parfaite , mais plus utile peut-être que la précédente : *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible*. C'est , en un mot , dans ce sentiment naturel , plutôt que dans des argumens subtils , qu'il faut

chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire , même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate , & aux esprits de sa trempe , d'acquérir de la vertu par raison , il y a long-tems que le genre humain ne seroit plus , si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

AVEC des passions si-peu actives , & un frein si salutaire , les hommes plutôt farouches que méchans , & plus attentifs à se garantir du mal qu'ils pouvoient recevoir , que tentés d'en faire à autrui , n'étoient pas sujets à des démêlés fort dangereux : comme ils n'avoient entre eux aucune espece de commerce ; qu'ils ne connoissoient par conséquent ni la vanité , ni la considération , ni l'estime , ni le mépris ; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du tien & du mien , ni aucune véritable idée de la justice ; qu'ils regardoient les violences qu'ils pouvoient esfuyer comme un mal facile à réparer , & non comme une injure qu'il faut punir ; & qu'ils ne songeoient pas même à la vengeance , si ce n'est peut-être machina-

lement & sur le champ , comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette , leurs disputes eussent eu rarement des suites sanglantes , si elles n'eussent point eu de sujet plus sensible que la pâture : mais j'en vois un plus dangereux , dont il me reste à parler.

PARMI les passions qui agitent le cœur de l'homme , il en est une ardente , impétueuse , qui rend un sexe nécessaire à l'autre , passion terrible , qui brave tous les dangers , renverse tous les obstacles , & qui , dans ses fureurs , semble propre à détruire le genre humain qu'elle est destinée à conserver. Que deviendront les hommes en proie à cette rage effrénée & brutale , sans pudeur , sans retenue , & se disputant chaque jour leurs amours au prix de leur sang ?

IL faut convenir d'abord que plus les passions sont violentes , plus les loix sont nécessaires pour les contenir : mais outre que les désordres & les crimes que ces passions causent tous les jours parmi nous , montrent assez l'insuffisance des loix à cet égard , il seroit encore bon d'examiner si ces désordres ne sont point nés avec les loix mêmes ; car alors ,

quand elles seroient capables de les réprimer , ce seroit bien le moins qu'on en dût exiger , que d'arrêter un mal qui n'existeroit point sans elles.

COMMENÇONS par distinguer le Moral du Physique dans le sentiment de l'amour. Le Physique est ce desir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre. Le Moral est ce qui détermine ce desir & le fixe sur un seul objet exclusivement , ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est facile de voir que le Moral de l'amour est un sentiment factice , né de l'usage de la société , & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de soin pour établir leur empire , & rendre dominant le sexe qui devoit obéir. Ce sentiment étant fondé sur certaines notions du mérite ou de la beauté , qu'un Sauvage n'est point en état d'avoir , & sur des comparaisons qu'il n'est point en état de faire , doit être presque nul pour lui : car comme son esprit n'a pu se former des idées abstraites de régularité & de proportion , son cœur n'est point non plus susceptible des sentimens d'admiration & d'amour , qui , même sans qu'on

s'en apperçoive , naissent de l'application de ces idées ; il écoute uniquement le tempérament qu'il a reçu de la nature , & non le goût qu'il n'a pu acquérir ; & toute femme est bonne pour lui.

BORNÉS au seul Physique de l'amour , & assez heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le sentiment & en augmentent les difficultés , les hommes doivent sentir moins fréquemment & moins vivement les ardeurs du tempérament , & par conséquent avoir entr'eux des disputes plus rares & moins cruelles. L'imagination , qui fait tant de ravages parmi nous , ne parle point à des cœurs sauvages ; chacun attend paisiblement l'impulsion de la nature , s'y livre sans choix , avec plus de plaisir que de fureur ; & le besoin satisfait , tout le desir est éteint.

C'EST donc une chose incontestable que l'amour même , ainsi que toutes les autres passions , n'a acquis que dans la société cette ardeur impétueuse , qui le rend si souvent funeste aux hommes ; & il est d'autant plus ridicule de représenter les Sauvages comme s'entr'égorgeant sans cesse pour assouvir leur brutalité , que cette opinion est directement contraire à

l'expérience, & que les Caraïbes, celui de tous les peuples existans qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'état de nature, sont précisément les plus paisibles dans leurs amours, & les moins sujets à la jalousie, quoique vivant sous un climat brûlant, qui semble toujours donner à ces passions une plus grande activité.

A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer, dans plusieurs especes d'animaux, des combats des mâles qui ensanglantent en tout tems nos basses-cours, ou qui font retentir au printems nos forêts de leurs cris en se disputant la femelle, il faut commencer par exclure toutes les especes où la nature a manifestement établi dans la puissance relative des sexes, d'autres rapports que parmi nous : ainsi les combats des coqs ne forment point une induction pour l'espece humaine. Dans les especes où la proportion est mieux observée, ces combats ne peuvent avoir pour causes que la rareté des femelles, eu égard au nombre des mâles, ou les intervalles exclusifs durant lesquels la femelle refuse constamment l'approche du mâle ; ce qui revient à la premiere cause : car si chaque femelle ne souffre le

mâle que durant deux mois de l'année ; c'est à cet égard comme si le nombre des femelles étoit moindre des cinq sixièmes. Or aucun de ces deux cas n'est applicable à l'espece humaine, où le nombre des femelles surpasse généralement celui des mâles, & où l'on n'a jamais observé que, même parmi les Sauvages, les femelles ayent, comme celles des autres especes, des tems de chaleur & d'exclusion. De plus, parmi plusieurs de ces animaux, toute l'espece entrant à la fois en effervescence, il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de désordre, & de combats : moment qui n'a point lieu parmi l'espece humaine, où l'amour n'est jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la possession des femelles, que la même chose arriveroit à l'homme dans l'état de nature ; & quand même on pourroit tirer cette conclusion, comme ces dissensions ne détruisent point les autres especes, on doit penser au moins qu'elles ne seroient pas plus funestes à la nôtre ; & il est très-apparent qu'elles y causeroient encore moins de ravages qu'elles ne font dans

la société , sur-tout dans les pays où , les mœurs étant encore comptées pour quelque chose , la jalousie des amans & la vengeance des époux causent chaque jour des duels , des meurtres , & pis encore ; où le devoir d'une éternelle fidélité ne sert qu'à faire des adulteres , & où les loix mêmes de la continence & de l'honneur étendent nécessairement la débauche , & multiplient les avortemens.

CONCLUONS qu'errant dans les forêts sans industrie , sans parole , sans domicile , sans guerre , & sans liaisons , sans nul besoin de ses semblables , comme sans nul desir de leur nuire , peut-être même sans jamais en reconnoître aucun individuellement , l'homme sauvage , sujet à peu de passions , & se suffisant à lui-même , n'avoit que les sentimens & les lumieres propres à cet état ; qu'il ne sentoit que ses vrais besoins , ne regardoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt de voir , & que son intelligence ne faisoit pas plus de progrès que sa vanité. Si par hazard il faisoit quelque découverte , il pouvoit d'autant moins la communiquer , qu'il ne reconnoissoit pas même ses enfans. L'art périssoit avec l'inventeur. Il n'y avoit ni

éducation, ni progrès ; les générations se multiplioient inutilement ; & chacune partant toujours du même point, les siècles s'écouloient dans toute la grossiereté des premiers âges ; l'espece étoit déjà vieille, & l'homme restoit toujours enfant.

SI je me suis étendu si long-tems sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs & des préjugés invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, & montrer dans le tableau du véritable état de nature, combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir, dans cet état, autant de réalité & d'influence que le prétendent nos Ecrivains.

EN EFFET, il est aisé de voir qu'entre les différences qui distinguent les hommes, plusieurs passent pour naturelles, qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude & des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la société. Ainsi un tempérament robuste ou délicat, la force ou la foiblesse qui en dépendent, viennent souvent plus de la maniere dure ou efféminée dont on a été élevé, que de la constitution primitive des corps. Il en est de même des

forces de l'esprit ; & non-seulement l'éducation met de la différence entre les esprits cultivés & ceux qui ne le font pas , mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers , à proportion de la culture : car qu'un géant & un nain marchent sur la même route , chaque pas qu'ils feront l'un & l'autre donnera un nouvel avantage au géant. Or , si l'on compare la diversité prodigieuse d'édu-cations & de genres de vie qui regne dans les différens ordres de l'état civil , avec la simplicité & l'uniformité de la vie animale & sauvage , où tous se nourrissent des mêmes alimens , vivent de la même manière , & font exactement les mêmes choses , on comprendra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de nature que dans celui de société , & combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'espèce humaine par l'inégalité d'institution.

MAIS quand la nature affecteroit , dans la distribution de ses dons , autant de préférences qu'on le prétend , quel avantage les plus favorisés en tireroient-ils , au préjudice des autres , dans un état de choses qui n'admettroit presque aucune

forte de relation entr'eux ? Là où il n'y a point d'amour , de quoi servira la beauté ? Que sert l'esprit à des gens qui ne parlent point , & la ruse à ceux qui n'ont point d'affaires ? J'entends toujours répéter que les plus forts opprimeront les foibles ; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'*oppression*. Les uns domineront avec violence , les autres gémiront asservis à tous leurs caprices : voilà précisément ce que j'observe parmi nous ; mais je ne vois pas comment cela pourroit se dire des hommes sauvages , à qui l'on auroit même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude & domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis , du gibier qu'il a tué , de l'ancre qui lui servoit d'asyle ; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir , & quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possèdent rien ? Si l'on me chasse d'un arbre , si l'on me tourmente dans un lieu , qui m'empêchera de passer ailleurs ? Se trouve-t-il un homme d'une force assez supérieure à la mienne , & , de plus , assez dépravé , assez paresseux &

assez féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance pendant qu'il demeure oisif : il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de vue un seul instant , à me tenir lié avec un très-grand soin durant son sommeil , de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue : c'est-à-dire, qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter , & que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela , sa vigilance se relâche-t-elle un moment ; un bruit imprévu lui fait-il détourner la tête : je fais vingt pas dans la forêt , mes fers sont brisés , & il ne me revoit de sa vie.

SANS prolonger inutilement ces détails , chacun doit voir que les liens de la servitude n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes , & des besoins réciproques qui les unissent , il est impossible d'affervir un homme , sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre : situation qui n'existant pas dans l'état de nature , y laisse chacun libre du joug & rend vaine la loi du plus fort.

APRÈS avoir prouvé que l'inégalité

est à peine sensible dans l'état de nature ; & que son influence y est presque nulle, il me reste à montrer son origine & ses progrès dans les développemens successifs de l'esprit humain. Après avoir montré que la *perfectibilité*, les vertus sociales, & les autres facultés que l'homme naturel avoit reçues en puissance, ne pouvoient jamais se développer d'elles-mêmes ; qu'elles avoient besoin pour cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangères qui pouvoient ne jamais naître, & sans lesquelles il fût demeuré éternellement dans sa condition primitive, il me reste à considérer & à rapprocher les différens hazards qui ont pu perfectionner la raison humaine, en détériorant l'espece, rendre un être méchant en le rendant sociable, & d'un terme si éloigné amener enfin l'homme & le monde au point où nous les voyons.

J'AVOUE que les événemens que j'ai à décrire ayant pu arriver de plusieurs manieres, je ne puis me déterminer sur le choix, que par des conjectures ; mais outre que ces conjectures deviennent des raisons, quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature
des

des choses , & les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité , les conséquences que je veux déduire des miennes , ne feront point pour cela conjecturales ; puisque , sur les principes que je viens d'établir , on ne sauroit former aucun autre systême qui ne me fournisse les mêmes résultats , & dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions.

CECI me dispensera d'étendre mes réflexions sur la maniere dont le laps de tems compense le peu de vraisemblance des événemens ; sur la puissançe surprenante des causes très-légères , lorsqu'elles agissent sans relâche ; sur l'impossibilité où l'on est d'un côté de détruire certaines hypotheses , si de l'autre on se trouve hors d'état de leur donner le degré de certitude des faits ; sur ce que deux faits étant donnés comme réels à lier par une suite de faits intermédiaires , inconnus ou regardés comme tels , c'est à l'Histoire , quand on l'a , de donner les faits qui les lient ; c'est à la Philosophie , à son défaut , de déterminer les faits semblables qui peuvent les lier ; enfin sur ce qu'en matiere d'événemens , la simili-

tude réduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de classes différentes qu'on ne se l'imagine. Il me suffit d'offrir ces objets à la considération de mes Juges : il me suffit d'avoir fait en sorte que les Lecteurs vulgaires n'eussent pas besoin de les considérer.





SECONDE PARTIE.

LE premier qui ayant enclos un terrain , s'avisa de dire , *Ceci est à moi* , & trouva des gens assez simples pour le croire , fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes , de guerres , de meurtres , que de misères & d'horreurs n'eût point épargné au genre humain celui qui , arrachant les pieux ou comblant le fossé , eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus , si vous oubliez que les fruits sont à tous , & que la terre n'est à personne ? Mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étoient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étoient : car cette idée de propriété , dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement , ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain. Il fallut faire bien des progrès , acquérir bien de l'industrie & des lumières , les transmettre & les augmenter d'âge en âge , avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état

de nature. Reprenons donc les choses de plus haut , & tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'évenemens & de connoissances , dans leur ordre le plus naturel.

LE premier sentiment de l'homme fut celui de son existence ; son premier soin , celui de sa conservation. Les productions de la terre lui furnissoient tous les secours nécessaires ; l'instinct le porta à en faire usage. La faim , d'autres appétits lui faisant éprouver tour à tour diverses manieres d'exister , il y en eut une qui l'invita à perpétuer son espece ; & ce penchant aveugle , dépourvu de tout sentiment du cœur , ne produisoit qu'un acte purement animal. Le besoin satisfait , les deux sexes ne se reconnoissoient plus , & l'enfant même n'étoit plus rien à la mere si-tôt qu'il pouvoit se passer d'elle.

TELLE fut la condition de l'homme naissant ; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations , & profitant à peine des dons que lui offroit la nature , loin de songer à lui rien arracher ; mais il se présenta bientôt des difficultés ; il fallut apprendre à les vaincre : la hauteur des arbres qui l'empêchoient d'atteindre à leurs fruits , la concurrence des

animaux qui cherchoient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en vouloient à sa propre vie, tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps; il fallut se rendre agile, vîte à la course, vigoureux au combat. Les armes naturelles, qui sont les branches d'arbres, & les pierres, se trouverent bientôt sous sa main. Il apprit à surmonter les obstacles de la nature, à combattre au besoin les autres animaux, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il falloit céder au plus fort.

A MESURE que le genre humain s'étendit, les peines se multiplièrent avec les hommes. La différence des terrains, des climats, des saisons, put les forcer à en mettre dans leurs manières de vivre. Des années stériles, des hyvers longs & rudes, des étés brûlans qui consomment tout, exigèrent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer & des rivières, ils inventerent la ligne & l'hameçon, & devinrent pêcheurs & Ichthyophages. Dans les forêts, ils se firent des arcs & des flèches, & devinrent chasseurs & guerriers. Dans les pays froids, ils se couvrirent des peaux des bêtes qu'ils avoient tuées. Le tonnerre, un volcan, ou quelque heureux hazard leur

fit connoître le feu ; nouvelle ressource contre la rigueur de l'hyver : ils apprirent à conserver cet élément, puis à le reproduire, & enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévorioient crues.

CETTE application réitérée des êtres divers à lui-même, & les uns aux autres, dut naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports. Ces relations que nous exprimons par les mots de *grand*, de *petit*, de *fort*, de *foible*, de *vîte*, de *lent*, de *peureux*, de *hardi*, & d'autres idées pareilles, comparées au besoin & presque sans y songer, produisirent enfin chez lui quelque sorte de réflexion, ou plutôt une prudence machinale, qui lui indiquoit les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

LES nouvelles lumieres qui résulterent de ce développement, augmentèrent sa supériorité sur les autres animaux, en la lui faisant connoître. Il s'exerça à leur dresser des pièges, il leur donna le change en mille manieres ; & quoique plusieurs le surpassassent en force au combat, ou en vîtesse à la course ; de ceux qui pouvoient lui servir ou lui nuire, il devint avec le tems le maître des uns & le fléau des au-

tres. C'est ainsi que le premier regard qu'il porta sur lui-même, y produisit le premier mouvement d'orgueil ; c'est ainsi que sachant encore à peine distinguer les rangs, & se contemplant au premier par son espece, il se préparoit de loin à y prétendre par son individu.

QUOIQUE ses semblables ne fussent pas pour lui ce qu'ils sont pour nous, & qu'il n'eût guères plus de commerce avec eux qu'avec les autres animaux, ils ne furent pas oubliés dans ses observations. Les conformités que le tems put lui faire appercevoir entr'eux, sa femelle & lui-même, le firent juger de celles qu'il n'appercevoit pas ; & voyant qu'ils se conduisoient tous, comme il auroit fait en de pareilles circonstances, il conclut que leur maniere de penser & de sentir étoit entièrement conforme à la sienne ; & cette importante vérité, bien établie dans son esprit, lui fit suivre, par un pressentiment aussi sûr & plus prompt que la Dialectique, les meilleures règles de conduite que, pour son avantage & sa sûreté, il lui convînt de garder avec eux.

INSTRUIT par l'expérience, que l'amour du bien-être est le seul mobile des actions humaines, il se trouva en état de

distinguer les occasions rares où l'intérêt commun devoit le faire compter sur l'assistance de ses semblables, & celles plus rares encore, où la concurrence devoit le faire défier d'eux. Dans le premier cas, il s'unissoit avec eux en troupeau, ou tout au plus par quelque sorte d'association libre qui n'obligeoit personne, & qui ne duroit qu'autant que le besoin passager qui l'avoit formée. Dans le second, chacun cherchoit à prendre ses avantages, soit à force ouverte, s'il croyoit le pouvoir; soit par adresse & subtilité, s'il se sentoit le plus foible.

VOILA comment les hommes purent insensiblement acquérir quelque idée grossière des engagemens mutuels, & de l'avantage de les remplir, mais seulement autant que pouvoit l'exiger l'intérêt présent & sensible: car la prévoyance n'étoit rien pour eux, & loin de s'occuper d'un avenir éloigné, ils ne songeoient pas même au lendemain. S'agissoit-il de prendre un cerf, chacun sentoit bien qu'il devoit pour cela garder fidelement son poste; mais si un lievre venoit à passer à la portée de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le poursuivît sans scrupule, & qu'ayant atteint sa proie, il ne se souciât

fort peu de faire manquer la leur à ses compagnons.

IL est aisé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des corneilles ou des singes, qui s'attroupent à-peu-près de même. Des cris inarticulés, beaucoup de gestes, & quelques bruits imitatifs, furent composer pendant long-tems la langue universelle, à quoi joignant dans chaque contrée quelques sons articulés & conventionnels dont, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas trop facile d'expliquer l'institution, on eut des langues particulières, mais grossières, imparfaites, & telles à-peu-près qu'en ont encore aujourd'hui diverses nations sauvages. Je parcours comme un trait des multitudes de siècles, forcé par le tems qui s'écoule, par l'abondance des choses que j'ai à dire, & par le progrès presque insensible des commencemens; car plus les événemens étoient lents à se succéder, plus ils sont prompts à décrire.

CES premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclaircit, & plus l'industrie se perfectionna. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre, ou de

se retirer dans des cavernes , on trouva quelques fortes de haches de pierres dures & tranchantes , qui servirent à couper du bois , creuser la terre , & faire des huttes de branchages , qu'on s'avisa ensuite d'enduire d'argile & de boue. Ce fut là l'époque d'une premiere révolution qui forma l'établissement & la distinction des familles , & qui introduisit une sorte de propriété ; d'où peut-être naquirent déjà bien des querelles & des combats. Cependant comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des logemens qu'ils se sentoient capables de défendre , il est à croire que les foibles trouverent plus court & plus sûr de les imiter , que de tenter de les déloger : & quant à ceux qui avoient déjà des cabanes , aucun d'eux ne dut chercher à s'approprier celle de son voisin , moins parce qu'elle ne lui appartenoit pas , que parce qu'elle lui étoit inutile , & qu'il ne pouvoit s'en emparer , sans s'exposer à un combat très-vif avec la famille qui l'occupoit.

LES premiers développemens du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle , qui réunissoit dans une habitation commune les maris & les femmes , les peres & les enfans ; l'habitude de vivre ensemble et

naître les plus doux sentimens qui soient connus des hommes , l'amour conjugal , & l'amour paternel. Chaque famille devint une petite société d'autant mieux unie, que l'attachement réciproque & la liberté en étoient les seuls liens ; & ce fut alors que s'établit la première différence dans la manière de vivre des deux sexes , qui jusqu'ici n'en avoient eu qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires & s'accoutumèrent à garder la cabane & les enfans , tandis que l'homme alloit chercher la subsistance commune. Les deux sexes commencerent aussi , par une vie un peu plus molle , à perdre quelque chose de leur férocité & de leur vigueur : mais si chacun séparément devint moins propre à combattre les bêtes sauvages , en revanche il fut plus aisé de s'assembler pour leur résister en commun.

DANS ce nouvel état , avec une vie simple & solitaire , des besoins très-bornés , & les instrumens qu'ils avoient inventés pour y pourvoir , les hommes jouissant d'un fort grand loisir l'employèrent à se procurer plusieurs sortes de commodités inconnues à leurs peres ; & ce fut-là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer , & la première source de maux

qu'ils préparèrent à leurs descendans ; car outre qu'ils continuerent ainsi à s'amollir le corps & l'esprit , ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément , & étant en même tems dégénérées en de vrais besoins , la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en étoit douce ; & l'on étoit malheureux de les perdre , sans être heureux de les posséder.

ON entrevoit un peu mieux ici comment l'usage de la parole s'établit ou se perfectionna insensiblement dans le sein de chaque famille ; & l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particulières purent étendre le langage , & en accélérer le progrès en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations ou des tremblemens de terre environnerent d'eaux ou de précipices des cantons habités ; des révolutions du globe détachèrent & couperent en isles des portions du continent. On conçoit qu'entre des hommes ainsi rapprochés , & forcés de vivre ensemble , il dut se former un idiôme commun plutôt qu'entre ceux qui erroient librement dans les forêts de la terre ferme. Ainsi il est très-possible qu'après leurs premiers essais de navigation , des

insulaire ayent porté parmi nous l'usage de la parole ; & il est au moins très-vraisemblable que la société & les Langues ont pris naissance dans les isles , & s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le continent.

TOUT commence à changer de face. Les hommes errans jusqu'ici dans les bois, ayant pris une assiette plus fixe , se rapprochent lentement , se réunissent en diverses troupes , & forment enfin dans chaque contrée une nation particuliere , unie de mœurs & de caractères , non par des reglemens & des loix , mais par le même genre de vie & d'alimens , & par l'influence commune du climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens de differens sexes habitent des cabanes voisines ; le commerce passager que demande la nature en amene bientôt un autre non moins doux & plus permanent par la fréquentation naturelle. On s'accoutume à considérer differens objets , & à faire des comparaisons ; on acquiert insensiblement des idées de mérite & de beauté qui produisent des sentimens de préférence. A force de se voir , on ne peut plus se pas-

fer de se voir encore. Un sentiment tendre & doux s'insinue dans l'ame, & par la moindre opposition devient une fureur impétueuse : la jalousie s'éveille avec l'amour ; la discorde triomphe, & la plus douce des passions reçoit des sacrifices de sang humain.

A MESURE que les idées & les sentimens se succèdent, que l'esprit & le cœur s'exercent, le genre humain continue à s'appriivoiser ; les liaisons s'étendent & les liens se resserrent. On s'accoutuma à s'assembler devant les cabanes ou autour d'un grand arbre : le chant & la danse, vrais enfans de l'amour & du loisir, devinrent l'amusement, ou plutôt l'occupation des hommes & des femmes oisifs & attroupés. Chacun commença à regarder les autres & à vouloir être regardé soi-même ; & l'estime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou dançoit le mieux ; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus considéré ; & ce fut-là le premier pas vers l'inégalité & vers le vice en même tems : de ces premières préférences naquirent d'un côté la vanité & le mépris, de l'autre la honte & l'envie ; & la fermentation causée par ces

nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur & à l'innocence.

SI-TÔT que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement, & que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, & il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De-là sortirent les premiers devoirs de la civilité, même parmi les Sauvages; & de-là tout tort volontaire devint un outrage, parce qu'avec le mal qui résultoit de l'injure, l'offensé y voyoit le mépris de sa personne, souvent plus insupportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné, d'une manière proportionnée au cas qu'il faisoit de lui-même, les vengeances devinrent terribles, & les hommes sanguinaires & cruels. Voilà précisément le degré où étoient parvenus la plûpart des peuples Sauvages qui nous sont connus; & c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées, & remarqué combien ces peuples étoient déjà loin du premier état de nature, que plusieurs se sont hâtés de conclure que l'homme est naturellement cruel & qu'il a besoin de police pour l'adoucir, tandis que rien n'est si doux que

lui dans son état primitif, lorsque placé par la nature à des distances égales de la stupidité des brutes & des lumières funestes de l'homme civil, & borné également par l'instinct & par la raison à se garantir du mal qui le menace, il est retenu par la pitié naturelle, de faire lui-même du mal à personne, sans y être porté par rien, même après en avoir reçu : car selon l'axiome du sage Locke, *il ne sauroit y avoir d'injure où il n'y a point de propriété.*

MAIS il faut remarquer que la société commencée, & les relations déjà établies entre les hommes, exigeoient en eux des qualités différentes de celles qu'ils tenoient de leur constitution primitive ; que la moralité commençant à s'introduire dans les actions humaines, & chacun avant les loix étant seul juge & vengeur des offenses qu'il avoit reçues, la bonté convenable au pur état de nature n'étoit plus celle qui convenoit à la société naissante ; qu'il falloit que les punitions devinssent plus sévères à mesure que les occasions d'offenser devenoient plus fréquentes, & que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des loix. Ainsi, quoique les hommes fussent devenus

venus moins endurans , & que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque altération , ce période du développement des facultés humaines , tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif & la pétulante activité de notre amour-propre , dut être l'époque la plus heureuse & la plus durable. Plus on y réfléchit , plus on trouve que cet état étoit le moins sujet aux révolutions , le meilleur à l'homme (* 13.) , & qu'il n'en a dû sortir (* 13.) que par quelque funeste hazard , qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver. L'exemple des Sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point , semble confirmer que le genre humain étoit fait pour y rester toujours ; que cet état est la véritable jeunesse du Monde , & que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu , & en effet vers la décrépitude de l'espece.

TANT que les hommes se contenterent de leurs cabanes rustiques , tant qu'ils se bornerent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes , à se parer de plumes & de coquillages , à se peindre le corps de diverses couleurs , à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs

flèches , à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instrumens de Musique ; en un mot , tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire , & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains , ils vécutent libres , sains , bons , & heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature , & continuerent à jouir entr'eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux , l'égalité disparut , la propriété s'introduisit , le travail devint nécessaire , & les vastes forêts se changerent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes , & dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage & la misere germer & croître avec les moissons.

LA métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le Poète , c'est l'or & l'argent ; mais pour le Philosophe , ce sont le fer & le bled qui ont civilisé les hommes , & perdu le genre humain. Aussi l'un & l'autre étoient - ils

inconnus aux Sauvages de l'Amérique, qui pour cela sont toujours demeurés tels ; les autres Peuples semblent même être restés barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces arts sans l'autre. Et l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été, si-non plutôt, du moins plus constamment & mieux policée que les autres parties du Monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer & la plus fertile en bled.

IL est très-difficile de conjecturer comment les hommes sont parvenus à connoître & à employer le fer : car il n'est pas croyable qu'ils ayent imaginé d'eux-mêmes de tirer la matiere de la mine & de lui donner les préparations nécessaires pour la mettre en fusion avant que de sçavoir ce qui en résulteroit. D'un autre côté, on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel, que les mines ne se forment que dans des lieux arides, & dénués d'arbres & de plantes ; de sorte qu'on diroit que la nature avoit pris des précautions pour nous dérober ce fatal secret. Il ne reste donc que la circonstance extraordinaire de quelque Volcan, qui, vomissant des matieres métalliques en fusion, aura donné

aux observateurs l'idée d'imiter cette opération de la nature ; encore faut-il leur supposer bien du courage & de la prévoyance pour entreprendre un travail aussi pénible , & envisager d'aussi loin les avantages qu'ils en pouvoient retirer : ce qui ne convient gueres qu'à des esprits déjà plus exercés que ceux-ci ne le devoient être.

QUANT à l'agriculture , le principe en fut connu long-tems avant que la pratique en fût établie ; & il n'est gueres possible que les hommes, sans cesse occupés à tirer leur subsistance des arbres & des plantes, n'eussent assez promptement l'idée des voies que la nature emploie pour la génération des végétaux ; mais leur industrie ne se tourna probablement que fort tard de ce côté-là ; soit parce que les arbres qui , avec la chasse & la pêche , fournissoient à leur nourriture , n'avoient pas besoin de leurs soins ; soit faute de connoître l'usage du bled , soit faute d'instrumens pour le cultiver , soit faute de prévoyance pour le besoin à venir , soit enfin , faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus industrieux , on peut croire qu'avec des

pierres aiguës , & des bâtons pointus ils commencerent par cultiver quelques légumes ou racines autour de leurs cabanes, long - tems avant que de sçavoir préparer le bled , & d'avoir les instrumens nécessaires pour la culture en grand ; sans compter que , pour se livrer à cette occupation & ensemençer des terres , il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite ; précaution fort éloignée du tour d'esprit de l'homme sauvage, qui , comme je l'ai dit , a bien de la peine à songer le matin à ses besoins du soir.

L'INVENTION des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le genre humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il fallut des hommes pour fondre & forger le fer , il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à se multiplier , moins il y eut de mains employées à fournir à la subsistance commune , sans qu'il y eût moins de bouches pour la consommer ; & comme il fallut aux uns des denrées en échange de leur fer , les autres trouverent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De-là naquirent d'un côté le labourage & l'a-

griculture , & de l'autre l'art de travailler les métaux , & d'en multiplier les usages.

DE la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage ; & de la propriété une fois reconnue , les premières règles de justice : car pour rendre à chacun le sien , il faut que chacun puisse avoir quelque chose ; de plus , les hommes commençant à porter leurs vues dans l'avenir , & se voyant tous quelques biens à perdre , il n'y en avoit aucun qui n'eût à craindre pour soi la représaille des torts qu'il pouvoit faire à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle , qu'il est impossible de concevoir l'idée de la propriété naissante , d'ailleurs que de la main d'œuvre : car on ne voit pas ce que , pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites , l'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui , donnant droit au cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée , lui en donne par conséquent sur le fonds , au moins jusqu'à la récolte , & ainsi d'année en année ; ce qui faisant une possession continue , se transforme aisément en propriété. Lorsque les Anciens , dit Grotius , ont donné à Cérés l'épithète

de législatrice , & à une fête célébrée en son honneur , le nom de *Theſmophories* , ils ont fait entendre par-là que le partage des terres a produit une nouvelle sorte de droit ; c'est-à-dire , le droit de propriété , différent de celui qui résulte de la loi naturelle.

LES choses en cet état eussent pu demeurer égales , si les talens eussent été égaux , & que , par exemple , l'emploi du fer & la consommation des denrées eussent toujours fait une balance exacte ; mais la proportion que rien ne maintenoit , fut bientôt rompue ; le plus fort faisoit plus d'ouvrage ; le plus adroit tiroit meilleur parti du sien ; le plus ingénieux trouvoit des moyens d'abrèger le travail ; le Laboureur avoit plus besoin de fer , ou le forgeron plus besoin de bled ; & en travaillant également , l'un gagnoit beaucoup , tandis que l'autre avoit peine à vivre. C'est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie insensiblement avec celle de combinaison , & que les différences des hommes , développées par celles des circonstances , se rendent plus sensibles , plus permanentes dans leurs effets , & commencent à influer dans la même proportion sur le sort des particuliers.

LES choses étant parvenues à ce point, il est facile d'imaginer le reste. Jene m'arrêterai pas à décrire l'invention successive des autres arts, le progrès des Langues, l'épreuve & l'emploi des talens, l'inégalité des fortunes, l'usage ou l'abus des richesses, ni tous les détails qui suivent ceux-ci & que chacun peut aisément suppléer. Je me bornerai seulement à jeter un coup d'œil sur le genre humain placé dans ce nouvel ordre de choses.

VOILA donc toutes nos facultés développées, la mémoire & l'imagination en jeu, l'amour-propre intéressé, la raison rendue active & l'esprit arrivé presque au terme de la perfection dont il est susceptible. Voilà toutes les qualités naturelles mises en action, le rang & le sort de chaque homme établi, non-seulement sur la quantité des biens & le pouvoir de servir ou de nuire, mais sur l'esprit, la beauté, la force ou l'adresse, sur le mérite ou les talens; & ces qualités étant les seules qui pouvoient attirer de la considération, il fallut bientôt les avoir ou les affecter. Il fallut pour son avantage se montrer autre que ce qu'on étoit en effet. Etre & paroître de-

vinrent deux choses tout-à-fait différentes ; & de cette distinction sortirent le faste imposant , la ruse trompeuse , & tous les vices qui en sont le cortège. D'un autre côté , de libre & indépendant qu'étoit auparavant l'homme , le voilà par une multitude de nouveaux besoins assujetti , pour ainsi dire , à toute la nature , & sur-tout à ses semblables dont il devient l'esclave en un sens , même en devenant leur maître ; riche , il a besoin de leurs services ; pauvre , il a besoin de leur secours , & la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort , & à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le sien : ce qui le rend fourbe & artificieux avec les uns , impérieux & dur avec les autres , & le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin , quand il ne peut s'en faire craindre , & qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement. Enfin l'ambition dévorante , l'ardeur d'élever sa fortune relative , moins par un véritable besoin que pour se mettre au-dessus des autres , inspire à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement ,

une jalousie secrète d'autant plus dangereuse que , pour faire son coup plus en sûreté , elle prend souvent le masque de la bienveillance ; en un mot , concurrence & rivalité , d'une part ; de l'autre , opposition d'intérêts ; & toujours le desir caché de faire son profit aux dépens d'autrui : tous ces maux sont le premier effet de la propriété & le cortége inséparable de l'inégalité naissante.

AVANT qu'on eût inventé les signes représentatifs des richesses , elles ne pouvoient gueres consister qu'en terres & en bestiaux , les seuls biens réels que les hommes puissent posséder. Or quand les héritages se furent accrus en nombre & en étendue au point de couvrir le sol entier & de se toucher tous , les uns ne purent plus s'aggrandir qu'aux dépens des autres , & les surnuméraires , que la foiblesse ou l'indolence avoient empêchés d'en acquérir à leur tour , devenus pauvres sans avoir rien perdu , parce que , tout changeant autour d'eux , eux seuls n'avoient point changé , furent obligés de recevoir où de ravir leur subsistance de la main des riches ; & de-là commencerent à naître , selon les divers caracteres des uns & des autres , la domina-

tion & la servitude , ou la violence & les rapines. Les riches , de leur côté , connoissent à peine le plaisir de dominer , qu'ils mépriseroient bientôt tous les autres , & se servant de leurs anciens esclaves pour en soumettre de nouveaux , ils ne songeront qu'à subjuguier & asservir leurs voisins ; semblables à ces loups affamés , qui ayant une fois goûté de la chair humaine , rebutent toute autre nourriture , & ne veulent plus que dévorer des hommes.

C'EST ainsi que les plus puissans ou les plus misérables , se faisant de leur force ou de leurs besoins une sorte de droit au bien d'autrui , équivalent , selon eux , à celui de propriété ; l'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre : c'est ainsi que les usurpations des riches , les brigandages des pauvres , les passions effrénées de tous étouffant la pitié naturelle & la voix encore foible de la justice , rendirent les hommes avarés , ambitieux & méchans. Il s'élevoit entre le droit du plus fort & le droit du premier occupant un conflit perpétuel qui ne se terminoit que par des combats & des meurtres. (*d.) La société naissante fit place au plus horrible état de guerre : le genre

humain avili & défolé ne pouvant plus retourner fur fes pas ni renoncer aux acquisitions malheureufes qu'il avoit faites , & ne travaillant qu'à fa honte , par l'abus des facultés qui l'honorent , fe mit lui-même à la veille de fa ruine.

*Attonitus novitate mali, divesque misereque ;
Effugere optat opes, & quæ modò voverat, odit.*

IL n'est pas poffible que les hommes n'aient fait enfin des réflexions fur une fituation auffi miférable , & fur les calamités dont ils étoient accablés. Les riches fur-tout durent bientôt sentir combien leur étoit défavantageufe une guerre perpétuelle dont ils faisoient feuls tous les frais , & dans laquelle le rifque de la vie étoit commun , & celui des biens particulier. D'ailleurs , quelque couleur qu'ils puffent donner à leurs ufurpations , ils fentoient affez qu'elles n'étoient établies que fur un droit précaire & abusif , & que n'ayant été acquifés que par la force , la force pouvoit les leur ôter fans qu'ils euflent raifon de s'en plaindre. Ceux-mêmes que la feule industrie avoit enrichis , ne pouvoient gueres fonder leur propriété fur de meilleurs titres. Ils avoient beau

dire : C'est moi qui ai bâti ce mur , j'ai gagné ce terrain par mon travail. Qui vous a donné les alignemens , leur pouvoit-on répondre , & en vertu de quoi prétendez - vous être payé à nos dépens d'un travail que nous ne vous avons point imposé ? Ignorez-vous qu'une multitude de vos freres périt ou souffre du besoin de ce que vous avez de trop , & qu'il vous falloit un consentement exprès & unanime du genre humain pour vous approprier sur la subsistance commune , tout ce qui alloit au-delà de la vôtre ? Destitué de raisons valables pour se justifier , & de forces suffisantes pour se défendre ; écrasant facilement un particulier , mais écrasé lui-même par des troupes de bandits ; seul contre tous , & ne pouvant , à cause des jalousies mutuelles , s'unir avec ses égaux contre des ennemis unis par l'espoir commun du pillage , le riche pressé par la nécessité , conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain ; ce fut d'employer en sa faveur les forces mêmes de ceux qui l'attaquoient , de faire ses défenseurs de ses adversaires , de leur inspirer d'autres maximes , & de leur donner d'autres institutions qui lui fussent aussi favora-

bles que le droit naturel lui étoit contraire.

Dans cette vûe , après avoir exposé à ses voisins l'horreur d'une situation qui les armoit tous les uns contre les autres , qui leur rendoit leurs possessions aussi onéreuses que leurs besoins , & où nul ne trouvoit sa sûreté ni dans la pauvreté ni dans la richesse , il inventa aisément des raisons spécieuses pour les amener à son but. « Unissons-nous , leur dit-il , pour » garantir de l'oppression les foibles , con- » tenir les ambitieux , & assurer à chacun » la possession de ce qui lui appartient ; » instituons des reglemens de justice & » de paix auxquels tous soient obligés » de se conformer ; qui ne fassent accep- » tion de personne , & qui réparent en » quelque sorte les caprices de la fortune » en soumettant également le puissant & » le foible à des devoirs mutuels. En un » mot , au lieu de tourner nos forces » contre nous-mêmes , rassemblons-les » en un pouvoir suprême qui nous gou- » verne selon de sages loix , qui protege » & défende tous les membres de l'asso- » ciation , repousse les ennemis communs , » & nous maintienne dans une concorde » éternelle ».

IL en fallut beaucoup moins que l'équivalent de ce discours pour entraîner des hommes grossiers , faciles à séduire , qui d'ailleurs avoient trop d'affaires à démêler entr'eux , pour pouvoir se passer d'arbitres , & trop d'avarice & d'ambition , pour pouvoir long-tems se passer de maîtres. Tous coururent au-devant de leurs fers , croyant assurer leur liberté ; car avec assez de raison pour sentir les avantages d'un établissement politique , ils n'avoient pas assez d'expérience pour en prévoir les dangers ; les plus capables de pressentir les abus étoient précisément ceux qui comptoient d'en profiter ; & les sages mêmes virent qu'il falloit se résoudre à sacrifier une partie de leur liberté à la conservation de l'autre , comme un blessé se fait couper le bras pour sauver le reste du corps.

TELLE fut , ou dut être l'origine de la société & des loix , qui donnerent de nouvelles entraves au foible , & de nouvelles forces au riche (* 14.), détruisirent sans retour la liberté naturelle , fixèrent pour jamais la loi de la propriété & de l'inégalité ; d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable , & pour le

profit de quelques ambitieux assujettirent désormais tout le genre humain au travail, à la servitude & à la misère. On voit aisément comment l'établissement d'une seule société rendit indispensable celui de toutes les autres, & comment, pour faire tête à des forces unies, il fallut s'unir à son tour. Les sociétés se multipliant ou s'étendant rapidement, couvrirent bientôt toute la surface de la terre; & il ne fut plus possible de trouver un seul coin dans l'univers, où l'on pût s'affranchir du joug, & soustraire sa tête au glaive souvent mal conduit, que chaque homme vit perpétuellement suspendu sur la sienne. Le droit civil étant ainsi devenu la règle commune des citoyens, la loi de nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses sociétés, où, sous le nom de droit des gens, elle fut tempérée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce possible & suppléer à la commisération naturelle, qui, perdant de société à société presque toute la force qu'elle avoit d'homme à homme, ne réside plus que dans quelques grandes ames cosmopolites, qui franchissent les barrières imaginaires qui séparent les peuples, & qui, à l'exemple

l'exemple de l'être souverain qui les a créés , embrassent tout le genre humain dans leur bienveillance.

LES corps politiques restant ainsi entr'eux dans l'état de nature , se ressentirent bientôt des inconvéniens qui avoient forcé les particuliers d'en sortir ; & cet état devint encore plus funeste entre ces grands corps, qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient composés. De-là sortirent les guerres nationales , les batailles , les meurtres , les représailles qui font frémir la nature & choquent la raison , & tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le sang humain. Les plus honnêtes gens apprirent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables ; on vit enfin les hommes se massacrer par milliers , sans sçavoir pourquoi ; & il se commettoit plus de meurtres en un seul jour de combat , & plus d'horreurs à la prise d'une seule ville , qu'il ne s'en étoit commis dans l'état de nature durant des siècles entiers sur toute la face de la terre. Tels sont les premiers effets qu'on entrevoit de la division du genre humain en différentes sociétés. Revenons à leur institution.

JE ſçais que pluſieurs ont donné d'autres origines aux ſociétés politiques , comme les conquêtes du plus puiffant ou l'union des foibles ; & le choix entre ces cauſes eſt indifférent à ce que je veux établir : cependant celle que je viens d'expoſer me paroît la plus naturelle par les raiſons ſuivantes. 1. Que dans le premier cas , le droit de conquête n'étant point un droit , n'en a pu fonder aucun autre , le conquérant & les peuples conquis reſtant toujours entr'eux dans l'état de guerre , à moins que la nation remiſe en pleine liberté ne choiſiſſe volontairement ſon vainqueur pour ſon chef. Juſques-là, quelques capitulations qu'on ait faites , comme elles n'ont été fondées que ſur la violence , & que par conſéquent elles ſont nulles par le fait même , il ne peut y avoir dans cette hypothèſe ni véritable ſociété , ni corps politique , ni d'autre loi que celle du plus fort. 2. Que ces mots de *fort* & de *foible* ſont équivoques dans le ſecond cas ; que dans l'intervalle qui ſe trouve entre l'établiſſement du droit de propriété ou de premier occupant, & celui des gouvernemens politiques , le ſens de ces termes eſt mieux rendu par ceux de *pauvre* & de *riche* , parce qu'en effet un

homme n'avoit point avant les loix d'autre moyen d'affujettir ses égaux qu'en attaquant leur bien , ou leur faisant quelque part du sien. 3. Que les pauvres n'ayant rien à perdre que leur liberté , ç'eût été une grande folie à eux de s'ôter volontairement le seul bien qui leur restoit , pour ne rien gagner en échange ; qu'au contraire les riches étant , pour ainsi dire , sensibles dans toutes les parties de leurs biens , il étoit beaucoup plus aisé de leur faire du mal ; qu'ils avoient par conséquent plus de précautions à prendre pour s'en garantir ; & qu'enfin il est raisonnable de croire qu'une chose a été inventée par ceux à qui elle est utile , plutôt que par ceux à qui elle fait du tort.

LE Gouvernement naissant n'eut point une forme constante & régulière. Le défaut de Philosophie & d'expérience ne laissoit appercevoir que les inconvéniens présens , & l'on ne songeoit à remédier aux autres qu'à mesure qu'ils se présentoient. Malgré tous les travaux des plus sages Législateurs , l'État politique demeura toujours imparfait , parce qu'il étoit presque l'ouvrage du hazard , & que mal commencé , le tems en découvrant

les défauts & suggérant des remèdes , ne put jamais réparer les vices de la constitution ; on racommodoit sans cesse , au lieu qu'il eût fallu commencer par netoyer l'aire & écarter tous les vieux matériaux , comme fit Lycurgue à Sparte , pour élever ensuite un bon édifice. La société ne consista d'abord qu'en quelques conventions générales que tous les particuliers s'engageoient à observer , & dont la communauté se rendoit garante envers chacun d'eux. Il fallut que l'expérience montrât combien une pareille constitution étoit foible , & combien il étoit facile aux infraçteurs d'éviter la conviction ou le châtiment des fautes dont le Public seul devoit être le témoin & le juge ; il fallut que la loi fût éludée de mille manieres ; il fallut que les inconveniens & les désordres se multipliasent continuellement , pour qu'on songeât enfin à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique , & qu'on commît à des Magistrats le soin de faire observer les délibérations du peuple : car de dire que les chefs furent choisis avant que la confédération fût faite , & que les ministres des loix existèrent avant les loix mêmes , c'est une supposi-

tion qu'il n'est pas permis de combattre sérieusement.

IL ne feroit pas plus raisonnable de croire que les peuples se sont d'abord jetés entre les bras d'un maître absolu, sans conditions & sans retour, & que le premier moyen de pourvoir à la sûreté commune qu'ayent imaginé des hommes fiers & indomptés, a été de se précipiter dans l'esclavage. En effet, pourquoi se sont-ils donné des supérieurs, si ce n'est pour les défendre contre l'oppression, & protéger leurs biens, leurs libertés & leurs vies, qui sont, pour ainsi dire, les élémens constitutifs de leur être ? Or dans les relations d'homme à homme, le pis qui puisse arriver à l'un étant de se voir à la discrétion de l'autre, n'eût-il pas été contre le bon sens de commencer par se dépouiller entre les mains d'un chef des seules choses, pour la conservation desquelles ils avoient besoin de son secours ? Quel équivalent eût-il pu leur offrir pour la concession d'un si beau droit ; & s'il eût osé l'exiger sous le prétexte de les défendre, n'eût-il pas aussi-tôt reçu la réponse de l'Apologue : Que nous fera de plus l'ennemi ? Il est donc incontestable, & c'est la maxime fondamentale

de tout le droit politique , que les peuples se font donné des chefs pour défendre leur liberté & non pour les asservir. *Si nous avons un Prince* , disoit Pline à Trajan , *c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître.*

LES politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes sophismes que les Philosophes ont faits sur l'état de nature ; par les choses qu'ils voyent , ils jugent des choses très-différentes qu'ils n'ont pas vues ; & ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la servitude , par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont sous les yeux supportent la leur ; sans songer qu'il en est de la liberté comme de l'innocence & de la vertu , dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même , & dont le goût se perd si-tôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays , disoit Brasidas à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persépolis ; mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

COMME un coursier indompté hérissé ses crins , frappe la terre du pied & se débat impétueusement à la seule approche du mors , tandis qu'un cheval dressé souffre patiemment la verge & l'épe-

ron , l'homme barbare ne plie point sa tête au joug que l'homme civilisé porte sans murmure ; & il préfère la plus orageuse liberté à un assujettissement tranquille. Ce n'est donc pas par l'avilissement des peuples asservis , qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou contre la servitude , mais par les prodiges qu'ont fait tous les peuples libres pour se garantir de l'oppression. Je sçais que les premiers ne font que vanter sans cesse la paix & le repos dont ils jouissent dans leurs fers , & que *miserrimam servitutum pacem appellant* : mais quand je vois les autres sacrifier les plaisirs , le repos , la richesse , la puissance & la vie même à la conservation de ce seul bien si dédaigné de ceux qui l'ont perdu ; quand je vois des animaux nés libres & abhorrant la captivité , se briser la tête contre les barreaux de leur prison ; quand je vois des multitudes de Sauvages tout nuds mépriser les voluptés Européennes & braver la faim , le feu , le fer & la mort pour ne conserver que leur indépendance , je sens que ce n'est pas à des esclaves qu'il appartient de raisonner de liberté.

QUANT à l'autorité paternelle dont

plusieurs ont fait dériver le gouvernement absolu & toute la société, sans recourir aux preuves contraires de Locke & de Sidney, il suffit de remarquer que rien au monde n'est plus éloigné de l'esprit féroce du despotisme, que la douceur de cette autorité qui regarde plus à l'avantage de celui qui obéit, qu'à l'utilité de celui qui commande; que, par la loi de nature, le pere n'est le maître de l'enfant qu'aussi longtemps que son secours lui est nécessaire; qu'au-delà de ce terme ils deviennent égaux, & qu'alors le fils parfaitement indépendant du pere ne lui doit que du respect, & non de l'obéissance: car la reconnaissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger. Au lieu de dire que la société civile dérive du pouvoir paternel, il falloit dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force: un individu ne fut reconnu pour le pere de plusieurs, que quand ils resterent assemblés autour de lui. Les biens du pere, dont il est véritablement le maître, sont les liens qui retiennent ses enfans dans sa dépendance, & il peut ne leur donner part à sa succession, qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à

ses volontés. Or, loin que les sujets aient quelque faveur semblable à attendre de leur despote, comme ils lui appartiennent en propre, eux & tout ce qu'ils possèdent, ou du moins qu'il le prétend ainsi, ils sont réduits à recevoir comme une faveur ce qu'il leur laisse de leur propre bien; il fait justice quand il les dépouille; il fait grace quand il les laisse vivre.

EN continuant d'examiner ainsi les faits par le droit, on ne trouveroit pas plus de solidité que de vérité dans l'établissement volontaire de la tyrannie; & il seroit difficile de montrer la validité d'un contrat qui n'obligeroit qu'une des parties, où l'on mettroit tout d'un côté & rien de l'autre, & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce système odieux est bien éloigné d'être même aujourd'hui celui des sages & bons monarques, & surtout des Rois de France, comme on peut le voir en divers endroits de leurs Edits, & en particulier dans le passage suivant d'un écrit célèbre, publié en 1667, au nom & par les ordres de Louis XIV. *Qu'on ne dise donc point que le Souverain ne soit pas sujet aux loix de son Etat, puisque la proposition contraire est une vérité du droit des Gens que la flatterie a quelque-*

fois attaquée , mais que les bons Princes ont toujours défendue comme une Divinité tutélaire de leurs Etats. Combien est-il plus légitime de dire avec le sage Platon , que la parfaite félicité d'un Royaume est qu'un Prince soit obéi de ses Sujets , que le Prince obéisse à la loi , & que la loi soit droite & toujours dirigée au bien public ! Je ne m'arrêterai point à rechercher si , la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme , ce n'est pas dégrader sa nature , se mettre au niveau des bêtes esclaves de l'instinct , offenser même l'auteur de son être , que de renoncer sans réserve au plus précieux de tous ses dons , que de se soumettre à commettre tous les crimes qu'il nous défend , pour complaire à un maître féroce ou insensé ; & si cet ouvrier sublime doit être plus irrité de voir détruire que deshonoré son plus bel ouvrage. Je demanderai seulement de quel droit ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes jusqu'à ce point , ont pu soumettre leur postérité à la même ignominie , & renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libéralité , & sans lesquels la vie même est onéreuse à tous ceux qui en sont dignes ?

PUFFENDORF dit que , tout de même

qu'on transfere son bien à autrui par des conventions & des contrats, on peut aussi se dépouiller de sa liberté en faveur de quelqu'un. C'est-là, ce me semble, un fort mauvais raisonnement : car premièrement le bien que j'aliène me devient une chose tout-à-fait étrangère, & dont l'abus m'est indifférent; mais il m'importe qu'on n'abuse point de ma liberté, & je ne puis, sans me rendre coupable du mal qu'on me forcera de faire, m'exposer à devenir l'instrument du crime : de plus, le droit de propriété n'étant que de convention & d'institution humaine, tout homme peut à son gré disposer de ce qu'il possède; mais il n'en est pas de même des dons essentiels de la nature, tels que la vie & la liberté, dont il est permis à chacun de jouir, & dont il est au moins douteux qu'on ait droit de se dépouiller : en s'ôtant l'une on dégrade son être, en s'ôtant l'autre on l'anéantit autant qu'il est en soi; & comme nul bien temporel ne peut dédommager de l'une & de l'autre, ce seroit offenser à la fois la nature & la raison, que d'y renoncer à quelque prix que ce fût. Mais quand on pourroit aliéner sa liberté comme ses biens, la différence seroit très-grande pour les enfans qui ne

jouissent des biens du pere que par transmission de son droit ; au lieu que la liberté étant un don qu'ils tiennent de la nature en qualité d'hommes, leurs parens n'ont eu aucun droit de les en dépouiller ; de sorte que , comme pour établir l'esclavage il a fallu faire violence à la nature , il a fallu la changer pour perpétuer ce droit ; & les Jurisconsultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'une esclave nâtroit esclave , ont décidé , en d'autres termes, qu'un homme ne nâtroit pas homme.

IL me paroît donc certain que non seulement les gouvernemens n'ont point commencé par le pouvoir arbitraire , qui n'en est que la corruption, le terme extrême, & qui les ramene enfin à la seule loi du plus fort dont ils furent d'abord le remede, mais encore que , quand même ils auroient ainsi commencé , ce pouvoir étant par sa nature illégitime , n'a pu servir de fondement aux droits de la société , ni par conséquent à l'inégalité d'institution.

SANS entrer aujourd'hui dans les recherches qui sont encore à faire sur la nature du pacte fondamental de tout gouvernement , je me borne , en suivant l'opinion commune , à considérer ici l'établissement du corps politique comme un vrai

contrat entre le peuple & les chefs qu'il se choisit ; contrat par lequel les deux parties s'obligent à l'observation des loix qui y sont stipulées & qui forment les liens de leur union. Le peuple ayant , au fujet des relations sociales , réuni toutes ses volontés en une feule , tous les articles sur lesquels cette volonté s'explique , deviennent autant de loix fondamentales qui obligent tous les membres de l'Etat fans exception , & l'une desquelles régle le choix & le pouvoir des Magistrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui peut maintenir la constitution , fans aller jusqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent respectables les loix & leurs ministres , & pour ceux-ci personnellement des prérogatives qui les dédommagent des pénibles travaux que coûte une bonne administration. Le Magistrat , de son côté , s'oblige à n'ufer du pouvoir qui lui est confié , que selon l'intention des commettans , à maintenir chacun dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient , & à préférer en toute occasion l'utilité publique à son propre intérêt.

AVANT que l'expérience eût montré ;
ou que la connoissance du cœur humain

eût fait prévoir les abus inévitables d'une telle constitution , elle dut paroître d'autant meilleure , que ceux qui étoient chargés de veiller à sa conservation , y étoient eux-mêmes les plus intéressés : car la magistrature & ses droits n'étant établis que sur les loix fondamentales , aussi-tôt qu'elles seroient détruites , les Magistrats cesseroient d'être légitimes , le peuple ne seroit plus tenu de leur obéir ; & comme ce n'auroit pas été le Magistrat , mais la loi qui auroit constitué l'essence de l'Etat , chacun rentreroit de droit dans sa liberté naturelle.

POUR peu qu'on y réfléchît attentivement , ceci se confirmeroit par de nouvelles raisons ; & par la nature du contrat on verroit qu'il ne sçauroit être irrévocable : car s'il n'y avoit point de pouvoir supérieur qui pût être garant de la fidélité des contractans , ni les forcer à remplir leurs engagemens réciproques , les parties demeureroient seules juges dans leur propre cause , & chacune d'elles auroit toujours le droit de renoncer au contrat , si-tôt qu'elle trouveroit que l'autre en enfreint les conditions , ou qu'elles cesseroient de lui convenir. C'est sur ce principe qu'il semble que le droit d'ab-

diquer peut être fondé. Or, à ne considérer, comme nous faisons, que l'institution humaine, si le Magistrat qui a tout le pouvoir en main & qui s'approprie tous les avantages du contrat, avoit pourtant le droit de renoncer à l'autorité, à plus forte raison le peuple, qui paye toutes les fautes des chefs, devroit avoir le droit de renoncer à la dépendance. Mais les dissensions affreuses, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent, plus que toute autre chose, combien les gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, & combien il étoit nécessaire au repos public, que la volonté divine intervînt, pour donner à l'autorité souveraine un caractère sacré & inviolable, qui ôtât aux Sujets le funeste droit d'en disposer. Quand la Religion n'auroit fait que ce bien aux hommes, c'en seroit assez pour qu'ils dussent tous la chérir & l'adopter, même avec ses abus; puisqu'elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n'en fait couler: mais suivons le fil de notre hypothèse.

LES diverses formes des gouvernemens tirent leur origine des différences

plus ou moins grandes qui se trouverent entre les particuliers au moment de l'inf-titution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richesses, ou en crédit : il fut seul élu Magistrat, & l'Etat devint monarchique. Si plusieurs, à-peu-près égaux entr'eux, l'emportoient sur tous les autres, ils furent élus conjointement, & l'on eut une aristocratie. Ceux dont la fortune ou les talens étoient moins disproportionnés, & qui s'étoient le moins éloignés de l'état de nature, garderent en commun l'administration suprême & formerent une démocratie. Le tems vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuse aux hommes. Les uns resterent uniquement soumis aux loix, les autres obéirent bientôt à des maîtres. Les citoyens voulurent garder leur liberté; les Sujets ne songerent qu'à l'ôter à leurs voisins, ne pouvant souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils ne jouissoient plus eux-mêmes. En un mot, d'un côté furent les richesses & les conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu.

DANS ces divers gouvernemens, toutes les magistratures furent d'abord électives; & quand la richesse ne l'emportoit pas, la préférence étoit accordée
 au

au mérite qui donne un ascendant naturel, & à l'âge qui donne l'expérience dans les affaires & le sang froid dans les délibérations. Les Anciens des Hébreux, les Gérontés de Sparte, le Sénat de Rome, & l'étymologie même de notre mot *Seigneur*, montrent combien autrefois la vieillesse étoit respectée. Plus les élections tomboient sur des hommes avancés en âge, plus elles devenoient fréquentes, & plus leurs embarras se faisoient sentir; les brigues s'introduisirent, les factions se formèrent, les partis s'aigrirent, les guerres civiles s'allumerent, enfin le sang des citoyens fut sacrifié au prétendu bonheur de l'Etat; & l'on fut à la veille de retomber dans l'anarchie des tems antérieurs: L'ambition des Principaux profita de ces circonstances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles: le peuple, déjà accoutumé à la dépendance, au repos & aux commodités de la vie, & déjà hors d'état de briser ses fers, consentit à laisser augmenter sa servitude pour affermir sa tranquillité; & c'est ainsi que les chefs, devenus héréditaires, s'accoutumèrent à regarder leur magistrature comme un bien de famille, à se regarder eux-mêmes comme les propriétaires de

l'Etat dont ils n'étoient d'abord que les officiers , à appeller leurs concitoyens leurs esclaves , à les compter comme du bétail au nombre des choses qui leur appartenoient , & à s'appeller eux-mêmes égaux aux Dieux & Rois des Rois.

SI nous suivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions , nous trouverons que l'établissement de la loi & du droit de propriété fut son premier terme , l'institution de la magistrature le second ; que le troisieme & dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire : en sorte que l'état de riche & de pauvre fut autorisé par la premiere époque , celui de puissant & de foible par la seconde , & par la troisieme celui de maître & d'esclave , qui est le dernier degré de l'inégalité , & le terme auquel aboutissent enfin tous les autres , jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout-à-fait le gouvernement , ou le rapprochent de l'institution légitime.

POUR comprendre la nécessité de ce progrès , il faut moins considérer les motifs de l'établissement du corps politique , que la forme qu'il prend dans son exécution , & les inconvéniens qu'il entraîne après lui : car les vices qui rendent né-

cessaires les institutions sociales , sont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable ; & comme , excepté la seule Sparte , où la loi veilloit principalement à l'éducation des enfans , & où Lycurgue établit des mœurs qui le dispensoient presque d'y ajoûter des loix , les loix , en général moins fortes que les passions , contiennent les hommes sans les changer ; il seroit aisé de prouver que tout gouvernement qui , sans se corrompre ni s'altérer , marcheroit toujours exactement selon la fin de son institution , auroit été institué sans nécessité , & qu'un pays où personne n'écluderoit les loix & n'abuseroit de la magistrature , n'auroit besoin ni de Magistrats ni de loix.

LES distinctions politiques amènent nécessairement les distinctions civiles. L'inégalité croissant entre le peuple & ses chefs , se fait bientôt sentir parmi les particuliers , & s'y modifie en mille manières selon les passions , les talens & les occurrences. Le Magistrat ne sçauroit usurper un pouvoir illégitime , sans se faire des créatures auxquelles il est forcé d'en céder quelque partie. D'ailleurs , les citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition , & regardant

plus au - dessous qu'au-dessus d'eux , la domination leur devient plus chere que l'indépendance , & qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il est très-difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander ; & le Politique le plus adroit ne viendrait pas à bout d'affujettir des hommes qui ne voudroient qu'être libres ; mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des ames ambitieuses & lâches , toujours prêtes à courir les risques de la fortune , & à dominer ou servir presque indifféremment , selon qu'elle leur devient favorable ou contraire. C'est ainsi qu'il dut venir un tems où les yeux du peuple furent fascinés à tel point , que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes : Sois grand , toi & toute ta race ; aussi-tôt il paroïssoit grand à tout le monde , ainsi qu'à ses propres yeux ; & ses descendans s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui ; plus la cause étoit reculée & incertaine , plus l'effet augmentoit ; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille , & plus elle devenoit illustre.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer en des détails , j'expliquerois facilement comment

l'inégalité de crédit & d'autorité devient inévitable entre les particuliers (* 15.), (* 15.) si-tôt que , réunis en une même société, ils sont forcés de se comparer entr'eux , & de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'usage continuel qu'ils ont à faire les uns des autres. Ces différences sont de plusieurs especes ; mais en général la richesse , la noblesse ou le rang , la puissance & le mérite personnel , étant les distinctions principales par lesquelles on se mesure dans la société , je prouverois que l'accord , ou le conflit de ces forces diverses est l'indication la plus sûre d'un Etat bien ou mal constitué : je ferois voir qu'entre ces quatre fortes d'inégalité , les qualités personnelles étant l'origine de toutes les autres , la richesse est la dernière à laquelle elles se réduisent à la fin , parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien-être & la plus facile à communiquer , on s'en sert aisément pour acheter tout le reste. Observation qui peut faire juger assez exactement de la mesure dont chaque peuple s'est éloigné de son institution primitive , & du chemin qu'il a fait vers le terme de la corruption. Je remarquerois combien ce desir universel de réputation ,

d'honneurs & de préférences , qui nous dévore tous , exerce & compare les talens & les forces , combien il excite & multiplie les passions , & combien , rendant tous les hommes concurrens , rivaux ou plutôt ennemis , il cause tous les jours de revers , de succès & de catastrophes de toute espece en faisant courir la même lice à tant de prétendans. Je montrerois que c'est à cette ardeur de faire parler de soi , à cette fureur de se distinguer qui nous tient presque toujours hors de nous-mêmes , que nous devons ce qu'il y a de meilleur & de pire parmi les hommes , nos vertus & nos vices , nos sciences & nos erreurs , nos conquérans & nos Philosophes ; c'est-à-dire , une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverois enfin que si l'on voit une poignée de puissans & de riches au faite des grandeurs & de la fortune , tandis que la foule rampe dans l'obscurité & dans la misere , c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils jouissent , qu'autant que les autres en sont privés , & que , sans changer d'état , ils cesseroient d'être heureux , si le peuple cessoit d'être misérable.

MAIS ces détails seroient seuls la ma-

tiere d'un ouvrage considérable dans lequel on peseroit les avantages & les inconvéniens de tout gouvernement , relativement aux droits de l'état de nature, & où l'on dévoileroit toutes les faces différentes sous lesquelles l'inégalité s'est montrée jusqu'à ce jour , & pourra se montrer dans les siècles , selon la nature de ces gouvernemens , & les révolutions que le tems y amenera nécessairement. On verroit la multitude opprimée au-dehors par une suite des précautions mêmes qu'elle avoit prises contre ce qui la menaçoit au dehors ; on verroit l'oppression s'accroître continuellement sans que les opprimés pussent jamais sçavoir quel terme elle auroit , ni quels moyens légitimes il leur resteroit pour l'arrêter ; on verroit les droits des citoyens & les libertés nationales s'éteindre peu - à - peu , & les réclamations des foibles traitées de murmures féditieux ; on verroit la politique restreindre à une portion mercénaire du peuple, l'honneur de défendre la cause commune ; on verroit de-là fortir la nécessité des impôts , le cultivateur découragé quitter son champ, même durant la paix , & laisser la charrue pour ceindre l'épée ; on verroit naître les regles

funestes & bizarres du point d'honneur ; on verroit les défenseurs de la patrie en devenir tôt ou tard les ennemis , tenir sans cesse le poignard levé sur les concitoyens ; & il viendroit un tems où l'on les entendroit dire à l'oppresser de leur pays :

*PECTORE si fratris gladium juguloque parentis
Condere me jubeas , gravidæque in viscera partu
Conjugis , invitâ peragam tamen omnia dextrâ.*

DE l'extrême inégalité des conditions & des fortunes , de la diversité des passions & des talens, des arts inutiles, des arts pernicieux, des sciences frivoles fortiroient des foules de préjugés, également contraires à la raison , au bonheur & à la vertu ; on verroit fomenter par les chefs tout ce qui peut affoiblir des hommes rassemblés en les désunissant ; tout ce qui peut donner à la société un air de concorde apparente, & y semer un germe de division réelle ; tout ce qui peut inspirer aux différens Ordres une défiance & une haine mutuelle par l'opposition de leurs droits & de leurs intérêts, & fortifier par conséquent le pouvoir qui les contient tous.

C'EST du sein de ce désordre & de

ces révolutions que le despotisme élevant par degrés sa tête hideuse , & dévorant tout ce qu'il auroit apperçu de bon & de sain dans toutes les parties de l'État , parviendroit enfin à fouler aux pieds les loix & le peuple , & à s'établir sur les ruines de la République. Les tems qui précéderoient ce dernier changement , feroient des tems de troubles & de calamités ; mais à la fin , tout seroit englouti par le monstre , & les peuples n'auroient plus de chefs ni de loix , mais seulement des tyrans. Dès cet instant aussi il cesseroit d'être question de mœurs & de vertu : car par-tout où regne le despotisme , *cui ex honesto nulla est spes* , il ne souffre aucun autre maître ; si-tôt qu'il parle , il n'y a ni probité ni devoir à consulter , & la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux esclaves.

C'EST ici le dernier terme de l'inégalité ; & le point extrême qui ferme le cercle , & touche au point d'où nous sommes partis : c'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux , parce qu'ils ne sont rien ; & que les sujets n'ayant plus d'autre loi que la volonté du maître , ni le maître d'autre règle que ses passions , les notions du bien & les principes de la justice s'évanouissent.

sent derechef. C'est ici que tout se ramene à la seule loi du plus fort , & par conséquent à un nouvel état de nature , différent de celui par lequel nous avons commencé , en ce que l'un étoit l'état de nature dans sa pureté , & que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. Il y a si peu de différence d'ailleurs entre ces deux états , & le contrat de gouvernement est tellement dissous par le despotisme , que le despote n'est le maître qu'aussi longtems qu'il est le plus fort , & que si-tôt qu'on peut l'expulser ; il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan , est un acte aussi juridique , que ceux par lesquels il dispoit la veille des vies & des biens de ses sujets. La seule force le maintenoit , la seule force le renverse ; toutes choses se passent ainsi selon l'ordre naturel ; & quel que puisse être l'événement de ces courtes & fréquentes révolutions , nul ne peut se plaindre de l'injustice d'autrui , mais seulement de sa propre imprudence , ou de son malheur.

EN découvrant & suivant ainsi les routes oubliées & perdues qui , de l'état naturel , ont dû mener l'homme à l'état

civil ; en rétablissant , avec les positions intermédiaires que je viens de marquer , celles que le tems qui me presse m'a fait supprimer , ou que l'imagination ne m'a point suggérées , tout lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'espace immense qui sépare ces deux états. C'est dans cette lente succession des choses , qu'il verra la solution d'une infinité de problèmes de morale & de politique que les Philosophes ne peuvent résoudre. Il sentira que le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge , la raison pourquoi Diogene ne trouvoit point d'homme , c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus. Caton , dira - t - il , périt avec Rome & la liberté , parce qu'il fut déplacé dans son siècle ; & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le Monde qu'il eût gouverné cinq cents ans plutôt. En un mot , il expliquera comment l'ame & les passions humaines s'altérant insensiblement , changent , pour ainsi dire , de nature ; pourquoi nos besoins & nos plaisirs changent d'objets à la longue ; pourquoi l'homme originel s'évanouissant par degrés , la société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes artificiels

& de passions factices qui font l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations, & n'ont aucun vrai fondement dans la nature. Ce que la réflexion nous apprend là-dessus, l'observation le confirme parfaitement : l'homme sauvage & l'homme policé différent tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un, réduiroit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos & la liberté; il ne veut que vivre & rester oisif; & l'ataraxie même du Stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait & aux riches qu'il méprise; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection; & fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe, que les travaux pénibles & enviés d'un Ministre

Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent Sauvage à l'horreur d'une pareille vie , qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ? Mais pour voir le but de tant de soins , il faudroit que ces mots , *puissance & réputation* , eussent un sens dans son esprit ; qu'il apprît qu'il y a une sorte d'hommes qui comptent pour quelque chose les regards du reste de l'univers , qui sçavent être heureux & contents d'eux-mêmes sur le témoignage d'autrui plutôt que sur le leur propre. Telle est , en effet , la véritable cause de toutes ces différences : le Sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable , toujours hors de lui , ne sçait vivre que dans l'opinion des autres ; & c'est , pour ainsi dire , de leur seul jugement , qu'il tire le sentiment de sa propre existence. Il n'est pas de mon sujet de montrer comment d'une telle disposition naît tant d'indifférence pour le bien & le mal , avec de si beaux discours de morale ; comment tout se réduisant aux apparences , tout devient factice & joué ; honneur , amitié , vertu , & souvent jusqu'aux vices mêmes , dont on trouve enfin le secret de se glorifier : comment , en un mot , demandant toujours

aux autres ce que nous sommes, & n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de Philosophie, d'humanité, de politesse & de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, & du plaisir sans bonheur. Il me suffit d'avoir prouvé que ce n'est point-là l'état originel de l'homme, & que c'est le seul esprit de la société, & l'inégalité qu'elle engendre, qui changent & altèrent ainsi toutes nos inclinations naturelles.

J'AI tâché d'exposer l'origine & le progrès de l'inégalité, l'établissement & l'abus des sociétés politiques, autant que ces choses peuvent se déduire de la nature de l'homme par les seules lumières de la raison, & indépendamment des dogmes sacrés qui donnent à l'autorité souveraine la sanction du droit divin. Il suit de cet exposé, que l'inégalité étant presque nulle dans l'état de nature, tire sa force & son accroissement du développement de nos facultés & des progrès de l'esprit humain, & devient enfin stable & légitime par l'établissement de la propriété & des loix. Il suit encore que l'inégalité morale, autorisée par le seul

droit positif , est contraire au droit naturel , toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité physique : distinction qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser , à cet égard , de la sorte d'inégalité qui regne parmi tous les peuples policés ; puisqu'il est manifestement contre la loi de nature , de quelque manière qu'on la définisse , qu'un enfant commande à un vieillard , qu'un imbécille conduise un homme sage , & qu'une poignée de gens regorge de superfluités , tandis que la multitude affamée manque du nécessaire.






NOTES.



NOTES.

DÉDICACE , pag. VI.

(* I.)  ÉRODOTE raconte qu'après le meurtre du faux Smerdis , les sept libérateurs de la Perse s'étant assemblés pour délibérer sur la forme de gouvernement qu'ils donneroient à l'État , Otanès opina fortement pour la République ; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'un satrape , qu'outre la prétention qu'il pouvoit avoir à l'Empire , les Grands craignent plus que la mort une sorte de gouvernement qui les force à respecter les hommes. Otanès , comme on peut bien croire , ne fut point écouté ; & voyant qu'on alloit procéder à l'élection d'un Monarque , lui qui ne vouloit ni obéir , ni commander , céda volontairement aux autres con-

currens son droit à la couronne, demandant pour tout dédommagement d'être libre & indépendant, lui & sa postérité; ce qui lui fut accordé. Quand Hérodote ne nous apprendroit pas la restriction qui fut mise à ce privilège, il faudroit nécessairement la supposer; autrement Otanès ne reconnoissant aucune sorte de loi & n'ayant de compte à rendre à personne, auroit été tout-puissant dans l'État & plus puissant que le Roi-même. Mais il n'y avoit guères d'apparence qu'un homme capable de se contenter en pareil cas d'un tel privilège, fût capable d'en abuser. En effet, on ne voit pas que ce droit ait jamais causé le moindre trouble dans le royaume, ni par le sage Otanès, ni par aucun de ses descendans.

PRÉFACE, pag. XXXI.

(* 2.) DÈS mon premier pas je m'appuie avec confiance sur une de ces autorités respectables pour les Philosophes, parce qu'elles viennent d'une raison solide & sublime qu'eux seuls sçavent trouver & sentir.

» QUELQUE intérêt que nous ayons à
 » nous connoître nous-mêmes, je ne sçais

» si nous ne connoissons pas mieux tout
 » ce qui n'est pas nous. Pourvus , par la
 » nature , d'organes uniquement destinés
 » à notre conservation , nous ne les em-
 » ployons qu'à recevoir les impressions
 » étrangères ; nous ne cherchons qu'à
 » nous répandre au-dehors , & à exister
 » hors de nous ; trop occupés à multi-
 » plier les fonctions de nos sens & à aug-
 » menter l'étendue extérieure de notre
 » être , rarement faisons-nous usage de
 » ce sens intérieur , qui nous réduit à nos
 » vraies dimensions , & qui sépare de nous
 » tout ce qui n'en est pas. C'est cepen-
 » dant de ce sens dont il faut nous servir ,
 » si nous voulons nous connoître ; c'est
 » le seul par lequel nous puissions nous
 » juger ; mais comment donner à ce sens
 » son activité & toute son étendue ? com-
 » ment dégager notre ame , dans laquelle
 » il réside , de toutes les illusions de notre
 » esprit ? Nous avons perdu l'habitude
 » de l'employer ; elle est demeurée sans
 » exercice au milieu du tumulte de nos sen-
 » sations corporelles ; elle s'est desséchée
 » par le feu de nos passions ; le cœur , l'es-
 » prit , le sens , tout a travaillé contr'elle ».
*Hist. Nat. T. IV. p. 151. de la nature de
 l'homme.*

DISCOURS, pag. 57.

(* 3.) LES changemens qu'un long usage de marcher sur deux pieds a pu produire dans la conformation de l'homme, les rapports qu'on observe encore entre ses bras & les jambes antérieures des quadrupedes, & l'induction tirée de leur maniere de marcher, ont pu faire naître des doutes sur celle qui devoit nous être la plus naturelle. Tous les enfans commencent par marcher à quatre pieds, & ont besoin de notre exemple & de nos leçons pour apprendre à se tenir debout. Il y a même des nations sauvages, telles que les Hottentots qui, négligeant beaucoup les enfans, les laissent marcher sur les mains si long-tems, qu'ils ont ensuite bien de la peine à les redresser; autant en font les enfans des Caraïbes des Antilles. Il y a divers exemples d'hommes quadrupedes; & je pourrois, entre autres, citer celui de cet enfant qui fut trouvé en 1344. auprès de Hesse, où il avoit été nourri par des loups, & qui disoit depuis à la Cour du Prince Henri que, s'il n'eût tenu qu'à lui, il eût mieux aimé retourner avec eux, que

de vivre parmi les hommes. Il avoit tellement pris l'habitude de marcher comme ces animaux , qu'il fallut lui attacher des piéces de bois , qui le forçoient à se tenir debout & en équilibre sur ses deux pieds. Il en étoit de même de l'enfant qu'on trouva en 1694. dans les forêts de Lithuanie , & qui vivoit parmi les ours. Il ne donnoit , dit M. de Condillac , aucune marque de raison , marchoit sur ses pieds & sur ses mains , n'avoit aucun langage , & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Le petit Sauvage d'Hanovre , qu'on mena il y a plusieurs années à la Cour d'Angleterre , avoit toutes les peines du monde à s'assujettir à marcher sur deux pieds ; & l'on trouva en 1719. deux autres Sauvages dans les Pyrénées , qui couroient par les montagnes à la maniere des quadrupedes. Quant à ce qu'on pourroit objecter que c'est se priver de l'usage des mains dont nous tirons tant d'avantages , outre que l'exemple des singes montre que la main peut fort bien être employée des deux manieres, cela prouveroit seulement que l'homme peut donner à ses membres une destination plus commode que celle de la nature , & non que la

nature a destiné l'homme à marcher autrement qu'elle ne lui enseigne.

MAIS il y a , ce me semble , de beaucoup meilleures raisons à dire pour soutenir que l'homme est un bipede. Premièrement , quand on feroit voir qu'il a pu d'abord être conformé autrement que nous le voyons , & cependant devenir enfin ce qu'il est , ce n'en seroit pas assez pour conclure que cela se soit fait ainsi ; car après avoir montré la possibilité de ces changemens , il faudroit encore , avant que de les admettre , en montrer au moins la vraisemblance. De plus , si les bras de l'homme paroissent avoir pu lui servir de jambes au besoin , c'est la seule observation favorable à ce système , sur un grand nombre d'autres qui lui sont contraires. Les principales sont ; que la manière dont la tête de l'homme est attachée à son corps , au lieu de diriger sa vûe horizontalement , comme l'ont tous les autres animaux , & comme il l'a lui-même en marchant debout , lui eût tenu , marchant à quatre pieds , les yeux directement fichés vers la terre , situation très-peu favorable à la conservation de l'individu ; que la queue qui lui manque , &

dont il n'a que faire , marchant à deux pieds , est utile aux quadrupedes , & qu'aucun d'eux n'en est privé ; que le sein de la femme , très-bien situé pour un bipede qui tient son enfant dans ses bras , l'est si mal pour un quadrupede que nul ne l'a placé de cette maniere ; que le train de derriere étant d'une excessive hauteur à proportion des jambes de devant , ce qui fait que marchant à quatre , nous nous traînons sur les genoux , le tout eût fait un animal mal proportionné & marchant peu commodément ; que s'il eût posé le pied à plat ainsi que la main , il auroit eu dans la jambe postérieure une articulation de moins que les autres animaux , sçavoir , celle qui joint le canon au tibia ; & qu'en ne posant que la pointe du pied , comme il auroit sans doute été contraint de faire , le tarse , sans parler de la pluralité des os qui le composent , paroît trop gros pour tenir lieu de canon , & ses articulations avec le métatarse & le tibia trop rapprochées , pour donner à la jambe humaine dans cette situation la même flexibilité qu'ont celles des quadrupedes. L'exemple des enfans étant pris dans un âge où les forces naturelles

ne font point encore développées ni les membres rafferms , ne conclut rien du tout ; & j'aurois autant dire que les chiens ne font pas destinés à marcher , parce qu'ils ne font que ramper quelques semaines après leur naissance. Les faits particuliers ont encore peu de force contre la pratique universelle de tous les hommes , même des nations qui n'ayant eu aucune communication avec les autres , n'avoient pu rien imiter d'elles. Un enfant abandonné dans une forêt avant que de pouvoir marcher , & nourri par quelque bête , aura suivi l'exemple de sa nourrice en s'exerçant à marcher comme elle ; l'habitude lui aura pû donner des facilités qu'il ne tenoit point de la nature ; & comme des manchots parviennent à force d'exercice , à faire avec leurs pieds tout ce que nous faisons de nos mains , il fera parvenu enfin à employer ses mains à l'usage des pieds.

Pag. 59.

(* a.) S'IL se trouvoit parmi mes lecteurs quelque assez mauvais Physicien pour me faire des difficultés sur la sup-

position de cette fertilité naturelle de la terre , je vais lui répondre par le passage suivant.

» C O M M E les végétaux tirent pour
 » leur nourriture beaucoup plus de sub-
 » stance de l'air & de l'eau , qu'ils n'en
 » tirent de la terre , il arrive qu'en pou-
 » rissant , ils rendent à la terre plus qu'ils
 » n'en ont tiré ; d'ailleurs une forêt dé-
 » termine les eaux de la pluie en arrêtant
 » les vapeurs. Ainsi , dans un bois que
 » l'on conserveroit bien long-tems sans
 » y toucher , la couche de terre qui sert
 » à la végétation , augmenteroit considéra-
 » blement ; mais les animaux rendant
 » moins à la terre qu'ils n'en tirent , & les
 » hommes faisant des consommations énor-
 » mes de bois & de plantes pour le feu
 » & pour d'autres usages , il s'ensuit que
 » la couche de terre végétale d'un pays
 » habité doit toujours diminuer & deve-
 » nir enfin comme le terrain de l'Arabie
 » pétrée , & comme celui de tant d'au-
 » tres provinces de l'Orient , qui est en
 » effet le climat le plus anciennement ha-
 » bité , où l'on ne trouve que du sel &
 » des sables : car le sel fixe des plantes
 » & des animaux reste , tandis que toutes

» les autres parties se volatilisent ». M. de Buffon , *Hist. Nat.*

ON peut ajoûter à cela la preuve de fait , par la quantité d'arbres & de plantes de toute espece , dont étoient remplies presque toutes les isles désertes qui ont été découvertes dans ces derniers siècles , & par ce que l'Histoire nous apprend des forêts immenses qu'il a fallu abattre par toute la terre , à mesure qu'elle s'est peuplée ou policée. Sur quoi je ferai encore les trois remarques suivantes : l'une , que s'il y a une sorte de végétaux qui puissent compenser la déperdition de matière végétale qui se fait par les animaux , selon le raisonnement de M. de Buffon , ce sont surtout les bois , dont les têtes & les feuilles rassemblent & s'approprient plus d'eaux & de vapeurs , que ne font les autres plantes : la seconde , que la destruction du sol , c'est-à-dire , la perte de la substance propre à la végétation , doit s'accélérer à proportion que la terre est plus cultivée , & que les habitans plus industrieux consomment en plus grande abondance ses productions de toute espece : ma troisième & plus importante remarque est que les fruits des arbres four-

diffèrent à l'animal une nourriture plus abondante que ne peuvent faire les autres végétaux : expérience que j'ai faite moi-même , en comparant les produits de deux terrains égaux en grandeur & en qualité , l'un couvert de châtaigners , & l'autre semé de bled.

Pag. 59.

(* 4.) PARMI les quadrupedes , les deux distinctions les plus universelles des especes voraces se tirent , l'une de la figure des dents , & l'autre de la conformation des intestins. Les animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates , comme le cheval , le bœuf , le mouton , le lièvre ; mais les voraces les ont pointues , comme le chat , le chien , le loup , le renard. Et quant aux intestins , les frugivores en ont quelques-uns , tels que le colon , qui ne se trouvent pas dans les animaux voraces. Il semble donc que l'homme , ayant les dents & les intestins comme les ont les animaux frugivores , devrait naturellement être rangé dans cette classe ; & non-seulement les observations anatomiques confirment cette opinion , mais les monumens de l'an-

tiquité y font encore très - favorables :
 » Dicéarque, dit S. Jérôme, rapporte dans
 » ses livres des antiquités grecques que ,
 » sous le règne de Saturne , où la terre
 » étoit encore fertile par elle-même , nul
 » homme ne mangeoit de chair , mais
 » que tous vivoient des fruits & des légu-
 » mes qui croissoient naturellement ». (l. 2.
Adv. Jovinian.) On peut voir par-là que
 je néglige bien des avantages que je pour-
 rois faire valoir. Car la proie étant pres-
 que l'unique sujet de combat entre les
 animaux carnaciers , & les frugivores vi-
 vant entr'eux dans une paix continuelle ,
 si l'espece humaine étoit de ce dernier
 genre , il est clair qu'elle auroit eu beau-
 coup plus de facilité à subsister dans l'état
 de nature ; beaucoup moins de besoin &
 d'occasions d'en sortir.

Pag. 61.

(* 5.) Toutes les connoissances qui de-
 mandent de la réflexion , toutes celles qui
 ne s'acquierent que par l'enchaînement
 des idées , & ne se perfectionnent que suc-
 cessivement , semblent être tout-à-fait
 hors de la portée de l'homme sauvage ,
 faute de communication avec ses sembla-
 bles , c'est-à-dire , faute de l'instrument

qui sert à cette communication & des besoins qui la rendent nécessaire. Son sçavoir & son industrie se bornent à sauter, courir, se battre, lancer une pierre, escaler un arbre. Mais s'il ne fait que ces choses, en revanche il les fait beaucoup mieux que nous, qui n'en avons pas le même besoin que lui; & comme elles dépendent uniquement de l'exercice du corps & ne sont susceptibles d'aucune communication ni d'aucun progrès d'un individu à l'autre, le premier homme a pu y être tout aussi habile que ses derniers descendans.

LES relations des voyageurs sont pleines d'exemples de la force & de la vigueur des hommes chez les nations barbares & sauvages; elles ne valent guères moins leur adresse & leur légereté; & comme il ne faut que des yeux pour observer ces choses, rien n'empêche qu'on n'ajoute foi à ce que certifient là-dessus des témoins oculaires: j'en tire au hazard quelques exemples des premiers livres qui me tombent sous la main.

» LES Hottentots, dit Kolben, entendent mieux la pêche que les Européens
 » du Cap. Leur habileté est égale au filet,

» à l'hameçon & au dard , dans les anses
 » comme dans les rivieres : ils ne prennent
 » pas moins habilement le poisson avec la
 » main. Ils font d'une adresse incompara-
 » ble à la nage. Leur maniere de nager a
 » quelque chose de surprenant & qui leur
 » est tout-à-fait propre. Ils nagent le corps
 » droit & les mains étendues hors de l'eau,
 » de sorte qu'ils paroissent marcher sur la
 » terre. Dans la plus grande agitation de
 » la mer , & lorsque les flots forment au-
 » tant de montagnes , ils dansent en quel-
 » que sorte sur le dos des vagues , mon-
 » tant & descendant comme un morceau
 » de liége.

» LES Hottentots , dit encore le même
 » Auteur , sont d'une adresse surpre-
 » nante à la chasse ; & la légèreté de leur
 » course passe l'imagination. » Il s'étonne
 » qu'ils ne fassent pas plus souvent un mau-
 » vais usage de leur agilité ; ce qui leur ar-
 » rive pourtant quelquefois, comme on peut
 » juger par l'exemple qu'il en donne. « Un
 » matelot Hollandois en débarquant au
 » Cap chargea, dit-il, un Hottentot de
 » le suivre à la ville avec un rouleau de ta-
 » bac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils fu-
 » rent tous deux à quelque distance de la

» troupe , le Hottentot demanda au ma-
 » telot s'il sçavoit courir ? Courir ! répond
 » le Hollandois ; oui , fort bien. Voyons ,
 » reprit l'Africain , & fuyant avec le ta-
 » bac il disparut presque aussi-tôt. Le ma-
 » telot confondu de cette merveilleuse vi-
 » tesse , ne pensa point à le poursuivre &
 » ne revit jamais ni son tabac ni son por-
 » teur.

» ILS ont la vue si prompte & la main
 » si certaine , que les Européens n'en ap-
 » prochent point. A cent pas , ils touche-
 » ront d'un coup de pierre une marque de
 » la grandeur d'un demi-sol ; & , ce qu'il y
 » a de plus étonnant , c'est qu'au lieu de
 » fixer comme nous les yeux sur le but ,
 » ils font des mouvemens & des contor-
 » sions continuelles. Il semble que leur
 » pierre soit portée par une main invi-
 » sible.

LE P. du Tertre dit à-peu-près sur les
 Sauvages des Antilles , les mêmes choses
 qu'on vient de lire sur les Hottentots
 du Cap de Bonne-Espérance. Il vante sur-
 tout leur justesse à tirer avec leurs flèches
 les oiseaux au vol , & les poissons à la na-
 ge , qu'ils prennent ensuite en plongeant.

Les Sauvages de l'Amérique septentrionale ne sont pas moins célèbres par leur force & leur adresse : & voici un exemple qui pourra faire juger de celle des Indiens de l'Amérique méridionale.

EN l'année 1746 , un Indien de Buenos-Aires ayant été condamné aux galères à Cadix , proposa au gouverneur de racheter sa liberté en exposant sa vie dans une fête publique. Il promit qu'il attaqueroit seul le plus furieux taureau sans autre arme en main qu'une corde ; qu'il le terrasseroit ; qu'il le feroit avec sa corde par telle partie qu'on indiqueroit ; qu'il le fellerait, le brideroit, le monteroit, & combattroit , ainsi monté , deux autres taureaux des plus furieux qu'on feroit sortir du *Torillo* , & qu'il les mettroit tous à mort l'un après l'autre, dans l'instant qu'on le lui commanderoit & sans le secours de personne ; ce qui lui fut accordé. L'Indien tint parole & réussit dans tout ce qu'il avoit promis. Sur la manière dont il s'y prit, & sur tout le détail du combat, on peut consulter le premier tome *in-12.* des *Observations sur l'Histoire Naturelle* de M. Gautier , d'où ce fait est tiré. Page 262.

Pag. 64.

(* b.) » LA durée de la vie des che-
 » vaux, dit M. de Buffon, est, comme
 » dans toutes les autres especes d'animaux,
 » proportionnée à la durée du tems de leur
 » accroissement. L'homme, qui est qua-
 » torze ans à croître, peut vivre six ou sept
 » fois autant de tems, c'est-à-dire, quatre-
 » vingt-dix ou cent ans : le cheval, dont
 » l'accroissement se fait en quatre ans, peut
 » vivre six ou sept fois autant, c'est-à-dire,
 » vingt-cinq ou trente ans. Les exemples qui
 » pourroient être contraires à cette regle
 » sont si rares, qu'on ne doit pas même
 » les regarder comme une exception dont
 » on puisse tirer des conséquences ; &
 » comme les gros chevaux prennent leur
 » accroissement en moins de tems que les
 » chevaux fins, ils vivent aussi moins de
 » tems & sont vieux dès l'âge de quinze
 » ans ».

Pag. 64.

(* 6.) JE crois voir entre les animaux
 carnaciers & les frugivores une autre diffé-
 rence encore plus générale que celle que

j'ai remarquée dans la Note (* 4.), puisque celle-ci s'étend jusqu'aux oiseaux. Cette différence consiste dans le nombre des petits, qui n'excede jamais deux à chaque portée, pour les especes qui ne vivent que de végétaux, & qui va ordinairement au-delà de ce nombre pour les animaux voraces. Il est aisé de connoître à cet égard la destination de la nature par le nombre des mammelles, qui n'est que de deux dans chaque femelle de la premiere espece, comme la jument, la vache, la chevre, la biche, la brebis, &c. & qui est toujours de six ou de huit dans les autres femelles, comme la chienne, la chatte, la louve, la tigresse, &c. La poule, l'oie, la cane, qui sont toutes des oiseaux voraces, ainsi que l'aigle, l'épervier, la chouette, pondent aussi & couvent un grand nombre d'œufs : ce qui n'arrive jamais à la colombe, à la tourterelle, ni aux oiseaux qui ne mangent absolument que du grain, lesquels ne pondent & ne couvent guères que deux œufs à la fois. La raison qu'on peut donner de cette différence, est que les animaux qui ne vivent que d'herbes & de plantes, demeurant presque tout le jour à la pâture, & étant forcés d'em-

ployer beaucoup de tems à se nourrir, ne pourroient suffire à alaiter plusieurs petits, au-lieu que les voraces, faisant leur repas presque en un instant, peuvent plus aisément & plus souvent retourner à leurs petits & à leur chasse, & réparer la dissipation d'une si grande quantité de lait. Il y auroit à tout ceci bien des observations particulieres & des réflexions à faire; mais ce n'en est pas ici le lieu, & il me suffit d'avoir montré dans cette partie le systême le plus général de la nature, systême qui fournit une nouvelle raison de tirer l'homme de la classe des animaux carnaciers & de le ranger parmi les especes frugivores.

Pag. 73.

(* 7.) UN auteur célèbre, calculant les biens & les maux de la vie humaine, & comparant les deux sommes, a trouvé que la dernière surpassoit l'autre de beaucoup, & qu'à tout prendre, la vie étoit pour l'homme un assez mauvais présent. Je ne suis point surpris de sa conclusion; il a tiré tous ses raisonnemens de la constitution de l'homme civil: s'il fût remonté jusqu'à l'homme naturel, on

peut juger qu'il eût trouvé des résultats très - différens ; qu'il eût apperçu que l'homme n'a guères de maux que ceux qu'il s'est donnés lui - même , & que la nature eût été justifiée. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand d'un côté l'on considère les immenses travaux des hommes , tant de sciences approfondies , tant d'arts inventés , tant de forces employées ; des abîmes comblés , des montagnes rasées , des rochers brisés , des fleuves rendus navigables , des terres défrichées , des lacs creusés , des marais desséchés , des bâtimens énormes élevés sur la terre , la mer couverte de vaisseaux & de matelots ; & que de l'autre on recherche avec un peu de méditation les vrais avantages qui ont résulté de tout cela pour le bonheur de l'espece humaine , on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui regne entre ces choses , & déplorer l'aveuglement de l'homme , qui , pour nourrir son fol orgueil & je ne sçais quelle vaine admiration de lui-même , le fait courir avec ardeur après toutes les miseres dont il est susceptible , & que la bienfaisante nature avoit pris soin d'écarter de lui.

LES hommes sont méchans ; une triste & continuelle expérience dispense de la preuve ; cependant l'homme est naturellement bon , je crois l'avoir démontré. Qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point , sinon les changemens survenus dans sa constitution , les progrès qu'il a faits , & les connoissances qu'il a acquises ? Qu'on admire tant qu'on voudra la société humaine , il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent , à se rendre mutuellement des services apparens & à se faire en effet tous les maux imaginables. Que peut-on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique prêche au corps de la société , & où chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui ? Il n'y a peut-être pas un homme aisé , à qui des héritiers avides , & souvent ses propres enfans , ne souhaitent la mort en secret ; pas un vaisseau en mer dont le naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque Négociant ; pas une maison qu'un débiteur ne voulût voir brûler avec tous les papiers qu'elle contient ; pas un peu-

ple qui ne se réjouisse des défaits de ses voisins. C'est ainsi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables , & que la perte de l'un fait presque toujours la prospérité de l'autre : mais ce qu'il y a de plus dangereux encore , c'est que les calamités publiques font l'attente & l'espoir d'une multitude de particuliers. Les uns veulent des maladies , d'autres la mortalité , d'autres la guerre , d'autres la famine ; j'ai vu des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile ; & le grand & funeste incendie de Londres, qui coûta la vie ou les biens à tant de malheureux , fit peut-être la fortune à plus de dix mille personnes. Je sçais que Montagne blâme l'Athénien Démades, d'avoir fait punir un ouvrier qui , vendant fort cher des cercueils , gagnoit beaucoup à la mort des citoyens : mais la raison que Montagne allegue étant qu'il faudroit punir tout le monde , il est évident qu'elle confirme les miennes. Qu'on pénètre donc au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance ce qui se passe au fond des cœurs , & qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser & de

se détruire mutuellement , & où ils naissent ennemis par devoir & fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la société est tellement constituée que chaque homme gagne à servir les autres , je répliquerai que cela seroit fort bien s'il ne gaignoit encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime , qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement ; & le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit donc plus que de trouver les moyens de s'affurer l'impunité , & c'est à quoi les puissans emploient toutes leurs forces , & les foibles toutes leurs ruses.

L'HOMME sauvage , quand il a dîné , est en paix avec toute la nature , & l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas : il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance ; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat , il se termine par quelques coups de poing ; le vainqueur mange , le vaincu va chercher fortune , & tout est pacifié. Mais chez l'homme en société ,

ce sont bien d'autres affaires ; il s'agit
 premièrement de pourvoir au nécessaire
 & puis au superflu , ensuite viennent les
 délices , & puis les immenses richesses ,
 & puis des Sujets , & puis des esclaves ;
 il n'a pas un moment de relâche : ce qu'il
 y a de plus singulier , c'est que moins les
 besoins sont naturels & pressans , plus les
 passions augmentent , & , qui pis est , le
 pouvoir de les satisfaire ; de sorte qu'a-
 près de longues prospérités , après avoir
 englouti bien des trésors & désolé bien
 des hommes , mon héros finira par tout
 égorger , jusqu'à ce qu'il soit l'unique maî-
 tre de l'Univers. Tel est en abrégé le ta-
 bleau moral , sinon de la vie humaine ,
 au moins des prétentions secrètes du cœur
 de tout homme civilisé.

COMPAREZ sans préjugés l'état de
 l'homme civil avec celui de l'homme fau-
 vage , & recherchez , si vous le pouvez ,
 combien , outre sa méchanceté , ses be-
 soins & ses miseres , le premier a ouvert
 de nouvelles portes à la douleur & à la
 mort. Si vous considérez les peines d'es-
 prit qui nous consomment , les passions vio-
 lentes qui nous épuisent & nous désolent ,
 les travaux excessifs dont les pauvres sont

furchargés, la mol'esse, encore plus dan-
 gereuse, à laquelle les riches s'abandon-
 nent, & qui font mourir les uns de leurs
 besoins, & les autres de leurs excès; si
 vous songez aux monstrueux mélanges
 des alimens, à leurs pernicieux assai-
 sonnemens, aux denrées corrompues,
 aux drogues falsifiées, aux friponneries
 de ceux qui les vendent, aux erreurs
 de ceux qui les administrent, au poi-
 son des vaisseaux dans lesquels on les
 prépare; si vous faites attention aux ma-
 ladies épidémiques engendrées par le mau-
 vais air parmi des multitudes d'hommes
 rassemblés, à celles qu'occasionnent la
 délicatesse de notre maniere de vivre, les
 passages alternatifs de l'intérieur de nos
 maisons au grand air, l'usage des habil-
 lemens pris ou quittés avec trop peu de
 précaution, & tous les soins que notre
 sensualité excessive a tournés en habitudes
 nécessaires, & dont la négligence ou la
 privation nous coûte ensuite la vie ou la
 fanté; si vous mettez en ligne de compte
 les incendies & les tremblemens de terre,
 qui consumant ou renversant des villes
 entieres, en font périr les habitans par
 milliers; en un mot, si vous réunissez
 les dangers que toutes ces causes assen-

blent continuellement sur nos têtes , vous sentirez combien la nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait de ses leçons.

JE ne répéterai point ici sur la guerre ce que j'en ai dit ailleurs ; mais je voudrois que les gens instruits voulussent ou osassent donner une fois au public le détail des horreurs qui se commettent dans les armées par les Entrepreneurs des vivres & des hôpitaux : on verroit que leurs manœuvres , non trop secretes , par lesquelles les plus brillantes armées se fondent en moins de rien , font plus périr de soldats , que n'en moissonne le fer ennemi ; c'est encore un calcul non moins étonnant que celui des hommes que la mer engloutit tous les ans , soit par la faim , soit par le scorbut , soit par les Pirates , soit par le feu , soit par les naufrages. Il est clair qu'il faut mettre aussi sur le compte de la propriété établie , & par conséquent de la société , les assassinats , les empoisonnemens , les vols de grands chemins , & les punitions mêmes de ces crimes , punitions nécessaires pour prévenir de plus grands maux , mais qui , pour le meurtre d'un homme , coûtant la vie à deux ou davan-

rage , ne laissent pas de doubler réellement la perte de l'espece humaine. Combien de moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes & de tromper la nature ! soit par ces goûts brutaux & dépravés qui insultent son plus charmant ouvrage : goûts que les Sauvages ni les animaux ne connurent jamais , & qui ne sont nés dans les pays policés, que d'une imagination corrompue ; soit par ces avortemens secrets , dignes fruits de la débauche & de l'honneur vicieux ; soit par l'exposition ou le meurtre d'une multitude d'enfans , victimes de la misere de leurs parens ou de la honte barbare de leurs meres ; soit enfin par la mutilation de ces malheureux dont une partie de l'existence & toute la postérité sont sacrifiées à de vaines chansons , ou , ce qui est pis encore , à la brutale jalousie de quelques hommes : mutilation qui , dans ce dernier cas , outrage doublement la nature , & par le traitement que reçoivent ceux qui la souffrent , & par l'usage auquel ils sont destinés. Que seroit - ce , si j'entreprendois de montrer l'espece humaine attaquée dans sa source même , & jusques dans le plus saint de tous les liens , où l'on n'ose plus écouter la nature qu'a-

près avoir consulté la fortune , & où le désordre civil confondant les vertus & les vices , la continence devient une précaution criminelle ; & le refus de donner la vie à son semblable , un acte d'humanité ? Mais sans déchirer le voile qui couvre tant d'horreurs , contentons-nous d'indiquer le mal auquel d'autres doivent apporter le remède.

QU'ON ajoûte à tout cela cette quantité de métiers mal-sains qui abrègent les jours , ou détruisent le tempérament ; tels que sont les travaux des mines , les diverses préparations des métaux , des minéraux , sur-tout du plomb , du cuivre , du mercure , du cobolt , de l'arsenic , du réalgar ; ces autres métiers périlleux qui coûtent tous les jours la vie à quantité d'ouvriers , les uns couvreurs , d'autres charpentiers , d'autres maçons , d'autres travaillant aux carrières ; qu'on réunisse , dis-je , tous ces objets , & l'on pourra voir dans l'établissement & la perfection des sociétés , les raisons de la diminution de l'espece , observée par plus d'un Philosophe.

LE luxe , impossible à prévenir chez

des hommes avides de leurs propres commodités & de la considération des autres ; acheve bientôt le mal que les sociétés ont commencé ; & sous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eût pas fallu faire , il appauvrit tout le reste , & dépeuple l'Etat tôt ou tard.

LE luxe est un remede beaucoup pire que le mal qu'il prétend guérir ; ou plutôt , il est lui-même le pire de tous les maux , dans quelque Etat grand ou petit que ce puisse être ; & qui , pour nourrir des foules de valets & de misérables qu'il a faits , accable & ruine le laboureur & le citoyen : semblable à ces vents brûlans du midi , qui couvrant l'herbe & la verdure d'insectes dévorans , ôtent la subsistance aux animaux utiles , & portent la disette & la mort dans tous les lieux où ils se font sentir.

DE la société & du luxe qu'elle engendre , naissent les arts libéraux & mécaniques , le commerce , les lettres , & toutes ces inutilités qui font fleurir l'industrie , enrichissent & perdent les Etats. La raison de ce dépérissement est très-simple. Il est aisé de voir que , par sa nature ,

l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts : parce que son produit étant de l'usage le plus indispensable pour tous les hommes , le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette règle , qu'en général les arts sont lucratifs en raison inverse de leur utilité, & que les plus nécessaires doivent enfin devenir les plus négligés ; par où l'on voit ce qu'il faut penser des vrais avantages de l'industrie & de l'effet réel qui résulte de ses progrès.

TELLES sont les causes sensibles de toutes les misères où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées. A mesure que l'industrie & les arts s'étendent & fleurissent, le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe , & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim , abandonne ses champs , pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devoit porter. Plus les capitales frappent d'admiration les yeux stupides du peuple , plus il faudroit gémir de voir les campagnes abandonnées , les terres en friche , & les grands chemins inondés de malheureux citoyens devenus mendiants ou voleurs , & destinés à finir un jour leur mi-

ferre sur la roue ou sur un fumier. C'est ainsi que l'Etat s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit & se dépeuple de l'autre, & que les plus puissantes monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes & désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir, & qui s'enrichissent & s'affoiblissent à leur tour jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes envahies & détruites par d'autres.

• Qu'on daigne nous expliquer une fois ce qui avoit pu produire ces nuées de barbares qui, durant tant de siècles, ont inondé l'Europe, l'Asie, & l'Afrique. Etoit-ce à l'industrie de leurs arts, à la sagesse de leurs loix, à l'excellence de leur police, qu'ils devoient cette prodigieuse population? Que nos sçavans veuillent bien nous dire pourquoi, loin de multiplier à ce point, ces hommes féroces & brutaux, sans lumière, sans frein, sans éducation, ne s'entr'égorgeoient pas tous à chaque instant, pour se disputer leur pâture ou leur chasse. Qu'ils nous expliquent comment ces misérables ont eu seulement la hardiesse de regarder en face de si habiles gens que nous étions, avec une

si belle discipline militaire , de si beaux codes , & de si sages loix : enfin pour-quoi , depuis que la société s'est perfectionnée dans les pays du nord , & qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels & l'art de vivre agréablement & paisiblement ensemble , on n'en voit plus rien sortir de semblable à ces multitudes d'hommes qu'il produisoit autrefois. J'ai bien peur que quelqu'un ne s'avise à la fin de me répondre que toutes ces grandes choses , sçavoir les arts , les sciences & les loix , ont été très-sagement inventées par les hommes , comme une peste salutaire pour prévenir l'excessive multiplication de l'espece , de peur que ce Monde , qui nous est destiné , ne devînt à la fin trop petit pour ses habitans.

QUOI donc ! Faut-il détruire les sociétés , anéantir le tien & le mien , & retourner vivre dans les fôrets avec les ours ? Conséquence à la maniere de mes adversaires , que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer. O vous , à qui la voix céleste ne s'est point fait entendre , & qui ne reconnoissez pour votre espece d'autre destination que d'ache-
ver

ver en paix cette courte vie; vous qui pouvez laisser au milieu des villes vos funestes acquisitions , vos desirs inquiets , vos cœurs corrompus & vos esprits effrénés , reprenez , puisqu'il dépend de vous , votre antique & première innocence ; allez dans les bois perdre la vue & la mémoire des crimes de vos contemporains , & ne craignez point d'avilir votre espèce , en renonçant à ses lumières pour renoncer à ses vices. Quant aux hommes semblables à moi , dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité , qui ne peuvent plus se nourrir d'herbe & de gland , ni se passer de loix & de chefs ; ceux qui furent honorés dans leur premier père de leçons surnaturelles ; ceux qui verront dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elles n'eussent de long-tems acquise , la raison d'un précepte indifférent par lui-même & inexplicable dans tout autre système : ceux , en un mot , qui sont convaincus que la voix divine appella tout le genre humain aux lumières & au bonheur des célestes Intelligences ; tous ceux-là tâcheront , par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connoître , de mériter le prix éternel.

qu'ils en doivent attendre ; ils respectent les sacrés liens des sociétés dont ils sont les membres ; ils aimeront leurs semblables & les serviront de tout leur pouvoir ; ils obéiront scrupuleusement aux loix , & aux hommes qui en sont les Auteurs & les Ministres ; ils honoreront surtout les bons & sages Princes qui sçauront prévenir , guérir ou pallier cette foule d'abus & de maux toujours prêts à nous accabler ; ils animeront le zele de ces dignes chefs , en leur montrant sans crainte & sans flatterie la grandeur de leur tâche & la rigueur de leur devoir : mais ils n'en mépriseront pas moins une constitution qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de tant de gens respectables qu'on désire plus souvent qu'on ne les obtient , & de laquelle , malgré tous leurs soins , naissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparens.

Pag. 73.

(* 8.) PARMi les hommes que nous connoissons , ou par nous-mêmes , ou par les historiens , ou par les voyageurs, les uns sont noirs , les autres blancs , les autres rouges ; les uns portent de longs

cheveux , les autres n'ont que de la laine frisée ; les uns sont presque tout velus , les autres n'ont pas même de barbe ; il y a eu & il y a peut-être encore des nations d'hommes d'une taille gigantesque , & laissant à part la fable des Pygmées qui peut bien n'être qu'une exagération , on sçait que les Lapons & sur-tout les Groënlandois sont fort au-dessous de la taille moyenne de l'homme ; on prétend même qu'il y a des peuples entiers qui ont des queues comme les quadrupedes ; & sans ajoûter une foi aveugle aux relations d'Hérodote & de Ctésias , on en peut du moins tirer cette opinion très-vraisemblable , que si l'on avoit pu faire de bonnes observations dans ces tems anciens, où les peuples divers suivoient des manieres de vivre plus différentes entr'elles qu'ils ne sont aujourd'hui , on y auroit aussi remarqué dans la figure & l'habitude du corps, des variétés beaucoup plus frappantes. Tous ces faits, dont il est aisé de fournir des preuves incontestables, ne peuvent surprendre que ceux qui sont accoutumés à ne regarder que les objets qui les environnent , & qui ignorent les puissans effets de la diversité des climats , de l'air , des alimens, de la maniere de vivre , des

habitudes en général , & sur-tout la force étonnante des mêmes causes , quand elles agissent continuellement sur de longues suites de générations. Aujourd'hui que le commerce , les voyages , & les conquêtes , réunissent davantage les peuples divers , & que leurs manières de vivre se rapprochent sans cesse par la fréquente communication , on s'apperçoit que certaines différences nationales ont diminué ; & par exemple , chacun peut remarquer que les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blancs & blonds décrits par les historiens Latins , quoique le tems joint au mélange des Francs & des Normands, blancs & blonds eux-mêmes , eût dû rétablir ce que la fréquentation des Romains avoit pû ôter à l'influence du climat , dans la constitution naturelle & le teint des habitans. Toutes ces observations sur les variétés que mille causes peuvent produire & ont produites en effet dans l'espece humaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des bêtes sans beaucoup d'examen, ou à cause de quelques différences qu'ils remarquoient dans la conformation extérieure, ou seulement parce que ces animaux ne parloient pas, ne seroient point

en effet de véritables hommes sauvages, dont la race dispersée anciennement dans les bois, n'avoit eu occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, & se trouvoit encore dans l'état primitif de nature. Donnons un exemple de ce que je veux dire.

» ON trouve, dit le traducteur de l'Histoire des voyages, dans le royaume
 » de Congo quantité de ces grands animaux qu'on nomme *Orang Outang* aux
 » Indes Orientales; qui tiennent comme
 » le milieu entre l'espece humaine & les
 » Babouins. Battel raconte que dans les
 » forêts de Mayomba, au royaume de
 » Loango, on voit deux sortes de monstres dont les plus grands se nomment
 » *Pongos* & les autres *Enjokos*. Les premiers ont une ressemblance exacte avec
 » l'homme; mais ils sont beaucoup plus
 » gros, & de fort haute taille. Avec un
 » visage humain, ils ont les yeux enfoncés, Leurs mains, leurs joues, leurs
 » oreilles sont sans poil, à l'exception des
 » sourcils qu'ils ont fort longs; quoiqu'ils
 » aient le reste du corps assez velu, le poil
 » n'en est pas fort épais, & sa couleur

» est brune. Enfin la seule partie qui les dif-
 » tingue des hommes est la jambe qu'ils
 » ont sans mollet. Ils marchent droits en
 » se tenant de la main le poil du cou ;
 » leur retraite est dans les bois ; ils dor-
 » ment sur les arbres , & s'y font une es-
 » pece de toit qui les met à couvert de la
 » pluie. Leurs alimens sont des fruits ou
 » des noix sauvages. Jamais ils ne man-
 » gent de chair. L'usage des Negres qui
 » traversent les forêts , est d'y allumer des
 » feux pendant la nuit. Ils remarquent
 » que , le matin à leur départ, les Pongos
 » prennent leur place autour du feu , &
 » ne se retirent pas qu'il ne soit éteint : car
 » avec beaucoup d'adresse , ils n'ont point
 » assez de sens pour l'entretenir en y ap-
 » portant du bois.

» ILS marchent quelquefois en troupes
 » & tuent les Negres qui traversent les fo-
 » rêts. Ils tombent même sur les éléphants
 » qui viennent paître dans les lieux qu'ils
 » habitent , & les incommodent si fort à
 » coups de poing ou de bâtons , qu'ils les
 » forcent à prendre la fuite en poussant des
 » cris. On ne prend jamais de Pongos en
 » vie, parce qu'ils sont si robustes, que dix
 » hommes ne suffiroient pas pour les arrê-

» ter : mais les Negres en prennent quan-
 » tité de jeunes, après avoir tué la mere,
 » au corps de laquelle le petit s'attache
 » fortement. Lorsqu'un de ces animaux
 » meurt, les autres couvrent son corps
 » d'un amas de branches ou de feuillages.
 » Purchas ajoûte que dans les conversa-
 » tions qu'il avoit eues avec Battel, il avoit
 » appris de lui-même, qu'un Pongo lui
 » enleva un petit Negre qui passa un mois
 » entier dans la société de ces animaux ;
 » car ils ne font aucun mal aux hommes.
 » qu'ils surprennent, du moins lorsque
 » ceux-ci ne les regardent point, comme le
 » petit Negre l'avoit observé. Battel n'a
 » point décrit la seconde espece de monstre.

» DAPPER confirme que le royaume
 » de Congo est plein de ces animaux qui
 » portent aux Indes le nom d'Orang Ou-
 » tang, c'est-à-dire, habitans des bois,
 » & que les Africains nomment Quoja-
 » Morros. Cette bête, dit-il, est si sem-
 » blable à l'homme, qu'il est tombé dans
 » l'esprit à quelques voyageurs, qu'elle
 » pouvoit être sortie d'une femme & d'un
 » singe : chimere que les Negres mêmes
 » rejettent. Un de ces animaux fut trans-
 » porté de Congo en Hollande & présenté

» au prince d'Orange Frédéric Henri. Il
» étoit de la hauteur d'un enfant de trois
» ans & d'un embonpoint médiocre, mais
» quarré & bien proportionné, fort agile
» & fort vif; les jambes charnues & ro-
» buftes, tout le devant du corps nud,
» mais le derriere couvert de poils noirs.
» A la premiere vue, son vifage refsem-
» bloit à celui d'un homme, mais il avoit
» le nez plat & recourbé; ses oreilles
» étoient auffi celles de l'espece humaine;
» son sein, car c'étoit une femelle, étoit
» potelé, son nombril enfoncé, ses épau-
» les fort bien jointes, ses mains divisées
» en doigts & en pouces, ses mollets &
» ses talons gras & charnus. Il marchoit
» souvent droit sur ses jambes; il étoit
» capable de lever & porter des fardeaux
» assez lourds. Lorsqu'il vouloit boire, il
» prenoit d'une main le couvercle du pot,
» & tenoit le fond, de l'autre. Ensuite il
» s'effuyoit gracieusement les levres. Il se
» couchoit pour dormir, la tête sur un
» couffin, se couvrant avec tant d'adresse
» qu'on l'auroit pris pour un homme au
» lit. Les Negres font d'étranges récits de
» cet animal. Ils assurent non seulement
» qu'il force les femmes & les filles, mais
» qu'il ose attaquer des hommes armés;

» en un mot, il y a beaucoup d'apparence que c'est le Satyre des anciens.
 » Merolla ne parle peut-être que de ces animaux, lorsqu'il raconte que les Negres prennent quelquefois dans leurs chasses des hommes & des femmes sauvages.

Il est encore parlé de ces especes d'animaux Anthropoformes dans le troisieme tome de la même histoire des voyages sous le nom de *Beggos* & de *Mandrills*; mais pour nous en tenir aux relations précédentes, on trouve dans la description de ces prétendus monstres des conformités frappantes avec l'espece humaine, & des différences moindres que celles qu'on pourroit assigner d'homme à homme. On ne voit point dans ces passages les raisons sur lesquelles les auteurs se fondent pour refuser aux animaux en question le nom d'hommes sauvages; mais il est aisé de conjecturer que c'est à cause de leur stupidité, & aussi parce qu'ils ne parloient pas: raisons foibles pour ceux qui savent que, quoique l'organe de la parole soit naturel à l'homme, la parole elle-même ne lui est pourtant pas naturelle, & qui connoissent jusqu'à quel point sa perfectibilité peut avoir élevé l'homme civil au-

dessus de son état originel. Le petit nombre de lignes que contiennent ces descriptions nous peut faire juger combien ces animaux ont été mal observés & avec quels préjugés ils ont été vus. Par exemple, ils sont qualifiés de monstres, & cependant on convient qu'ils engendrent. Dans un endroit, Battel dit que les Pongos tuent les Negres qui traversent les forêts : dans un autre, Purchas ajoute qu'ils ne leur font aucun mal, même quand ils les surprennent ; du moins lorsque les Negres ne s'attachent pas à les regarder. Les Pongos s'assemblent autour des feux allumés par les Negres, quand ceux-ci se retirent ; & se retirent à leur tour, quand le feu est éteint ; voilà le fait : voici maintenant le commentaire de l'observateur ; *car avec beaucoup d'adresse, ils n'ont pas assez de sens pour l'entretenir en y apportant du bois.* Je voudrois deviner comment Battel, ou Purchas son compilateur, a pu sçavoir que la retraite des Pongos étoit un effet de leur bêtise plutôt que de leur volonté. Dans un climat tel que Loango, le feu n'est pas une chose fort nécessaire aux animaux, & si les Negres en allument, c'est moins contre le froid que pour effrayer les bêtes féroces ; il est

donc très-simple qu'après avoir été quelque tems réjouis par la flamme ou s'être bien réchauffés, les Pongos s'ennuyent de rester toujours à la même place, & s'en aillent à leur pâture, qui demande plus de tems que s'ils mangeoient de la chair. D'ailleurs, on sçait que la plûpart des animaux, sans en excepter l'homme, sont naturellement paresseux, & qu'ils se refusent à toutes sortes de soins qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Enfin il paroît fort étrange que les Pongos, dont on vante l'adresse & la force; les Pongos qui sçavent enterrer leurs morts & se faire des toits de branchagés, ne sçachent pas pousser des tisons dans le feu. Je me souviens d'avoir vu un singe faire cette même manœuvre qu'on ne veut pas que les Pongos puissent faire; il est vrai que mes idées n'étant pas alors tournées de ce côté, je fis moi-même la faute que je reproche à nos voyageurs, & je négligeai d'examiner si l'intention du singe étoit en effet d'entretenir le feu, ou simplement, comme je crois, d'imiter l'action d'un homme. Quoi qu'il en soit, il est bien démontré que le singe n'est pas une variété de l'homme, non seulement parce qu'il est privé de la faculté de parler, mais sur-tout parce

qu'on est sûr que son espece n'a point celle de se perfectionner, qui est le caractere spécifique de l'espece humaine : expériences qui ne paroissent pas avoir été faites sur le Pongos & l'Orang-Outang avec assez de soin pour en pouvoir tirer la même conclusion. Il y auroit pourtant un moyen par lequel, si l'Orang-Outang ou d'autres étoient de l'espece humaine, les observateurs les plus grossiers pourroient s'en assurer même avec démonstration ; mais outre qu'une seule génération ne suffiroit pas pour cette expérience, elle doit passer pour impraticable, parce qu'il faudroit que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai, avant que l'épreuve qui devoit constater le fait, pût être tentée innocemment.

Les jugemens précipités, & qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée, sont sujets à donner dans l'excès. Nos voyageurs sont sans façon des bêtes, sous les noms de *Pongos*, de *Mandrills*, d'*Orang-Outang*, de ces mêmes êtres dont, sous le nom de *Satyres*, de *Faunes*, de *Silvains*, les anciens faisoient des Divinités. Peut-être, après des recherches plus exactes, trouvera-t-on que ce sont

des hommes. En attendant, il me paroît qu'il y a bien autant de raison de s'en rapporter là-dessus à Merolla, Religieux lettré, témoin oculaire, & qui, avec toute sa naïveté, ne laissoit pas d'être homme d'esprit, qu'au marchand Battel, à Dapper, à Purchas, & aux autres compilateurs.

QUEL jugement pense-t-on qu'eussent porté de pareils observateurs sur l'enfant trouvé en 1694, dont j'ai déjà parlé ci-devant, qui ne donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut long-tems, continue le même Philosophe qui me fournit ce fait, avant de pouvoir proférer quelques paroles; encore le fit-il d'une manière barbare. Aussi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état; mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au berceau. Si malheureusement pour lui, cet enfant fût tombé dans les mains de nos voyageurs, on ne peut douter qu'après avoir remarqué son silence & sa stupidité, ils n'eussent pris le parti

de le renvoyer dans les bois ou de l'enfermer dans une ménagerie ; après quoi ils en auroient sçavamment parlé dans de belles relations , comme d'une bête fort curieuse qui ressembloit assez à l'homme.

DEPUIS trois ou quatre cents ans que les habitans de l'Europe inondent les autres parties du Monde , & publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages & de relations , je suis persuadé que nous ne connoissons d'hommes que les seuls Européens ; encore paroît-il , aux préjugés ridicules qui ne sont pas éteints , même parmi les gens de lettres , que chacun ne fait guères , sous le nom pompeux d'étude de l'homme , que celle des hommes de son pays. Les particuliers ont beau aller & venir , il semble que la Philosophie ne voyage point : aussi celle de chaque peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste , au moins pour les contrées éloignées : il n'y a guères que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours, les marins , les marchands , les soldats & les missionnaires ; or on ne doit guères s'attendre que les trois premières classes fournissent de bons observateurs ; &

quant à ceux de la quatrième , occupés de la vocation sublime qui les appelle , quand ils ne feroient pas fujets à des préjugés d'état comme tous les autres , on doit croire qu'ils ne se livreroient pas volontiers à des recherches qui paroiffent de pure curiosité , & qui les détourneroient des travaux plus importans auxquels ils se destinent. D'ailleurs , pour prêcher utilement l'Évangile , il ne faut que du zèle , & Dieu donne le reste ; mais pour étudier les hommes , il faut des talens que Dieu ne s'engage à donner à personne & qui ne font pas toujours le partage des saints. On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caractères & de mœurs ; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses , n'ont dit que ce que chacun fçavoit déjà , n'ont fçu appercevoir à l'autre bout du Monde , que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer fans sortir de leur rue , & que ces traits vrais qui distinguent les nations & qui frappent les yeux faits pour voir , ont presque toujours échappé aux leurs. De-là est venu ce bel adage de morale , si rebattu par la tourbe philosophesque : Que les hommes font par-tout les mêmes ;

qu'ayant par-tout les mêmes passions & les mêmes vices , il est assez inutile de chercher à caractériser les différens peuples : ce qui est à - peu - près aussi bien raisonné que si l'on disoit qu'on ne sçauroit distinguer Pierre d'avec Jacques , parce qu'ils ont tous deux un nez , une bouche & des yeux.

NE verra-t-on jamais renaître ces tems heureux où les peuples ne se mêloient point de philosopher , mais où les Platons , les Thalès & les Pythagores , épris d'un ardent desir de sçavoir , entreprennoient les plus grands voyages , uniquement pour s'instruire , & alloient au loin secouer le joug des préjugés nationaux , apprendre à connoître les hommes par leurs conformités & par leurs différences , & acquérir ces connoissances universelles qui ne sont point celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement , mais qui étant de tous les tems & de tous les lieux , sont , pour ainsi dire , la science commune des Sages ?

ON admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait ou fait faire à grands frais des voyages en orient avec des sçavans

vans & des Peintres , pour y deffiner des mâfures & déchiffrer ou copier des infcriptions : mais j'ai peine à concevoir comment , dans un fiécle où l'on fe pique de belles connoiffances , il ne fe trouve pas deux hommes bien unis , riches , l'un en argent , l'autre en génie ; tous deux aimant la gloire & aspirant à l'immortalité , dont l'un facrifie vingt mille écus de fon bien , & l'autre dix ans de fa vie à un célèbre voyage autour du Monde , pour y étudier , non toujours des pierres & des plantes , mais une fois les hommes & les mœurs , & qui , après tant de fiécles employés à mefurer & confidérer la maifon , s'avifent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

LES Académiciens qui ont parcouru les parties feptentrionales de l'Europe & méridionales de l'Amérique , avoient plus pour objet de les vifiter en Géomètres qu'en Philofophes. Cependant , comme ils étoient à la fois l'un & l'autre , on ne peut pas regarder comme tout-à-fait inconnues les régions qui ont été vues & décrites par les La Condamine & les Mau-pertuis. Le jouaillier Chardin , qui a voyagé comme Platon , n'a rien laiffé à dire fur la

Perse; la Chine paroît avoir été bien observée par les Jésuites. Kempfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces relations près, nous ne connoissons point les peuples des Indes orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entière & ses nombreux habitans, aussi singuliers par leur caractère que par leur couleur, sont encore à examiner; toute la terre est couverte de nations dont nous ne connoissons que les noms, & nous nous mêlons de juger le genre humain! Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant & décrivant comme ils sçavent faire, la Turquie, l'Egypte, la Barbarie, l'Empire de Maroc, la Guinée, le pays des Caffres, l'intérieur de l'Afrique & ses côtes orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les royaumes de Siam, de Pégu & d'Ava, la Chine, la Tartarie, & sur-tout le Japon; puis dans l'autre hémisphère le Mexique, le Pérou, le Chili, les Terres Magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tu-

cuman , le Paraguai , s'il étoit possible , le Brésil , enfin les Caraïbes , la Floride , & toutes les contrées sauvages , voyage le plus important de tous & celui qu'il faudroit faire avec le plus de soin ; supposons que ces nouveaux Hercules , de retour de ces courses mémorables , fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle , morale & politique de ce qu'ils auroient vu , nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume , & nous apprendrions ainsi à connoître le nôtre : je dis que quand de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme , & d'un autre que c'est une bête , il faudra les en croire ; mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à des voyageurs grossiers , sur lesquels on seroit quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux.

Pag. 74.

(* 9.) CELA me paroît de la dernière évidence , & je ne sçaurois concevoir d'où nos Philosophes peuvent faire naître toutes les passions qu'ils prêtent à l'homme naturel. Excepté le seul nécessaire

P ij

physique , que la nature même demande , tous nos autres besoins ne sont tels que par l'habitude avant laquelle ils n'étoient point des besoins ; ou par nos desirs , & l'on ne désire point ce qu'on n'est pas en état de connoître. D'où il suit que l'homme sauvage ne désirant que les choses qu'il connoît , & ne connoissant que celles dont la possession est en son pouvoir ou facile à acquérir , rien ne doit être si tranquille que son ame & rien si borné que son esprit.

Pag. 82.

(* 10.) JE trouve dans le gouvernement civil de Locke une objection qui me paroît trop spécieuse pour qu'il me soit permis de la dissimuler. « La fin de la » société entre le mâle & la femelle , dit ce Philosophe , n'étant pas simplement de procréer , mais de continuer » l'espece ; cette société doit durer , même après la procréation , du moins aussi » long - tems qu'il est nécessaire pour la » nourriture & la conservation des pro- » créés , c'est - à - dire , jusqu'à ce qu'ils » soient capables de pourvoir eux-mêmes » à leurs besoins. Cette regle que la sa-

» gesse infinie du Créateur a établie sur
 » les œuvres de ses mains , nous voyons
 » que les créatures inférieures à l'homme
 » l'observent constamment & avec exac-
 » titude. Dans ces animaux qui vivent
 » d'herbe , la société entre le mâle & la
 » femelle ne dure pas plus long-tems que
 » chaque acte de copulation , parce que
 » les mammelles de la mere étant suffisan-
 » tes pour nourrir les petits jusqu'à ce
 » qu'ils soient capables de paître l'herbe ,
 » le mâle se contente d'engendrer & il
 » ne se mêle plus après cela de la fe-
 » melle , ni des petits , à la subsistance
 » desquels il ne peut rien contribuer.
 » Mais au regard des bêtes de proie , la
 » société dure plus long-tems , à cause
 » que la mere ne pouvant pas bien pour-
 » voir à sa subsistance propre & nourrir en
 » même tems ses petits par sa seule proie ,
 » qui est une voie de se nourrir & plus
 » laborieuse & plus dangereuse que n'est
 » celle de se nourrir d'herbe , l'assistance
 » du mâle est tout-à-fait nécessaire pour
 » le maintien de leur commune famille ,
 » si l'on peut user de ce terme ; laquelle
 » jusqu'à ce qu'elle puisse aller chercher
 » quelque proie , ne sçauroit subsister que
 » par les soins du mâle & de la femelle.

» On remarque le même dans tous les oi-
 »seaux , si l'on excepte quelques oiseaux
 » domestiques qui se trouvent dans des
 » lieux où la continuelle abondance de
 » nourriture exempte le mâle du soin de
 » nourrir les petits ; on voit que , pendant
 » que les petits dans leur nid ont besoin
 » d'alimens , le mâle & la femelle y en
 » portent , jusqu'à ce que ces petits - là
 » puissent voler & pourvoir à leur subsi-
 » stance.

» ET en cela , à mon avis , consiste la
 » principale , si ce n'est la seule raison
 » pourquoi le mâle & la femelle dans le
 » genre humain sont obligés à une société
 » plus longue que n'entretiennent les au-
 » tres créatures. Cette raison est que la
 » femme est capable de concevoir , & est
 » pour l'ordinaire derechef grosse & fait
 » un nouvel enfant , long-tems avant que
 » le précédent soit hors d'état de se pas-
 » ser du secours de ses parens & puisse
 » lui-même pourvoir à ses besoins. Ainsi
 » un pere étant obligé de prendre soin de
 » ceux qu'il a engendrés , & de prendre
 » ce soin-là pendant long-tems , il est au-
 » si dans l'obligation de continuer à vi-
 » vre dans la société conjugale avec la

» même femme de qui il les a eus , & de
 » demeurer dans cette société beaucoup
 » plus long-tems que les autres créatures ,
 » dont les petits pouvant subsister d'eux-
 » mêmes , avant que le tems d'une nou-
 » velle procréation vienne, le lien du mâle
 » & de la femelle se rompt de lui-même ,
 » & l'un & l'autre se trouvent dans une
 » pleine liberté , jusqu'à ce que cette fai-
 » son qui a coutume de solliciter les ani-
 » maux à se joindre ensemble , les oblige
 » à se choisir de nouvelles compagnes. Et
 » ici l'on ne sçauroit admirer assez la fa-
 » gesse du Créateur , qui ayant donné à
 » l'homme des qualités propres pour pour-
 » voir à l'avenir aussi bien qu'au présent ,
 » a voulu & a fait en sorte que la société
 » de l'homme durât beaucoup plus long-
 » tems que celle du mâle & de la fe-
 » melle parmi les autres créatures , afin
 » que par-là l'industrie de l'homme & de
 » la femme fût plus excitée , & que leurs
 » intérêts fussent mieux unis , dans la vue
 » de faire des provisions pour leurs enfans
 » & de leur laisser du bien : rien ne pou-
 » vant être plus préjudiciable à des enfans
 » qu'une conjonction incertaine & vague ,
 » ou une dissolution facile & fréquente de
 » la société conjugale.

LE même amour de la vérité qui m'a fait exposer sincèrement cette objection, m'excite à l'accompagner de quelques remarques, sinon pour la résoudre, au moins pour l'éclaircir.

1. J'OBSERVERAI d'abord que les preuves morales n'ont pas une grande force en matière de physique, & qu'elles servent plutôt à rendre raison des faits existans qu'à constater l'existence réelle de ces faits. Or tel est le genre de preuve que M. Locke emploie dans le passage que je viens de rapporter; car quoiqu'il puisse être avantageux à l'espèce humaine que l'union de l'homme & de la femme soit permanente, il ne s'ensuit pas que cela ait été ainsi établi par la nature: autrement il faudroit dire qu'elle a aussi institué la société civile, les arts, le commerce & tout ce qu'on prétend être utile aux hommes.

2. J'IGNORE où M. Locke a trouvé qu'entre les animaux de proie la société du mâle & de la femelle dure plus long-tems que parmi ceux qui vivent d'herbe, & que l'un aide à l'autre à nourrir les petits: car on ne voit pas que le chien, le chat, l'ours, ni le loup reconnoissent leur

femelle mieux que le cheval , le béliet , le taureau, le cerf , ni tous les autres quadrupedes ne reconnoissent la leur. Il semble, au contraire, que si le secours du mâle étoit nécessaire à la femelle pour conserver ses petits , ce seroit sur-tout dans les especes qui ne vivent que d'herbe , parce qu'il faut fort long-tems à la mere pour paître , & que durant tout cet intervalle elle est forcée de négliger sa portée , au lieu que la proie d'une ourse ou d'une louve est dévorée en un instant, & qu'elle a, sans souffrir la faim , plus de tems pour allaiter ses petits. Ce raisonnement est confirmé par une observation sur le nombre relatif de mammelles & de petits qui distingue les especes carnacieres des frugivores & dont j'ai parlé dans la Note 6. Si cette observation est juste & générale , la femme n'ayant que deux mammelles & ne faisant guères qu'un enfant à la fois , voilà une forte raison de plus pour douter que l'espece humaine soit naturellement carnaciere , de sorte qu'il semble que pour tirer la conclusion de Locke , il faudroit retourner tout-à-fait son raisonnement. Il n'y a pas plus de solidité dans la même distinction appliquée aux oiseaux : car qui pourra se persuader que l'union du mâle & de la

femelle soit plus durable parmi les vautours & les corbeaux que parmi les tourterelles ? Nous avons deux especes d'oiseaux domestiques, la canne & le pigeon, qui nous fournissent des exemples directement contraires au systême de cet auteur. Le pigeon, qui ne vit que de grain, reste uni à sa femelle, & ils nourrissent leurs petits en commun. Le canard, dont la voracité est connue, ne reconnoît ni sa femelle ni ses petits, & n'aide en rien à leur subsistance ; & parmi les poules, espece qui n'est guères moins carnaciere, on ne voit pas que le coq se mette aucunement en peine de la couvée. Que si dans d'autres especes le mâle partage avec la femelle le soin de nourrir les petits, c'est que les oiseaux qui d'abord ne peuvent voler & que la mere ne peut allaiter, sont beaucoup moins en état de se passer de l'assistance du pere, que les quadrupedes à qui suffit la mammelle de la mere, au moins durant quelque tems.

3. IL y a bien de l'incertitude sur le fait principal qui sert de base à tout le raisonnement de M. Locke : car pour sçavoir si, comme il le prétend, dans le pur état de nature, la femme est pour l'ordinaire

derechef grosse & fait un nouvel enfant long-tems avant que le précédent puisse pourvoir lui-même à ses besoins, il faudroit des expériences qu'assurément Locke n'avoit pas faites & que personne n'est à portée de faire. La cohabitation continue du mari & de la femme est une occasion si prochaine de s'exposer à une nouvelle grossesse, qu'il est bien difficile de croire que la rencontre fortuite ou la seule impulsion du tempérament produisît des effets aussi fréquens dans le pur état de nature que dans celui de la société conjugale; lenteur qui contribueroit peut-être à rendre les enfans plus robustes, & qui d'ailleurs pourroit être compensée par la faculté de concevoir, prolongée dans un plus grand âge chez les femmes qui en auroient moins abusé dans leur jeunesse. A l'égard des enfans, il y a bien des raisons de croire que leurs forces & leurs organes se développent plus tard parmi nous, qu'ils ne faisoient dans l'état primitif dont je parle. La foiblesse originelle qu'ils tirent de la constitution des parens, les soins qu'on prend d'envelopper & gêner tous leurs membres, la mollesse dans laquelle ils sont élevés, peut-être l'usage d'un autre lait que celui de leur mere, tout con-

trarie & retarde en eux les premiers progrès de la nature. L'application qu'on les oblige de donner à mille choses sur lesquelles on fixe continuellement leur attention, tandis qu'on ne donne aucun exercice à leurs forces corporelles, peut encore faire une diversion considérable à leur accroissement; de sorte que, si, au lieu de surcharger & fatiguer d'abord leurs esprits de mille manières, on laissoit exercer leurs corps aux mouvemens continuels que la nature semble leur demander, il est à croire qu'ils seroient beaucoup plutôt en état de marcher, d'agir, & de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

4. Enfin M. Locke prouve tout au plus qu'il pourroit bien y avoir dans l'homme un motif de demeurer attaché à la femme lorsqu'elle a un enfant; mais il ne prouve nullement qu'il a dû s'y arracher avant l'accouchement, & pendant les neuf mois de la grossesse. Si telle femme est indifférente à l'homme pendant ces neuf mois, si même elle lui devient inconnue, pourquoi la secourra-t-il après l'accouchement? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne sçait pas seulement lui appartenir, & dont il n'a résolu ni prévu la naissance? M. Locke suppose évidemment ce qui est en

question : car il ne s'agit pas de sçavoir pourquoi l'homme demeurera attaché à la femme après l'accouchement , mais pourquoi il s'attachera à elle après la conception. L'appétit satisfait , l'homme n'a plus besoin de telle femme , ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre souci ni peut-être la moindre idée des suites de son action. L'un s'en va d'un côté , l'autre d'un autre , & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus : car cette espece de mémoire par laquelle un individu donne la préférence à un individu pour l'acte de la génération , exige , comme je le prouve dans le texte , plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain , qu'on ne peut lui en supposer dans l'état d'animalité dont il s'agit ici. Une autre femme peut donc contenter les nouveaux desirs de l'homme aussi commodément que celle qu'il a déjà connue , & un autre homme contenter de même la femme , supposé qu'elle soit pressée du même appétit pendant l'état de grossesse , de quoi l'on peut raisonnablement douter. Que si dans l'état de nature la femme ne ressent plus la passion de l'amour après la conception de l'enfant ,

l'obstacle à sa société avec l'homme en devient encore beaucoup plus grand, puisqu'alors elle n'a plus besoin ni de l'homme qui l'a fécondée ni d'aucun autre. Il n'y a donc dans l'homme aucune raison de rechercher la même femme, ni dans la femme aucune raison de rechercher le même homme. Le raisonnement de Locke tombe donc en ruine, & toute la dialectique de ce Philosophe ne l'a pas garanti de la faute que Hobbes & d'autres ont commise. Ils avoient à expliquer un fait de l'état de nature, c'est-à-dire, d'un état où les hommes vivoient isolés, & où tel homme n'avoit aucun motif de demeurer à côté de tel homme, ni peut-être les hommes de demeurer à côté les uns des autres, ce qui est bien pis; & ils n'ont pas songé à se transporter au-delà des siècles de société, c'est-à-dire, de ces tems où les hommes ont toujours une raison de demeurer près les uns des autres, & où tel homme a souvent une raison de demeurer à côté de tel homme ou de telle femme.

Pag. 83.

(* c.) JE me garderai bien de m'ent-

barquer dans les réflexions philosophiques qu'il y auroit à faire sur les avantages & les inconvéniens de cette institution des langues; ce n'est pas à moi qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, & le peuple lettré respecte trop ses préjugés pour supporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laissons donc parler les gens à qui l'on n'a point fait un crime d'oser prendre quelquefois le parti de la raison contre l'avis de la multitude. *Nec quidquam felicitati humani generis decederet, si, pulsâ tot linguarum peste & confusione, unam artem callerent mortales, & signis, motibus, gestibusque licitum foret quidvis explicare. Nunc verò ita comparatum est, ut animalium quæ vulgò bruta creduntur, melior longè quàm nostra hâc in parte videatur conditio, utpote quæ promptiùs & forsan feliciùs, sensus & cogitationes suas sine interprete significant, quàm ulli queant mortales, præsertim si peregrino utantur sermone.* If. Vossius de Poëmat. Cant. & Viribus Rythmi, p. 66.

Pag. 90.

(* II.) PLATON montrant combien

les idées de la quantité discrète & de ses rapports sont nécessaires dans les moindres arts, se moque avec raison des Auteurs de son tems qui prétendoient que Palamede avoit inventé les nombres au siège de Troie, comme si, dit ce Philosophe, Agamemnon eût pu ignorer jusques-là combien il avoit de jambes. En effet, on sent l'impossibilité que la société & les arts fussent parvenus où ils étoient déjà du tems du siège de Troie, sans que les hommes eussent l'usage des nombres & du calcul : mais la nécessité de connoître les nombres avant que d'acquérir d'autres connoissances, n'en rend pas l'invention plus aisée à imaginer. Les noms des nombres une fois connus, il est aisé d'en expliquer le sens, & d'exciter les idées que ces noms représentent ; mais pour les inventer, il fallut, avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être, pour ainsi dire, familiarisé avec les méditations philosophiques, s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence & indépendamment de toute autre perception : abstraction très-pénible, très-métaphysique, très-peu naturelle, & sans laquelle cependant ces idées n'eussent jamais pu se transporter
d'une

d'une espece ou d'un genre à un autre ; ni les nombres devenir universels. Un sauvage pouvoit considérer séparément sa jambe droite & sa jambe gauche , ou les regarder ensemble sous l'idée indivisible d'une couple sans jamais penser qu'il en avoit deux ; car autre chose est l'idée représentative qui nous peint un objet , & autre chose l'idée numérique qui le détermine. Moins encore pouvoit-il calculer jusqu'à cinq ; & quoiqu'appliquant ses mains l'une sur l'autre , il eût pu remarquer que les doigts se répondoient exactement , il étoit bien loin de songer à leur égalité numérique ; il ne sçavoit pas plus le compte de ses doigts que de ses cheveux ; & si , après lui avoir fait entendre ce que c'est que nombres , quelqu'un lui eût dit qu'il avoit autant de doigts aux pieds qu'aux mains , il eût peut-être été fort surpris , en les comparant , de trouver que cela étoit vrai.

Pag. 96.

(* 12.) IL ne faut pas confondre l'amour propre & l'amour de soi-même , deux passions très-différentes par leur nature & par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte

tout animal à veiller à sa propre conservation, & qui, dirigé dans l'homme par la raison, & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'amour propre n'est qu'un sentiment relatif, factice, & né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, & qui est la véritable source de l'honneur.

Ceci bien entendu, je dis que dans notre état primitif, dans le véritable état de nature, l'amour propre n'existe pas; car chaque homme en particulier se regardant lui-même comme le seul spectateur qui l'observe, comme le seul être dans l'univers qui prenne intérêt à lui, comme le seul juge de son propre mérite, il n'est pas possible qu'un sentiment qui prend sa source dans des comparaisons qu'il n'est pas à portée de faire, puisse germer dans son ame; par la même raison cet homme ne sçauroit avoir ni haine ni desir de vengeance, passions qui ne peuvent naître que de l'opinion de quelque offense reçue; & comme c'est le mépris ou l'intention de nuire, & non le mal, qui constitue l'offense,

des hommes qui ne sçavent ni s'apprécier ni se comparer peuvent se faire beaucoup de violences mutuelles , quand il leur en revient quelque avantage , sans jamais s'offenser réciproquement. En un mot , chaque homme ne voyant guères ses semblables que comme il verroit des animaux d'une autre espece , peut ravir la proie au plus foible ou céder la sienne au plus fort , sans envisager ces rapines que comme des événemens naturels, sans le moindre mouvement d'insolence où de dépit , & sans autre passion que la douleur ou la joie d'un bon ou mauvais succès.

Pag. 129.

(* 13.) C'EST une chose extrêmement remarquable que depuis tant d'années que les Européens se tourmentent pour amener les sauvages des diverses contrées du Monde à leur maniere de vivre , ils n'aient pas pu encore en gagner un seul , non pas même à la faveur du Christianisme ; car nos missionnaires en font quelquefois des Chrétiens, mais jamais des hommes civilisés. Rien ne peut surmonter l'invincible répugnance qu'ils

ont à prendre nos mœurs & vivre à notre maniere. Si ces pauvres sauvages font aussi malheureux qu'on le prétend, par quelle inconcevable dépravation de jugement refusent-ils constamment de se policer à notre imitation ou d'apprendre à vivre heureux parmi nous; tandis qu'on lit en mille endroits que des François & d'autres Européens se font réfugiés volontairement parmi ces nations, y ont passé leur vie entiere, sans pouvoir plus quitter une si étrange maniere de vivre, & qu'on voit même des missionnaires sensés regretter avec attendrissement les jours calmes & innocens qu'ils ont passés chez ces peuples si méprisés? Si l'on répond qu'ils n'ont pas assez de lumieres pour juger sainement de leur état & du nôtre, je répliquerai que l'estimation du bonheur est moins l'affaire de la raison que du sentiment. D'ailleurs cette réponse peut se rétorquer contre nous avec plus de force encore: car il y a plus loin de nos idées à la disposition d'esprit où il faudroit être pour concevoir le goût que trouvent les sauvages à leur maniere de vivre, que des idées des sauvages à celles qui peuvent leur faire concevoir la nôtre. En effet, après

quelques observations , il leur est aisé de voir que tous nos travaux se dirigent sur deux seuls objets ; sçavoir , pour soi les commodités de la vie , & la considération parmi les autres. Mais le moyen pour nous d'imaginer la sorte de plaisir qu'un sauvage prend à passer sa vie seul au milieu des bois ou à la pêche , ou à souffler dans une mauvaise flûte , sans jamais sçavoir en tirer un seul ton & sans se soucier de l'apprendre ?

On a plusieurs fois amené des sauvages à Paris , à Londres , & dans d'autres villes ; on s'est empressé de leur étaler notre luxe , nos richesses , & tous nos arts les plus utiles & les plus curieux ; tout cela n'a jamais excité chez eux qu'une admiration stupide , sans le moindre mouvement de convoitise. Je me souviens entr'autres de l'histoire d'un chef de quelques Américains septentrionaux qu'on mena à la cour d'Angleterre , il y a une trentaine d'années. On lui fit passer mille choses devant les yeux pour chercher à lui faire quelque présent qui pût lui plaire , sans qu'on trouvât rien dont il parût se soucier. Nos armes lui sembloient lourdes & incommodes , nos souliers lui blef-

soient les pieds, nos habits le gênoient, il rebutoit tout; enfin on s'apperçut qu'ayant pris une couverture de laine, il sembloit prendre plaisir à s'en enveloper les épaules. Vous conviendrez, au moins, lui dit-on aussi-tôt, de l'utilité de ce meuble? Oui, répondit-il, cela me paroît presque aussi bon qu'une peau de bête. Encore n'eût-il pas dit cela, s'il eût porté l'une & l'autre à la pluie.

Peut-être me dira-t-on que c'est l'habitude qui attachant chacun à sa maniere de vivre, empêche les sauvages de sentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre. Et sur ce pied-là il doit paroître au moins fort extraordinaire que l'habitude ait plus de force pour maintenir les sauvages dans le goût de leur misere, que les Européens dans la jouissance de leur félicité. Mais pour faire à cette dernière objection une réponse à laquelle il n'y ait pas un mot à répliquer, sans alléguer tous les jeunes sauvages qu'on s'est vainement efforcé de civiliser; sans parler des Groënlandois & des habitans de l'Islande, qu'on a tenté d'élever & nourrir en Dannemarck, & que la tristesse & le désespoir ont tous fait périr, soit de langueur, soit dans la

mer où ils avoient tenté de regagner leur pays , à la nage ; je me contenterai de citer un seul exemple bien attesté , & que je donne à examiner aux admirateurs de la police Européenne.

» Tous les efforts des missionnaires Hol-
 » landois du Cap de Bonne - Espérance
 » n'ont jamais été capables de convertir
 » un seul Hottentot. Van-der-Stel , Gou-
 » verneur du Cap , en ayant pris un dès
 » l'enfance le fit élever dans les principes
 » de la religion Chrétienne , & dans la
 » pratique des usages de l'Europe. On le
 » vêtit richement , on lui fit apprendre
 » plusieurs langues , & ses progrès ré-
 » pondirent fort bien aux soins qu'on prit
 » pour son éducation. Le Gouverneur es-
 » pérant beaucoup de son esprit , l'envoya
 » aux Indes avec un commissaire général
 » qui l'employa utilement aux affaires de
 » la Compagnie. Il revint au Cap après
 » la mort du commissaire. Peu de jours
 » après son retour , dans une visite qu'il
 » rendit à quelques Hottentots de ses pa-
 » rens , il prit le parti de se dépouiller
 » de sa parure Européenne pour se revêtir
 » d'une peau de brebis. Il retourna au
 » Fort , dans ce nouvel ajustement , chargé

» d'un paquet qui contenoit ses anciens
 » habits , & les présentant au Gouver-
 » neur , il lui tint ce discours *. *Ayez la*
 » *bonté , Monsieur , de faire attention*
 » *que je renonce pour toujours à cet appa-*
 » *reil. Je renonce aussi pour toute ma vie*
 » *à la religion Chrétienne ; ma résolution*
 » *est de vivre & mourir dans la religion ,*
 » *les manieres & les usages de mes ancé-*
 » *tres. L'unique grace que je vous demande*
 » *est de me laisser le collier & le coutelas*
 » *que je porte. Je les garderai pour l'a-*
 » *mour de vous. Aussi-tôt sans attendre*
 » *la réponse de Van-der-Stel , il se dé-*
 » *roba par la fuite & jamais on ne le*
 » *revit au Cap* ». *Histoire des Voyages ,*
Tome 5. p. 175.

Pag. 139.

(* d.) O N pourroit m'objecter que ,
 dans un pareil désordre , les hommes au
 lieu de s'entr'égorger opiniâtrément se
 feroient dispersés , s'il n'y avoit point eu
 de bornes à leur dispersion. Mais premie-
 rement ces bornes eussent au moins été

* Voyez le Frontispice.

celles du Monde ; & si l'on pense à l'excessive population qui résulte de l'état de nature , on jugera que la terre dans cet état n'eût pastardé à être couverte d'hommes ainsi forcés à se tenir rassemblés. D'ailleurs , ils se seroient dispersés , si le mal avoit été rapide & que c'eût été un changement fait du jour au lendemain ; mais ils naissoient sous le joug ; ils avoient l'habitude de le porter quand ils en sentoient la pesanteur , & ils se contentoient d'attendre l'occasion de le secouer. Enfin , déjà accoutumés à mille commodités qui les forçoient à se tenir rassemblés , la dispersion n'étoit plus si facile que dans les premiers tems où nul n'ayant besoin que de soi-même , chacun prenoit son parti sans attendre le consentement d'un autre.

Pag. 143.

(* 14.) LE Maréchal de V*** contoit que dans une de ses campagnes , les excessives friponneries d'un entrepreneur des vivres ayant fait souffrir & murmurer l'armée , il le tança vertement & le menaça de le faire pendre. Cette menace ne me regarde pas , lui répondit hardiment le fri-

pon , & je suis bien aise de vous dire qu'on ne pend point un homme qui dispose de cent mille écus. Je ne sçais comment cela se fit , ajoûtoit naïvement le Maréchal ; mais en effet il ne fut point pendu , quoiqu'il eût cent fois mérité de l'être.

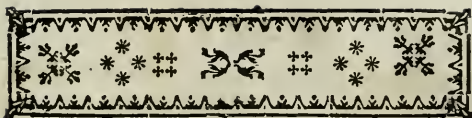
Pag. 165.

(* 15.) LA justice distributive s'opposeroit même à cette égalité rigoureuse de l'état de nature , quand elle seroit praticable dans la société civile ; & comme tous les membres de l'Etat lui doivent des services proportionnés à leurs talens & à leurs forces , les citoyens à leur tour doivent être distingués & favorisés à proportion de leurs services. C'est en ce sens qu'il faut entendre un passage d'Isocrate dans lequel il loue les premiers Athéniens d'avoir bien sçu distinguer quelle étoit la plus avantageuse des deux sortes d'égalité , dont l'une consiste à faire part des mêmes avantages à tous les citoyens indifféremment , & l'autre à les distribuer selon le mérite de chacun. Ces habiles politiques , ajoûte l'Orateur , bannissant

cette injuste égalité qui ne met aucune différence entre les méchans & les gens de bien, s'attachèrent inviolablement à celle qui récompense & punit chacun selon son mérite. Mais premièrement il n'a jamais existé de société, à quelque degré de corruption qu'elles aient pu parvenir, dans laquelle on ne fit aucune différence des méchans & des gens de bien; & dans les matieres de mœurs où la loi ne peut fixer de mesure assez exacte pour servir de regle au Magistrat, c'est très-sagement que, pour ne pas laisser le fort ou le rang des citoyens à sa discrétion, elle lui interdit le jugement des personnes pour ne lui laisser que celui des actions. Il n'y a que des mœurs aussi pures que celles des anciens Romains qui puissent supporter des censeurs; & de pareils tribunaux auroient bientôt tout bouleversé parmi nous: c'est à l'estime publique à mettre de la différence entre les méchans & les gens de bien; le Magistrat n'est juge que du droit rigoureux; mais le peuple est le véritable juge des mœurs, juge integre & même éclairé sur ce point, qu'on abuse quelquefois, mais qu'on ne corrompt jamais. Les rangs des citoyens doivent donc

être réglés, non sur leur mérite personnel, ce qui seroit laisser au Magistrat le moyen de faire une application presque arbitraire de la loi, mais sur les services réels qu'ils rendent à l'Etat & qui sont susceptibles d'une estimation plus exacte.





LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

A M. ROUSSEAU,

QUI lui avoit envoyé son Discours
sur l'inégalité parmi les hommes.



'AI reçu, Monsieur, votre
nouveau livre contre le genre
humain; je vous en remercie.
Vous plairez aux hommes à
qui vous dites leurs vérités, & vous ne
les corrigerez pas. On ne peut peindre
avec des couleurs plus fortes les horreurs
de la société humaine, dont notre igno-
rance & notre faiblesse se promettent tant
de consolations. On n'a jamais tant em-
ployé d'esprit à vouloir nous rendre bê-
tes. Il prend envie de marcher à quatre
pattes quand on lit votre ouvrage. Ce-
pendant, comme il y a plus de soixante
ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens
malheureusement qu'il m'est impossible
de la reprendre; & je laisse cette allure
naturelle à ceux qui en sont plus dignes
que vous & moi, Je ne peux non plus

m'embarquer pour aller trouver les Sauvages du Canada ; premièrement , parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe , & que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris : secondement , parce que la guerre est portée dans ces pays-là , & que les exemples de nos Nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un Sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie , où vous êtes tant désiré.

JE conviens avec vous que les belles lettres & les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent , de sa vie , un tissu de malheurs ; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons , à soixante & dix ans , pour avoir connu le mouvement de la terre ; & ce qu'il y a de plus honteux , c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage , aussi utile qu'immense , de l'Encyclopédie , auquel vous avez tant contribué.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense , je vous ferais voir des

gens acharnés à me perdre , du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe* ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi ; un homme qui m'avait des obligations assez connues , me payant de mon service par vingt libelles ; un autre , beaucoup plus coupable encore , faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV.* avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures ; un autre qui vend à un Libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom ; le Libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues , de fausses dates , de faits & de noms estropiés ; & enfin des hommes assez injustes pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la Société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'Antiquité , qui , ne pouvant embrasser une profession honnête , soit de manœuvre , soit de laquais , & sachant malheureusement lire & écrire , se font courtiers de Littérature , vivent de nos ouvrages , volent des manuscrits , les défigurent & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaisanterie faite , il y a près de trente ans ;

sur le même sujet que *Chapelain* eut la bêtise de traiter sérieusement , courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage , qui en ont rempli les vuides avec autant de sottise que de malice , & qui enfin , au bout de trente ans ; vendent par-tout en manuscrit , ce qui n'appartient qu'à eux , & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterai qu'en dernier lieu , on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques , pour servir à l'histoire de la guerre de 1741 , lorsque j'étais Historiographe de France ; qu'on a vendu à un Libraire ce fruit de mon travail ; qu'on se fait à l'envi de mon bien , comme si j'étais déjà mort , & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude , l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes , & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre ; que *Pope* , *Descartes* , *Bayle* , le *Camouens* , & cent autres ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque
tous

tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

AVOUEZ, en effet, Monsieur, que ce font-là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frélons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

DE toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce font-là les moins funestes. Les épines attachées à la Littérature & à un peu de réputation, ne font que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace* n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide* lisaient peu *Platon* & *Sophocle*; & pour ce tyran sans courage, *Octave Cépius*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin, que dans le tems où il fut privé de la société des gens de lettres.

AVOUEZ que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *S. Barthelemi*, & que la tragédie du *Cid* ne causa pas le trouble de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait, & fera toujours de ce Monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas Kouli-Kan*, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la Douane qui ne fait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le tems que vous écrivez contr'elles; vous êtes comme *Achille* qui s'empporte contre la gloire, & comme le père *Mallebranche*, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

SI quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi; puisque dans tous les tems, & dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer, malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuye.



R É P O N S E
DE M. ROUSSEAU
A M. DE VOLTAIRE.

C'EST à moi , Monsieur , de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries , je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous , mais m'acquitter d'un devoir , & vous rendre un hommage que nous vous devons tous , comme à notre chef. Sensible , d'ailleurs , à l'honneur que vous faites à ma patrie , je partage la reconnoissance de mes Concitoyens , & j'espere qu'elle ne fera qu'augmenter encore , lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asyle que vous avez choisi : éclairez un Peuple digne de vos leçons ; & , vous qui sçavez si bien peindre les vertus & la liberté , apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit

apprendre de vous le chemin de la gloire.

VOUS voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise , quoique je regrette beaucoup , pour ma part , le peu que j'en ai perdu. A votre égard , Monsieur , ce retour seroit un miracle , si grand à la fois & si nuisible , qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire & qu'au Diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes ; personne au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

JE conviens de toutes les disgraces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres ; je conviens même de tous les maux attachés à l'Humanité , & qui semblent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misere , que quand le hazard en détourne quelqu'une , ils n'en sont guères moins inondés. D'ailleurs , il y a dans le progrès des choses , des liaisons cachées que le vulgaire n'apperçoit pas , mais qui n'échapperont point à l'œil du sage , quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence , ni Cicéron , ni Virgile , ni Sénèque , ni

Tacite ; ce ne font ni les Sçavans , ni les Poëtes qui ont produit les malheurs de Rome & les crimes des Romains : mais fans le poison lent & secret qui corrompoit peu-à-peu le plus vigoureux gouvernement dont l'Histoire ait fait mention , Cicéron , ni Lucrece , ni Salluste n'eussent point existé , ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius & de Térence amenoit de loin le siècle brillant d'Auguste & d'Horace , & enfin les siècles horribles de Sénèque & de Neron , de Domitien & de Martial. Le goût des lettres & des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente ; & s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce , ceux de l'esprit , & des connoissances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens , accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un tems où le mal est tel que les causes mêmes qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter ; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie de peur que le blessé n'expire en l'arrachant. Quant à moi , si j'avois suivi ma première vocation & que je n'eusse ni lu , ni écrit , j'en aurois sans doute été plus heureux. Cependant , si les lettres étoient maintenant anéanties , je serois

privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux : c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié & que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis ; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous : mais consultons l'intérêt dans nos affaires , & la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des Philosophes , des Historiens , des Sçavans , pour éclairer le Monde , & conduire ses aveugles habitans ; si le sage Memnon m'a dit vrai , je ne connois rien de si fou qu'un peuple de sages.

CONVENEZ - EN , Monsieur ; s'il est bon que de grands génies instruisent les hommes , il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner , qui les voudra recevoir ? Les boiteux , dit Montaigne , sont mal propres aux exercices du corps ; & aux exercices de l'esprit , les ames boiteuses. Mais en ce siècle sçavant , on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger & non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins. Le

Théâtre en fourmille , les caffés retentissent de leurs sentences ; ils les affichent dans les journaux , les quais sont couverts de leurs écrits , & j'entends critiquer l'*Orphelin* * parce qu'on l'approuve , à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts , qu'à peine en sent-il les beautés.

RECHERCHONS la première source des désordres de la société : nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance , & que ce que nous ne sçavons point , nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons sçavoir. Or , quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs , que la fureur de sçavoir tout ? Si l'on n'eût prétendu sçavoir que la terre ne tournoit pas , on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls Philosophes en eussent réclamé le titre , l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent Myrmidons n'aspiroient à la gloire , vous jouiriez en paix.

* Tragédie de M. de Voltaire qu'on jouoit dans ce tems-là.

de la vôtre, ou du moins, vous n'aurez que des rivaux dignes de vous.

NE foyez donc pas surpris de sentir quelques épines inféparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les acclamations fatyriques qui suivent le cortège des triomphateurs. C'est l'empressement qu'a le Public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez : mais les falsifications n'y sont pas faciles ; car le fer, ni le plomb ne s'allient point avec l'or. Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre repos & à notre instruction. Méprisez de vaines clameurs, par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées ; & qui vous oseroit attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'imitables ?

JE suis sensible à votre invitation ; & si cet hiver me laisse en état d'aller au

printems habiter ma patrie , j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerois mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches ; & quant aux herbes de votre verger , je crains bien de n'y en trouver d'autres que le Lotos qui n'est pas la pâture des bêtes , & le Moly qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis , de tout mon cœur & avec respect, &c.

A PARIS, le 10 Septembre 1755.

La Lettre de M. de Voltaire avec la Réponse de M. Rousseau furent insérées dans le Mercure. Feu M. de Boissi, qui étoit alors à la tête de ce Journal, y laissa plusieurs fautes d'impression dont M. Rousseau se plaint dans la lettre suivante adressée à M. de Boissi lui-même.



LETTRE

A M. DE BOISSI,

Au sujet de la précédente.

QUAND je vis , Monsieur , paroître dans le Mercure sous le nom de M. de Voltaire , la Lettre que j'avois reçue de lui , je supposai que vous aviez obtenu pour cela son consentement ; & comme il avoit bien voulu me demander le mien pour la faire imprimer , je n'avois qu'à me louer de son procédé , sans avoir à me plaindre du vôtre. Mais , que puis - je penser du galimathias que vous avez inséré dans le Mercure suivant , sous le titre de ma Réponse ? Si vous me dites que votre copie étoit incorrecte , je demanderai qui vous forçoit d'employer une Lettre visiblement incorrecte , qui n'est remarquable que par son absurdité ? Vous abstenir d'insérer dans votre ouvrage des écrits ridicules , est un égard que vous

devez , finon aux Auteurs , du moins au Public.

Si vous avez cru , Monsieur , que je consentirois à la publication de cette Lettre , pourquoi ne pas me communiquer votre copie pour la revoir ? Si vous ne l'avez pas cru , pourquoi l'imprimer sous mon nom ? S'il est peu convenable d'imprimer les Lettres d'autrui , sans l'aveu des Auteurs , il l'est beaucoup moins de les leur attribuer sans être sûr qu'ils les avouent , ou même qu'elles soient d'eux , & bien moins encore , lorsqu'il est à croire qu'ils ne les ont pas écrites telles qu'on les a. Le Libraire de Monsieur de Voltaire qui avoit , à cet égard , plus de droit que personne , a mieux aimé s'abstenir d'imprimer la mienne , que de l'imprimer sans mon consentement qu'il avoit eu l'honnêteté de me demander. Il me semble qu'un homme aussi justement estimé que vous , ne devoit pas recevoir d'un Libraire des leçons de procédés. J'ai d'autant plus , Monsieur , à me plaindre du vôtre en cette occasion , que , dans le même volume où vous avez mis , sous mon nom , un Écrit aussi mutilé , vous craignez , avec raison , d'imputer à Mon-

fieur de Voltaire des vers qui ne soient pas de lui. Si un tel égard n'étoit dû qu'à la considération, je me garderois d'y prétendre ; mais il est un acte de justice, & vous la devez à tout le monde.

COMME il est bien plus naturel de m'attribuer une sottise lettre, qu'à vous un procédé peu régulier, & que par conséquent je resterois chargé du tort de cette affaire, si je négligeois de m'en justifier ; je vous supplie de vouloir bien insérer ce désaveu dans le prochain Mercure, & d'agréer, Monsieur, mon respect & mes salutations.

A PARIS, le 4 Novembre 1755.





EXTRAIT

DE la premiere réfutation du Discours de M. ROUSSEAU, sur l'inégalité parmi les hommes.



ENTRE les différentes brochures qu'a fait naître le *Discours* de M. Rousseau *sur l'inégalité parmi les hommes*, nous n'en connoissons que deux qui méritent quelque attention, & aucune que M. Rousseau ait jugé digne d'une réponse.

L'une de ces deux brochures est intitulée, DISCOURS SUR L'ORIGINE DE L'INÉGALITÉ PARMIS LES HOMMES; pour servir de réponse au *Discours* que M. ROUSSEAU, *Citoyen de Genève*, a publié sur le même sujet. Par M. JEAN DE CASTILLON, *Professeur en Philosophie & Mathématiques à Utrecht, & Membre des Académies Royales de Londres, Berlin & Gottingue, &c. &c. A Amf-*

terdam , chez J. F. Jolly , Libraire, 1756,
in-8°.

CET ouvrage dont le titre est le même que celui de M. Rousseau , est imprimé dans le même format. L'Auteur y a joint des notes qui combattent celles de son adversaire ; & cette ample réfutation, divisée en deux parties , forme un volume plus considérable que l'ouvrage même qui y est critiqué.



PREMIERE



PREMIERE PARTIE.

Monsieur ROUSSEAU a flétri l'Humanité , dit M. de Castillon ; J'ose la venger. Il a fait la satyre de la société : j'en tracerai l'histoire. Il y a trois sortes d'inégalités parmi les hommes : inégalité d'esprit & de tempérament : inégalité d'âge & de sexe : inégalité de rang & de condition. Quelle est l'origine de ces inégalités ? Sont-elles conformes à la nature ?

L'INÉGALITÉ d'âge & de sexe n'entre pour rien dans cette question ; parce qu'elle est sans contredit l'ouvrage de la nature. L'inégalité d'esprit & de tempérament est dûe , partie à la nature , partie à l'art. La nature proportionne la vivacité de l'esprit , la solidité du raisonnement , l'étendue du génie , la force de la mémoire , à l'âge , au climat , au tempérament. Mais c'est l'art qui augmente ces inégalités par la différence d'exercices , d'éducation & de maniere de vivre. L'inégalité des conditions est un établis-

fement purement humain. Le riche naît aussi nud que le pauvre : le noble & le Souverain ne portent du sein de leur mere aucune marque qui les distingue du roturier & du Sujet. Quelle est l'origine de ces inégalités politiques ? Est-ce la violence , est-ce la ruse , est-ce le caprice , est-ce la raison ? Sont-elles avouées par la nature , ou rejetées par elle ?

NOUS venons de débarrasser de ses équivoques le mot d'*inégalité* ; déterminons le sens de celui de *nature*. La nature d'un être est tout ce qui entre dans sa constitution. La nature de l'homme est l'assemblage de tout ce qui le rend homme : ce qui le distingue de tous les autres êtres ce qui le rapproche d'eux , tout doit être considéré. Ce n'est pas en privant l'homme de tout ce qu'on peut lui ôter , qu'on pourra le connoître ; c'est en séparant ce qu'il a pu acquérir , de ce qu'il n'a pas pu se donner. C'est l'homme actuel qui nous découvrira l'homme naturel. J'aperçois dans l'homme un corps organisé , uni à un être pensant. Il est inutile d'examiner si un corps différent du nôtre formeroit un animal d'une autre espece. Nous parlons des hommes tels qu'ils sont ; &

ils ont tous la même conformation , hormis quelques variétés très - légères : les propriétés du corps different des attributs de l'ame ; & , en ce moment , cela nous suffit.

L'HOMME , dans l'état de nature , est , selon M. Rousseau , un animal qui n'a besoin que de nourriture , de femelle & de repos ; il trouve sa boisson dans un ruisseau , son aliment dans un végétal , son lit sur le gazon , une femelle par - tout. Il peut donc subsister dans cet état ; il peut perpétuer & même augmenter son espèce.

Si je voulois , dit M. de Castillon , étaler toutes les difficultés qui se présentent , j'examinerois si le genre humain peut subsister & se multiplier dans les déserts : je parcourrois l'ancien & le nouveau continent : je ferois voir que tous les pays peu peuplés , sont naturellement couverts de marais ; que les eaux ne se retirent que lorsqu'elles y sont contraintes par le nombre & par l'industrie des habitans : je montrerois que la terre , fertile en elle-même , stérile pour nous , ne produit que des arbres & des plantes inu-

tiles au genre humain ; prises en petite quantité , les herbes le raffaieroient , sans réparer ses forces : en grande quantité , elles accableroient un estomac trop petit pour les digérer. De mauvais alimens qui le remplissent , de l'eau croupissante qui le désaltere , naîtroient en foule les maladies qui augmenteroient sa langueur. Grim-pant sur les arbres , il s'avanceroit sur les branches minces , qui seules portent le fruit , & seroit brisé par ses chutes. Aux prises avec les animaux , il en seroit déchiré. Que de douleurs à souffrir ! que de jours à passer sans nourriture ! Avant que la nature eût guéri ces malheureux , combien succomberoient à leurs maux !

LA brute est guidée par l'instinct , a dit M. Rousseau ; elle devient d'abord tout ce qu'elle peut être ; & la suite des tems ne produit aucun changement , ni dans l'individu , ni dans l'espece. L'homme est abandonné à sa liberté & peut se perfectionner. La perfectibilité regarde l'individu & l'espece. Voilà la barriere qui sépare l'homme de la bête , & qu'il ne faut pas chercher dans l'entendement.

LA bête differe de l'homme , répond M. de Castillon , d'abord par l'enten-

dement , ensuite par la liberté qui en dépend. Elle en diffère aussi par le principe qui rend l'un & l'autre capables de perfection , & non par la faculté de se perfectionner , qui est commune à l'homme & à la bête. Celle-ci n'est pas , au bout de quelques mois , ce qu'elle sera toute sa vie. Elle sera toujours au-dessous de l'homme , parce qu'elle a moins de facultés ; mais elle peut être perfectionnée , parce qu'on peut augmenter & varier les perceptions qui accompagnent une sensation : A l'impression que fait le pain sur les organes , le chien ne joint naturellement que l'idée d'appaier sa faim ; mais si l'homme qui lui présente le pain, l'accompagne souvent d'un certain signe , le chien y joindra cette idée , qui à son tour se liera avec celle de douleur , si on le bat toutes les fois qu'il obéit à sa faim , malgré ce signe. C'est ainsi qu'on a enseigné aux chiens à chanter avec leur maître. Un de ces animaux apprend même à frapper à une porte pour se faire ouvrir , parce qu'il avoit vu plusieurs fois introduire un enfant à ce signe. Cet animal se perfectionna de lui-même , mais toujours par la combinaison des sensations.

La perfectibilité de l'homme dédaigne des bornes si étroites ; elle influe sur toutes ses facultés. L'homme peut se perfectionner , parce qu'il peut observer & augmenter le nombre de ses idées , réfléchir & les rendre plus distinctes , les comparer & juger de leur rapport : ce qui augmente la justesse & l'étendue de l'entendement. L'imbécillité vient de la foiblesse des organes , comme la folie de leur dérangement : aussi tous les animaux sont-ils imbécilles dans l'âge le plus tendre : le cerveau , alors trop mou , reçoit à peine les impressions ; il se fortifie avec le reste du corps & devient peu - à - peu ce qu'il doit être. La force & la durée des impressions augmentent & parviennent enfin à être proportionnées à la nature de l'animal , qui , sans aucun art , ou avec le secours de l'art , acquiert tout ce qui est commun à son espece. Le tems , les circonstances , les occasions peuvent reculer les limites de cet appanage : & qui peut en fixer le dernier point , soit pour l'homme , soit pour l'animal ? L'un & l'autre tombent dans l'imbécillité , & retombent dans l'enfance , lorsque le cerveau perd sa consistance.

M. ROUSSEAU prétend que la nature n'ayant pris presque aucun soin de rapprocher les hommes par des besoins mutuels, elle n'a presque rien mis du sien dans l'établissement des sociétés.

M. CASTILLON répond : c'est partir d'une supposition ; partons d'un fait. L'homme raisonne, parle & vit en société. L'homme isolé par la nature, n'auroit jamais pu, ni raisonner, ni parler, ni former la société. Donc les hommes n'ont jamais été sans raisonnement, sans langage, sans société. Sans une société passagère entre le père & la mère, l'homme ne sauroit être engendré. Sans une société plus durable entre la mère & l'enfant, l'homme ne peut être élevé. Sans une société permanente entre les divers individus, l'homme ne peut pas être perfectionné. Quels sont les besoins plus grands que la nature devoit imaginer pour rapprocher les hommes ? Quels sont les hommes auxquels la nature n'ait pas facilité l'usage de la parole ? Tels qu'ils sont, ils parlent tous aisément ; & souvent un seul parle plusieurs langues : les muets sont si peu nombreux, qu'ils ne font pas une exception. Tels qu'on les fait, on

suppose qu'ils ont dû inventer le langage dont ils étoient destitués. Mais, quel est le fondement de cette supposition ? Nul autre que celui-ci : On peut concevoir l'homme sans parole ; donc l'homme naturel ne parloit pas. J'aimerois autant dire : On peut concevoir l'homme sans bras ; donc l'homme naturel en étoit privé.

QU'EST-CE que cette sociabilité que la nature a si peu préparée ? Est-ce un instinct, un principe antérieur à la raison ? est-ce une conséquence de notre nature, un effet de nos facultés ? Si c'est un instinct, l'homme en est peut-être doué. Nous voyons par-tout des quadrupedes, des amphibies, des oiseaux, des insectes qui se cherchent, s'assemblent, s'avertissent, s'entr'aident, se soumettent à des loix. C'est la nature qui accorde à tant d'animaux ce penchant à vivre en société. Pourquoi le refuser à l'homme ? Quelque sauvage, quelque cruel qu'il soit, il se cherche un ami : Timon même en avoit un. Ce goût pour la société est-il une suite de l'habitude ? Non, ce goût est général ; ce goût est donc un instinct. M. Rousseau accorde à notre nature la commisération ; c'est lui accorder la sociabilité. —

convient même que la commisération est la source de toutes les vertus sociales , de la bienveillance même & de l'amitié , qui n'est qu'une pitié constante , fixée sur un objet particulier. La commisération bienfaisante produit nécessairement dans l'homme l'amour de tous ses semblables , l'inclination à vivre avec eux , & l'horreur de la solitude. L'amour de tous ses semblables : peut-on ressentir les maux d'autrui , sans lui souhaiter du bien ? peut-on se réjouir de son bonheur sans y contribuer ? L'inclination à vivre avec eux : comment contribuer au bonheur des êtres avec lesquels on n'a nulle relation ? comment avoir pitié d'un homme sans être disposé à avoir pitié de tous ? comment avoir pitié de tous ; sans chercher à les embrasser tous par la bienveillance sociale ? L'horreur de la solitude : l'homme naît-il avec un sentiment , & fuirait-il les occasions de le développer ? Il a de la compassion pour ses pareils ; & il ne chercheroit pas en eux la même compassion , dont il a un besoin égal ! L'homme compatissant & timide pourroit-il être rebelle à la voix qui l'appelle vers l'homme timide & compatissant ? Se cachera-t-il dans les bois où toute la nature sera muette pour lui , où il fera conster-

né du silence de l'univers , & privé du commerce de sentimens & de services pour lequel il est fait ? L'homme de M. Rousseau rencontrera , sous un arbre où il cherche sa nourriture , un foible enfant , un vieillard débile. Il se souviendra qu'il a été comme le premier , & qu'il sera comme le second. Il sera compatissant , & les aidera à cueillir des fruits. Ce service gravera mutuellement leurs images dans leur mémoire. Ils se reconnoîtront s'ils se retrouvent : ils se chercheront peut-être ; ils se reverront , du moins d'un œil d'amitié. Dans la mere , la commisération & l'habitude sont fortifiées l'une par l'autre , & l'engagent à ne point perdre de vue ses enfans , quoique déjà capables de marcher ; à pourvoir à leur subsistance ; à leur enseigner les meilleurs fruits , dès qu'ils sortent de dessous ses ailes ; à s'informer peut-être de ce qu'ils sont devenus. L'homme sent de la joie à l'aspect de l'homme duquel il a reçu des secours ou qui en a reçu de lui. Plus le bienfait est grand , plus la reconnoissance & l'amitié le deviennent. L'homme préfère une femme à une autre ; il la retient par ses caresses ; il l'enchaîne à son sort par l'attrait du plaisir ; il la fuit , du moins , pour

ſçavoir quel lieu elle fréquente. Si l'homme peut commencer à ſe perfectionner ſans communication , cette faculté ſera développée par ſes beſoins & par ſes ſentimens. Il a un goût de préférence en amour & en amitié ; goût confus & groſſier , mais qui ſuffit pour exercer ſa raiſon déjà ébauchée par les beſoins qui ſont d'abord éclore la prévoyance. Un terrain fertile fixera ſa demeure , comme il fixe celle des animaux. Trouve-t-on des abeilles où il n'y a point de fleurs ? Les différentes productions de la terre ſont plus ou moins propres à le nourrir & même à flatter ſon palais , quelque imparfait qu'on le ſuppoſe. La difficulté de trouver ce qu'il défire , l'engagera du moins à réfléchir ſur les lieux qui le produiſent , & à faire attention aux marques qui peuvent l'y ramener. Dès que l'homme combine toutes ces idées , il forme la ſociété ; ainſi le ſentiment de ſon état , la commiſération & la perfectibilité ſont autant de moyens que la nature ſ'eſt ménagés pour reſſerrer les nœuds de notre union. Que ſerviroit l'entendement à l'homme ſ'il ne raiſonnoit pas ? Quel avantage tireroit-il de ſa liberté , ſ'il n'avoit rien à choiſir ? Quelle utilité , des organes de la

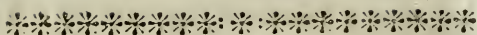
parole , s'il n'avoit point de langage ? Quel fruit, de la perfectibilité , s'il étoit hors d'état de se perfectionner ? Quel usage feroit-il de la commifération , s'il vivoit difperfé dans les bois ? ou des vertus sociales , s'il n'avoit aucune fociété ?

LE véritable état de nature a exifté , il exifte , & il exiftera tant qu'il y aura des hommes : nous le trouvons en nous-mêmes. L'homme naturel eft l'homme confidéré indépendamment de tous les établifsemens humains. Chacun n'a qu'à réfléchir fur foi-même , fur fes facultés , fur fes penchans. Il peut s'affurer qu'il les tient de la nature : l'habitude & l'art ne font que changer leur objet , & tout au plus y ajoûter quelque idée acceffoire facile à diftinguer des effentielles. Il faut d'abord s'envisager comme fi l'on étoit feul au monde ; parce qu'il faut connoître ce qu'on fe doit à foi-même , avant que de chercher ce qu'on doit aux autres : mais il faut confidérer un homme & non une brute. L'homme de M. Rouffeau eft fociable comme celui de Grotius , puifqu'il a dans la commifération toutes les vertus sociales & le penchant à s'unir avec fes femblables dans le befoin qu'il en a dans

quelques occasions; & ces occasions commencent à se présenter, dès qu'il commence à penser. Il est méchant comme celui de Hobbes. Les vices accompagnent tout ce qui peut s'affocier avec la vertu; & pendant que la raison ne se forme que lentement, & à la faveur des circonstances, la malignité se montre d'elle-même & fait des progrès rapides. L'homme parvient-il à appercevoir sa supériorité sur les autres animaux: au lieu de sentir la noblesse de sa nature & la grandeur de sa destinée, il en tire un orgueil que sa raison fortifie à mesure qu'elle se perfectionne. Commence-t-il à connoître sa famille: au lieu de devenir plus actif & plus sensible, il se partage entre la mollesse & les combats. L'amour fait naître la jalousie & la haine, au lieu de produire l'envie de plaire, la concorde, l'émulation honnête. A peine distingue-t-il la moralité des actions, qu'il devient non plus réservé dans sa conduite, plus doux dans ses mœurs, mais cruel & vindicatif. La société doit son origine à la ruse & à l'usurpation. Sa naissance qui devoit produire l'amitié & la franchise, produit le faste, l'artifice, l'ambition, le pen-

chant à se nuire ; en un mot , les facultés développées font éclore beaucoup de vices & peu de vertus. La perfectibilité est un terrain disgracié qui produit mille herbes empoisonnées pour une plante salutaire. Cependant , si l'on en croit M. Rousseau , l'homme n'est ni vicieux , ni sociable.





SECONDE PARTIE.

JE proposerai mes conjectures sur l'établissement des sociétés, dit M. Castillon, pour montrer qu'on pouvoit le tirer d'une source moins impure que celle que lui assigne M. Rousseau. Le premier homme & la première femme ont été créés l'un près de l'autre ; autrement se seroient-ils rencontrés ? S'étant une fois trouvés, ils ne se sont plus quittés. La femme naturellement plus délicate que l'homme, est sujette à autant de maladies qu'elle a de grossesses, à autant d'occupations différentes & pénibles, qu'elle a d'enfants tendres. Des enfans qui marchent d'un pas chancelant & peuvent à peine saisir la nourriture qu'on leur présente, quelques-uns qui, mal constitués par la nature, dans un âge plus avancé, sont incapables de pourvoir à leur subsistance, réveillent la commisération du pere qui va chercher des alimens pour sa famille. L'habitude, les besoins, la reconnoissance font naître en celui-ci un amour de complaisance & de protection ; en ceux-là, des sentimens d'attachement & de dépendance.

La femme reconnoît son infériorité à plusieurs égards : les enfans font pénétrés d'un respect habituel que l'âge ne détruit pas, & que les événemens fortifient. Encore jeunes & sans expérience, ils tombent dans des dangers qui les punissent de leur témérité, & leur font sentir la nécessité des conseils & des secours paternels. Hommes faits, ils ne perdent pas ces sentimens avec les besoins. Devenus peres de famille à leur tour, ils continuent de consulter & de respecter les leurs. S'il faut s'unir pour éviter quelque mal, ou pour acquérir quelque bien, à qui se soumettre, qu'à un pere qui a pour lui l'expérience & l'habitude de commander ? Les enfans en croissant voyent vieillir leur pere. Ils le voyent enfin accablé d'ans & d'infirmités ; ils font, par la compassion, par la gratitude, par la prévoyance, portés à le servir. Ils s'étoient établis près de sa demeure pour leur propre avantage ; ils y restent par devoir. Plusieurs familles, sorties d'une même tige, s'unissent & forment une petite société. Il en faut donc chercher le fondateur dans le premier homme, époux & pere, & non dans le premier qui ayant enclos un terrain, dit : *Ceci est à moi.*

La

LA Société naturelle, telle que vient de la décrire M. de *Castillon*, amene peu-à-peu la Société civile. Ce n'est plus l'homme qu'il faut considérer ; c'est l'époux, c'est le pere, c'est le fils, la mere, l'épouse. Le chef devoit assurer la subsistance de toute sa famille. La chasse & la pêche pouvoient suffire au genre humain qui étoit peu nombreux ; mais les succès du pêcheur & du chasseur sont incertains. Plusieurs especes d'animaux, naturellement privés, offrent leur lait. L'homme en forme des troupeaux & devient berger ; il s'apperçoit que, parmi toutes les productions de la terre, le grain est son élément le plus convenable. Le grain se conserve plus aisément que le poisson ou la viande ; mais il ne vient pas en toute saison. L'homme essaye d'en faire des amas ; il sent qu'il faut un lieu pour le mettre à l'abri des injures de l'air & de la rapacité des animaux. Il se rappelle, il a éprouvé que l'ombre d'un arbre tempere l'ardeur du jour ; que l'enclos d'une caverne adoucit la fraîcheur de la nuit, & défend des vents & des orages. Il fait des retraites pour sa famille, des magasins pour ses provisions : voilà comment se manifeste la propriété dont l'origine se trouve dans

cette voix de la Nature qui auroit empêché l'homme sauvage, s'il avoit existé, de priver son semblable de la nourriture qu'il avoit faite.

LES enfans, devenus grands, imitent leur pere, cherchent des demeures, amassent des vivres, sans avoir la moindre idée de le chasser de sa hutte, ni de le dépouiller de ses richesses. Rien ne les excite à cette barbarie ; la place ne manque point ; les matériaux abondent, & les productions de la terre ne sont pas rares. Lorsqu'elles le devinrent par la différence des années, les hommes sentirent le besoin de l'agriculture ; ils avoient remarqué que les grains, tombant à terre, pourrissoient, ou devenoient la proie des oiseaux, s'ils s'arrêtoient à la surface ; & que, lorsqu'ils étoient couverts, ils germoient, croissoient en herbe, formoient des épis & se multiplioient. Sur cette observation si naturelle, ils inventerent une culture simple dans ses instrumens & dans ses opérations. La propriété jusqu'alors étoit bornée aux fruits : l'agriculture l'étendit aux fonds. Priver le laboureur du fruit de ses travaux ; quelle injustice ! Chacun peut travailler. Ce

laboureur continue à fertiliser le même champ par ses soins : pourquoi s'y opposer ? Chacun peut choisir sa portion. La première des loix naturelles assure à l'homme sa conservation ; elle veut donc qu'il ait sa subsistance ; elle permet donc à chacun de la prendre où il la trouve, pourvû qu'il ne prive pas les autres d'un nécessaire auquel ils ont tous un droit égal : droit qui conduit au choix des fonds & au partage des terres. C'est ainsi que la justice a donné naissance à la propriété. Dire que la propriété a été la mere de la justice, c'est renverser l'ordre des choses.

CEPENDANT la nécessité, le hazard ; la réflexion perfectionnent les instrumens déjà connus & en montrent de nouveaux. De-là des goûts nouveaux, & plusieurs commodités dont nous jouissons d'autant mieux, que nous en jouissons continuellement, & dont nous sentirions mieux le prix, si nous en étions privés. Une des plus belles & des plus utiles inventions, le fondement de presque toutes les autres, ce fut la découverte des métaux. On trouve quelquefois sur la surface de la terre des morceaux de métal,

entraînés par le courant des rivières , par la chute des pierres , par l'impétuosité des vents. On aura été frappé par les dehors brillans de cette matiere : on l'aura ramassée & exposée au feu par hazard ou à dessein : elle se fera fondue , & aura reçu l'empreinte des lieux par lesquels elle avoit coulé. On l'aura frappée avec un caillou pour la briser ; & l'on aura reconnu qu'elle s'étendoit sous les coups , &c.

L'INVENTION des arts & la multiplication du genre humain réunirent plusieurs petites sociétés. Il falloit un dessein unique , un plan suivi. Les peres le formerent en se consultant entr'eux , & donnerent lieu à la premiere distinction entre le corps qui dirigeoit , & la multitude qui étoit dirigée. Une famille se multiplia plus qu'une autre. Le terrain que le chef s'étoit approprié , du consentement des autres , devint trop petit. Allons , dirent les uns , chercher de nouvelles terres à défricher. Ils donnerent le premier exemple des émigrations , & le premier modele des colonies : ils verferent le genre humain sur toute la surface de la terre. Les autres diviserent en plusieurs parties le bien original ; & lorsque ces parties furent insuf-

fisantes pour les nourrir & pour les occuper , ils écouterent les familles peu nombreuses qui les inviterent à partager leurs travaux & leur moisson , sans renoncer au dessein d'être seules à cultiver leurs terres dans le besoin. C'est ainsi que s'introduisit la différence de maître & de domestique. Dans cet état , fondé sur le consentement & sur l'avantage des deux parties , il n'est pas juste que l'enfant commande au vieillard , ni l'imbécille au sage , parce que le domestique est destiné à aider & non à diriger , à seconder & non à conduire.

JUSQU'ICI l'inégalité est une suite des besoins & de la nature des hommes ; donc elle est juste. Elle fut augmentée par les événemens. Une Contrée fut stérile , pendant que l'autre fut fertile : les affamés donnerent leurs terres pour avoir du bled. Rien n'étoit plus juste , lorsqu'il étoit facile de remplacer les héritages perdus en occupant des terres privées de possesseurs. Mais après le partage de toute la terre connue , il semble qu'une justice si rigide approche de l'injustice. Quoi qu'il en soit , la propriété , une fois introduite , fortifie le pouvoir paternel , en retenant

les enfans dans le devoir , par l'espérance des biens , & conduit à l'inégalité des richesses. En vain les plus sages Législateurs tâchent de maintenir l'égalité. La différence dans la propagation des familles, dans l'industrie , dans l'économie , dans la culture des héritages divisés & subdivisés , dans les accidens , renverse le plan le plus sage.

LES changemens survenus dans l'état du genre humain altérèrent la forme des sociétés, sans en attaquer le fond. Elles perdirent leur simplicité primitive parce qu'elles s'aggrandirent , parce que le genre humain se multiplia , parce que cette multiplication augmenta les inégalités. Les riches & les pauvres , les artisans & les laboureurs , ceux qui gouvernoient & ceux qui étoient gouvernés , tous devoient travailler pour leur bien particulier , parce qu'ils n'avoient pas cessé d'être hommes ; & tous devoient concourir au bien de la société, parce qu'ils en étoient devenus membres. Agissant chacun par des vues différentes , ils devoient tous tendre au même but. Presque chaque action de chaque particulier avoit besoin d'être dirigée par ceux à qui on avoit confié le

soin du bien général. Ce travail immense & continuel accabloit les directeurs distraits par l'attention qu'ils devoient donner aux démarches des sociétés voisines & aux intérêts de leurs propres familles. Il fallut des regles que chacun pût connoître & que chacun dût suivre. On en fit. Là, commença l'empire des loix : la liberté naturelle reçut des modifications, & se changea en liberté civile.

D'ABORD les loix furent fixes & déterminées. De nouvelles circonstances exigèrent de nouvelles loix. Le peuple se conserva le droit de les faire, &, ce qui revient au même, de changer les anciennes. Ensuite il confia à d'autres l'autorité législative, à condition que tous les changemens tendroient au bien de la société. On appella Souverain celui qui fut chargé du soin de travailler au bien général. On donna le nom de République à la société qui reconnoissoit pour Souverain une assemblée, & celui de Monarchie à celle qui avoit conféré la Souveraineté à un seul. Dans les premières Républiques, tous les peres furent Magistrats. Ils en faisoient les fonctions sans en avoir le nom. On borna ensuite le

nombre de ceux qui furent revêtus de l'autorité publique ; parce que tous les chefs de famille ne purent à la fois gérer leurs affaires & gouverner la République. Alors la Magistrature étoit une charge , & non une dignité. Quand on commença à considérer plutôt les avantages que les devoirs qui y étoient attachés , il fallut en limiter la durée , pour contenter tous les ambitieux , & pour les mettre dans l'impossibilité d'en abuser.

LES premières Monarchies furent électives ; & chaque membre de la société pouvoit être revêtu de la souveraine puissance. Un préjugé fondé sur le mérite constant de certaines familles , engagea les peuples à renfermer dans ces familles l'élection des Rois. Enfin , on choisit une fois pour toutes , en réglant l'ordre de la succession pour prévenir les brigues & les dissensions.

DANS une République il eût été absurde d'élever à la Magistrature un enfant , un imbécille. Aussi le choix tomba-t-il d'ordinaire sur des hommes qui , dans les emplois subalternes , avoient donné des preuves de capacité. Dans la Monar-

chie, où tout se trouvoit fait, où il ne falloit rien changer, on jugea qu'il étoit naturel que le Monarque, enfant ou imbécille, régnât sur les vieillards & sur les sages; parce que c'étoit la loi qui commandoit. Le Prince la représentoit: le Conseil la faisoit observer. Lorsqu'elle fut entièrement oubliée, lorsque les sujets dépendirent de la seule volonté du Souverain, dirigé par ses caprices, ses intérêts ou ses passions, la Souveraineté dégénéra en despotisme.

LE respect qu'on avoit pour les loix & qui rejaillit sur ceux qui les maintenoient; la haute opinion qu'on avoit de ceux qui avoient été trouvés plus propres que les autres à travailler au bien général; la part que chacun prenoit au bonheur de tous, montrent assez les raisons qu'on eut d'environner le trône d'un éclat qui en imposât au peuple. Cet éclat se répandit sur les Ministres que le Souverain fut forcé de choisir, parce qu'un seul homme ne sçauroit tout voir & tout entendre dans une société nombreuse. Les honneurs attachés aux charges dédommagerent ceux qui en furent revêtus, de ce qu'ils perdirent

en sacrifiant au Public un tems qu'ils auroient pu consacrer à leurs affaires ou à leurs plaisirs. Enfin il fallut les rendre respectables au peuple , toujours frappé par l'apparence. On attachâ donc des prérogatives au ministere. Elles réveillerent l'ambition des particuliers : ils sentirent qu'on ne pouvoit être élu , ou se soutenir après l'élection , sans l'estime générale , qui ne se refuse jamais au mérite évident , & qui ne s'accorde jamais à la seule force du corps. De-là l'amour de la réputation qui , resserré dans de justes bornes , est légitime aussi-bien que le desir des honneurs & des préférences.

POUR trouver l'origine du gouvernement, il n'est pas nécessaire de recourir aux usurpations des riches & aux brigandages des pauvres. Ce n'est pas un projet réfléchi , enfanté par l'ambition effrénée des uns , & adopté par la stupidité imbécille des autres. Quand même il devroit sa naissance aux vices , il ne seroit jamais que l'effet d'une convention , d'un consentement réciproque. Les riches avoient à craindre les entreprises des pauvres ; l'avidité des riches étoit à redouter pour les

pauvres ; les uns pouvoient être dépouillés de leurs biens : les autres pouvoient perdre leur repos & leur liberté. Les avantages que le riche & le pauvre trouvent dans le gouvernement font donc égaux , & prouvent que tous ont également contribué à l'établir , que tous ont un intérêt à le conferver.

LES inégalités politiques sont fondées dans un sens sur la société , & dans un autre , sur les inégalités naturelles & mixtes. L'une les a rendu nécessaires ; les autres ont réglé le choix. La société avoit besoin de conducteurs : qui choisir , si ce n'est les plus prudens ? Il lui falloit un défenseur : où le chercher que dans le meilleur guerrier ? En un mot , à qui confier les divers emplois , qu'aux plus capables de les remplir ? Ce choix augmenta les inégalités déjà introduites , & en introduisit de nouvelles. L'inégalité d'estime vient de celle du mérite. D'abord on reconnut un mérite supérieur dans les Magistrats , parce qu'ils étoient plus propres à procurer l'avantage de la société. Ensuite on eut du respect pour eux , parce qu'on les crut tels qu'ils devoient être. Celui qu'on devoit aux loix , se répandit

sur le Législateur & sur ses Ministres. Le Magistrat s'entretenant du gouvernement avec ses enfans , le guerrier leur parlant de guerre , les rendirent capables de leur succéder. Les emplois continués dans la même famille , accoutumèrent le peuple à en regarder les rejettons comme nés pour gouverner , & à présumer qu'ils égaleroient un jour le mérite de leurs ayeux. Ces égards donnerent lieu à la Noblesse , qui fut d'abord la marque & la récompense d'une vertu distinguée , & qui , dans la suite , fut accordée aux richesses , parce qu'elles sont souvent le fruit d'une industrie utile aux Nations.

IL résulte de cet exposé , que la raison ; le cœur & l'origine de l'homme ont formé la société de famille ; que sur ce fondement l'amour des peres , les besoins , l'attachement & la reconnoissance des fils ont élevé l'union de plusieurs familles ; & qu'enfin la liaison intime qui est entre l'union & les conventions , entre la société & les loix , a couronné l'édifice en établissant le gouvernement. Le choix entre les différentes formes du gouvernement est arbitraire ; mais le gouvernement est indispensable. Il n'est donc

pas possible de comparer l'état de dispersion, qui est contraire à la nature de l'homme, avec l'état de société, qui lui est nécessaire. Cependant, ajoûte M. de *Castillon*, M. *Rousseau* les a comparés; il a mis en dispute: Si l'homme a plus gagné ou perdu à l'établissement du dernier? Il a même décidé contre l'établissement des sociétés actuelles. Elles entraînent, selon lui, les hommes dans un abîme de malheur, de corruption & de scélératesse.

IL est vrai, répond à cela M. de *Castillon*, que la société entraîneroit directement les hommes dans le crime, ou les conduiroit indirectement dans le vice, si elle les forçoit, ou si elle les engageoit à violer le droit naturel par des loix expressees, ou par une conséquence de ces loix. Mais si dans toutes les sociétés existantes, il se trouvoit une seule loi positive, contraire à la loi naturelle, auroit-elle échappé aux yeux de M. *Rousseau*? Il n'en cite aucune; d'où l'on conclut hardiment qu'il n'y en a point. Celle qui permettoit l'exposition des enfans; celle qui condamnoit à l'esclavage toute la postérité d'un esclave,

ne doivent pas être imputées à la société ; mais aux hommes. C'a été le préjugé général des particuliers , qui a forcé la société à adopter un mal qu'elle ne pouvoit pas empêcher. Elle n'est responsable que des loix qui naissent du fond de sa constitution , & non de celles qu'on peut changer , sans qu'elle soit altérée. *M. Rousseau* insinue que plusieurs désordres sont nés avec les loix ; mais il faut prouver qu'ils sont nés des loix. J'avoue que la société fomente , excite même des passions qui ne se seroient pas fait sentir sans elle. Telles sont l'ambition & l'avarice ; ajoûtons-y l'amour de préférence & le moral de l'amour. Mais bien éloignée de fortifier ces mauvais effets , la société s'y oppose vigoureusement. L'amour & l'ambition ne sont pas inséparables de la rivalité & de la concurrence. Chacun peut tâcher de s'assurer l'objet de ses vœux & de ses desirs , ou en se rendant plus aimable que ses rivaux , ou en se montrant plus digne que ses compétiteurs , ou en les éloignant , en les déprimant. Est-ce la société qui les force à prendre le dernier parti , à se détester , à se battre , à se calomnier ? Elle laisse les deux moyens

à leur choix ; elle les invite à préférer le premier ; elle offre au malheureux mille objets qui peuvent le consoler , mille postes qui peuvent le dédommager.

QUELQUEFOIS les héritiers , les enfans mêmes d'un homme aisé souhaitent sa mort : je l'avoue ; mais c'est par sa dureté , ou par leur mauvais cœur. C'est par la même cause que le négociant soupire après un naufrage , qu'un débiteur voudroit voir brûler les livres qui constatent sa dette. Est-ce la raison de chaque particulier qui lui dicte des maximes si contraires à celles que la raison publique prêche au corps de la société ? La raison dicte à l'héritier qu'il est heureux d'avoir une perspective agréable , dont tant d'autres sont privés ; au négociant , que le naufrage qu'il attend n'est pas sa seule ressource ; au débiteur , qu'il seroit obligé de payer sa dette , malgré l'incendie des papiers ; aux peuples , qu'ils doivent fonder leur bonheur sur leurs mœurs & sur leur industrie , & non sur les désastres de leurs voisins ; à tous , que , si de semblables souhaits étoient faits à leur désavantage , ils les blâmeroient. Par consé-

quent ceux qu'ils forment pour le mal d'autrui, sont aussi injustes qu'inutiles ; ils sont même nuisibles à leur auteur, qu'ils rongent par l'inquiétude dans le doute de l'attente, & qu'ils dévorent par le chagrin dans l'opposition de l'événement & des souhaits. Ceux qui veulent les maladies, la mortalité, la guerre, la famine, sont des monstres que la raison abhorre, & que la société déteste.

LA société ne porte donc pas les hommes au vice : bien plus, elle tourne au bien des uns les défauts des autres. L'amour du superflu entretient l'émulation & l'activité : le desir de la réputation, des honneurs & des préférences exerce les talens & les forces. Les arts & les sciences se perfectionnent ; & je ne vois pas quels sont les malheurs qui en résultent. Peut-on nier que les sciences approfondies n'aient perfectionné l'entendement ? Que les arts inventés n'aient augmenté l'adresse ? Que les abîmes comblés, les montagnes rasées, les rochers brisés, les marais desséchés, les fleuves rendus navigables, les bâtimens élevés sur terre, la mer couverte de vaisseaux & de matelots, n'aient répandu les
lumières

lumieres & l'humanité, détruit l'oïveté, mere de tous les vices, & fortifié la vertu, fille des connoissances ? Je ne soutiens pas que les sciences ayent été de fait utiles aux mœurs ; mais on ne m'en soutiendra pas non plus qu'elles ne soient très-propres par leur nature à l'avancement de la vertu.

LES bons careffent leurs semblables de bon cœur, parce que la nature les y invite, & que la société les y contraint. Les méchans ferment l'oreille à la voix qui retentit dans leur propre cœur ; mais ils sont au moins forcés par la société à cacher leur méchanceté. Mais ni la nature, ni la société n'obligent les hommes à se détruire mutuellement. Ils seroient ennemis par devoir, & fourbes par intérêt, s'ils ne pouvoient faire leur bien sans le mal des autres ; & c'est ce qui n'est point. La société exclut tout profit illégitime. On gagne plus à servir qu'à nuire : on l'a prouvé mille fois, & il étoit inutile de le prouver une seule. C'est une vérité que chacun apprend de son propre cœur ; on n'a qu'à l'écouter. Après avoir méprisé ses préceptes, c'est en vain que le puissant employe sa force, & le foible sa ruse, pour s'assurer

Pimpunité. Presque tous les coupables sont découverts & punis ; & tous portent dans leur sein le vengeur de la Nature outragée.

PEU d'hommes se bornent au nécessaire , il est vrai : la plûpart cherchent le superflu & les délices. Mais ceux qui ambitionnent les richesses immenses sont rares ; plus rares encore sont ceux qui aspirent à avoir des Sujets. Le seul Alexandre a trouvé le Monde trop petit pour son ambition ; le seul Caligula a souhaité de pouvoir égorger tous les Romains ; il ne l'a même souhaité qu'une fois , & en colere. Et le tableau moral que trace M. Rousseau * , bien loin d'être celui des prétentions secrètes de tout homme civilisé , est celui d'un être qui n'exista jamais.

LA société primitive fut instituée pour le bonheur des hommes : la société actuelle ne subsiste que par la dépendance mutuelle de tous ses membres. Le pere a besoin de personnes qui concourent avec lui à la conservation , à l'éducation , à la fortune de son fils. Le fils a besoin de son pere , qui lui conserve ses jours ; de précepteurs,

* Notes , pag. 200.

qui le mettent en état de se procurer une vie agréable ; d'amis qui le pouffent dans le monde. Il faut qu'il gagne le cœur d'une Belle , pour en faire une compagne ; qu'il s'infinue dans les bonnes graces des parens , afin qu'ils y consentent ; qu'il se fasse aimer de ses patrons , afin qu'ils le protègent ; & estimer de tous , afin qu'ils le secondent. L'artisan a besoin de personnes qui l'employent ; le marchand, d'ouvriers & de chalands ; l'Avocat , de cliens ; le Médecin , de personnes qui lui confient leur santé & leur vie ; les Sujets, de Magistrats qui les gouvernent ; le Magistrat , de Sujets qui le soutiennent. Que de liens qui unissent les hommes ! En combien de manieres ces liens ne sont-ils pas mêlés , doublés & resserrés par les différentes relations que soutient chaque individu ! N'est-il pas évident que la société unit les hommes d'intérêts , & les force directement à une bienveillance au moins extérieure , sans leur donner occasion de la démentir par les sentimens ?

IL n'est pas moins certain que la société porte les hommes indirectement à une bienveillance réelle. Le meilleur

moyen de se faire aimer est d'aimer. L'amour de ses semblables est naturel au cœur de l'homme ; il faut des efforts pour l'étouffer , & pour résister à la reconnoissance , qui le fortifie à chaque instant. Un homme trouve presque autant de bienfaiteurs que de membres dans sa société. Que ceux qui pensent diversement , s'examinent ; ils verront qu'ils ont diminué , oublié des bienfaits très-considérables , pour se ressouvenir d'une légère offense , & pour la grossir. Si la bienveillance ne regne pas dans le cœur des hommes , il ne faut pas demander : que faut-il penser d'un état qui porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr ? Il faut demander : que faut-il penser des hommes qui s'entre-haïssent , malgré leur cœur qui les porte à s'entr'aimer , & malgré un état qui les engage de mille manières à se livrer à ce doux sentiment ?

J'AVOUE que la société ne dicte pas les motifs les plus purs : mais on doit convenir aussi qu'elle inspire les actions les plus raisonnables , & même les plus généreuses : tant elle est éloignée d'entraîner l'homme dans le crime. Mais le

précipite-t-elle dans le malheur ? Non : je vais le prouver.

LE bonheur de l'homme dépend de la santé du corps , & du contentement de l'esprit. Les peines , les passions , les travaux des pauvres , la mollesse des riches , le mélange des alimens , le poison des vaisseaux dans lesquels on les prépare , les erreurs des uns , la friponnerie des autres , les maladies épidémiques , les guerres , les tremblemens de terre , les incendies , les affassinats , les empoisonnemens , sont des malheurs qui arrivent dans la société ; mais ils ne sont pas causés par la société ; ils n'en sont pas une suite nécessaire. La vie des sauvages est-elle en général plus longue que la nôtre ? Les tremblemens de terre n'engloutissent-ils pas les hommes errans dans les campagnes ? Les flammes ne consomment-elles pas ceux qui sont dispersés dans les forêts ? La terre ne produit-elle pas des plantes empoisonnées pour l'homme naturel ? N'est-il pas sujet à se battre contre les hommes & contre les bêtes ?

LA société facilite les mariages , & la

naissance & l'éducation des enfans. Les arts & les sciences produisent des biens réels. Les voyages sont devenus plus aisés, la terre plus fertile, l'air plus pur & plus sain, les saisons plus tempérées, les especes plus communes; & les arts & les sciences nourrissent une infinité d'hommes, qui, sans cela, mourroient de faim. Quel autre bonheur du genre humain peut-on imaginer? Veut-on le placer dans le contentement des individus? Toutes ces choses occupent les hommes, & tout homme occupé est content. Il l'est dans l'espérance, qui flate le commencement d'une entreprise; dans l'activité, qui en accompagne la poursuite; dans la satisfaction, qui en couronne l'accomplissement: & s'il ne l'est pas parfaitement, c'est que son cœur est fait pour des biens plus réels & plus durables. C'est ce que prouve cette infatigabilité que M. Rousseau reproche à l'homme sociable, & qui est naturelle à tout homme. Le sauvage ne vit jamais en lui-même, parce qu'il ne sent point, parce qu'il ne se sert que des organes uniquement destinés à sa conservation, qui ne sont faits que pour recevoir les impressions des objets extérieurs

& qui ne peuvent servir à aucun autre usage. Si le sauvage rentroit en lui-même, il seroit aussi difficile à contenter que nous. Il ne desireroit ni les richesses, ni les honneurs, ni l'empire, qu'il ne connoît pas; mais il sentiroit que son cœur n'est pas satisfait : il souhaiteroit d'être mieux.

LE contentement d'esprit est à-peu-près égal dans toutes les conditions. L'objet de la crainte, de l'espérance, de l'aversion, du desir, est différent; mais la force de ces passions est la même. La soif des richesses & des honneurs est proportionnée à l'état de la personne. Un paysan n'étend pas ses desirs aux richesses d'un financier, au diadème d'un Roi; il les borne aux honneurs de son village, & à un nécessaire si étroit, qu'il seroit le malheur d'un bourgeois. Celui qui ne peut pas être à la tête des affaires, se contente d'avoir du crédit auprès des chefs; & celui qui n'est pas né pour approcher les grands, est satisfait de l'accès qu'il a auprès de leurs favoris. Les richesses doivent s'estimer par le superflu, & le superflu par ce qui reste après les dépenses propres à chaque état. Suivant cette mesure,

il est peu de riches ; & où sont les pauvres ?

CEPENDANT il y a des maux dans la société : il y a des défauts dans sa constitution : mais le mal de l'un est un bien pour les autres ; & l'état de dispersion est privé de cet avantage. Où sont ces brigands , qui infestoient toute la terre , & qui exerçoient le courage des Hercules & des Thésées ? Où sont ces pirates , qui rendoient la mer plus dangereuse par leurs armes qu'elle ne l'est par ses tempêtes ? Les malheureux qui éprouvent la violence des vents & des ondes , trouvent des mains secourables sur ses bords , où ils ne rencontroient que des mains avides de rapine & de carnage. On parcourt tout le globe plus sûrement qu'autrefois une Province. Les meres , justement glorieuses de leur fécondité , ne craignent plus que les ordres d'un époux dénaturé les privent de leur fruit. Au lieu d'enfans exposés aux bêtes féroces , & de vieillards livrés à leur misere , à leur caducité , on voit par-tout des asyles où l'enfance abandonnée & la vieillesse indigente trouvent des peres tendres & éclairés , & des fils

riches & bienfaifans; des maifons toujours prêtes à recevoir les citoyens languiffans , pour les rendre à la patrie fains & robuftes. Aux marais & aux glaçons ont fuccédé des villes magnifiques & peuplées : l'abondance a pris la place de la ftérilité , qui régnoit fur prefque toute la terre. Les hommes menent une vie douce & heureufe par les foins d'un petit nombre de conduéteurs. Il ne s'éleve plus de tyrans dans les Républiques. On ne voit plus fur le trône les Nérons & les Caligulas : & bientôt l'homme & la fociété feront ce qu'ils peuvent & ce qu'ils doivent être. La bonne foi réglera le commerce : l'utilité publique dirigera les arts & les fciences : le guerrier préférera le falut de fa patrie à fa gloire : le Magiftrat , la République à fes intérêts ; le Peuple , l'utilité commune à fes avantages. Je vois le mérite feul faire & maintenir la Nobleffe. Quiconque dégénere, déroge; & ne déroge que parce qu'il dégénere. La grandeur la plus élevée, la fcience la plus fublime, les talens les plus rares , eftiment la vertu , même en guenille , parce que tous font vertueux : & ils le font parce qu'ils refpectent tous la Religion; non pas ce fantôme pointilleux, qui s'allarme pour un dogme de pure spé-

culacion, qui persécute pour un mot mal interprété : mais cette fille des Cieux qui ne respire que le bonheur des hommes & l'avantage de la société, & qui ne reconnoît pour ses Ministres que ceux qui éclairent les hommes par leur doctrine, qui les corrigent par leur exemple, qui mettent leur honneur dans la vertu, leur richesse dans la modération, leur ambition dans l'humilité. Chaque citoyen travaille tranquillement à sa vocation. Il y travaille jusqu'à la mort, parce qu'il sçait que l'occupation est indispensable pendant toute la vie. S'il s'expose à la mort, c'est parce que la société le demande. Il ne fait sa cour à personne. Il respecte le mérite, & non la grandeur. Les riches sont à ses yeux les dépositaires du bien public, la ressource des pauvres. Son mépris est pour l'avarice & pour la prodigalité; son estime pour la générosité & pour l'œconomie; son indifférence pour les richesses. Il ne fait rien pour servir, & ne sert personne. Sçachant ce qu'il doit à la patrie, il lui offre ses services; mais se défiant de ses lumieres, il ne brigue pas les emplois, dans lesquels il envisage la charge, & non les honneurs. Se confiant aux lumieres de ses concitoyens, il s'ap-

plaudit de ce qu'on le juge capable de servir le Public : s'il est rejeté , il se réjouit de ce qu'il y en a d'autres plus capables que lui. Les perfections des autres excitent son émulation , sans réveiller sa jalousie. Il s'approprie les biens & les maux de ses semblables : il vit en homme. Dans les Monarchies , le Roi se croit le pere des Sujets , & le gardien des loix : il sçait qu'il n'y a point de grandeur sans bonté : & il laisse les intérêts particuliers au cœur borné des particuliers , en plaçant sa gloire dans le bien général. Il évite la guerre ; & lorsqu'elle devient indispensable , il déplore les désordres & les malheurs qui l'accompagnent. Bien loin de tirer vanité de ses victoires , il sent qu'il n'y brille que d'un éclat emprunté : que tout l'honneur en est dû à l'argent des peuples , au courage des soldats , à l'habileté des Généraux : que le bonheur d'être à la tête d'une Nation riche & d'une armée courageuse est un effet du hazard , & que le malheur d'abuser de ces avantages est l'effet de son choix. Les grands ne se regardent que comme les ministres du Roi & les amis des Peuples. Le Peuple respecte les grands , & vénere le Roi. Il

aime le gouvernement , parce qu'il est juste & sage : & le gouvernement devient encore plus juste & plus sage , parce qu'il est aimé des Peuples. Tous les Ordres se secondent & se soutiennent. J'apperçois par - tout une modération sans bassesse , une ambition sans orgueil , un respect sans flatterie , une frugalité sans paresse , un travail sans avidité , & des passions qui animent la vertu , bien loin de la détruire. Tous les hommes aspirent au bonheur : il est inséparable de la vertu : & j'ose espérer que le bonheur & la vertu regneront enfin sur toute la terre.

NOUS avons considéré l'homme tel qu'on l'a fait , l'homme tel qu'il a été , l'homme tel qu'il est , & l'homme tel qu'il peut être. Nous avons trouvé que l'homme de Monsieur Rousseau differe entierement de l'homme naturel ; qu'il ne seroit jamais devenu l'homme actuel ; & que , si ce changement étoit possible , la considération de l'homme de Monsieur Rousseau étoit inutile à la question proposée. Nous avons démontré que l'homme naturel a été créé en société : que ses besoins , ses facultés , la volonté

de son Créateur l'appelloient à continuer cet état primitif : que la société , toute imparfaite qu'elle est , est la source du bonheur & de l'ordre : que l'homme actuel est un assemblage de vices & de vertus : & que celles-ci seules regneront dans l'homme possible.

D'OU il résulte , que l'homme sans société est un être de raison , qu'on peut examiner uniquement pour découvrir ce que l'homme seul se doit à lui-même : qu'un de ses premiers devoirs est de fonder la société : qu'elle exige l'inégalité de Souverain & de Sujets , de grands & de petits , distingués par l'autorité & par la puissance : qu'elle admet l'inégalité de nobles & d'ignobles : qu'elle donne nécessairement naissance à l'inégalité de riches & de pauvres : que le mérite doit régler le choix des personnes qu'on élève à la puissance , qu'on distingue par la noblesse , qu'on associe au gouvernement : que toutes ces inégalités autorisées par le droit naturel , sans qu'il y en ait une seule autorisée par le seul droit positif , sont justes en elles-mêmes , & injustes dans leur abus : que le genre

humain est aussi heureux que le permet son état présent, quoique son bonheur puisse croître à l'infini : & que se plaindre de la société présente, c'est abuser de la raison, insulter au genre humain, & offenser la Providence.





EXTRAIT

De la seconde réfutation du Discours de M. ROUSSEAU , sur l'Inégalité parmi les hommes.

CETTE seconde réfutation , dont nous ne donnerons , ainsi que de la première , qu'un simple extrait , est du célèbre Pere CASTEL , Jésuite , & forme une brochure *in-12* , d'environ 250 pages , intitulée : L'HOMME MORAL opposé à l'homme physique de Monsieur ROUSSEAU : *Lettres philosophiques où l'on réfute le Dëisme du jour. A Toulouse , 1756.*

CET Ouvrage contient 42 Lettres que le Pere Castel adresse à M. Rousseau lui-même , & dont nous ne présenterons ici que le résultat , sans nous arrêter sur chaque Lettre en particulier , sans nous assujettir à aucune division. Nous retrancherons toutes les personnalités auxquelles s'est livré trop souvent le Pere Castel dans cette critique , ainsi que plu-

ieurs digressions absolument étrangères
au *Discours sur l'Inégalité*.

M. ROUSSEAU, dit le Pere Castel ;
dédie son Livre à la République de Ge-
nève. Cela est bien ; mais il n'est pas
bien de fonder tous ses remerciemens à
sa patrie, sur la seule liberté prétendue,
dont elle laisse jouir ses Sujets, ou plu-
tôt ses Citoyens ; car le nom de Sujet
n'est pas du goût de M. Rousseau, qui
dit en propres termes, que s'il avoit eu
à choisir le lieu de sa naissance, il auroit
voulu vivre & mourir libre, & que per-
sonne, dans l'Etat, n'eût pu se dire au-
dessus de la loi. Cela s'entend trop bien ;
mais l'auteur n'est pas chiche des plus
fortes objections pour se faire mieux en-
tendre. Car, dit-il, s'il y a un chef
national, & un autre chef étranger,
quelque partage d'autorité qu'ils puissent
faire, il est impossible que l'un ou l'autre
soient bien obéis, & que l'Etat soit bien
gouverné. Par le chef national, M.
Rousseau ne peut entendre que le Roi,
& par le chef étranger, le Pape & les
Evêques. Or, je prie M. Rousseau d'ob-
server qu'il n'y a point ici de partage
d'autorité ; personne ne partageant avec
le

le Roi l'autorité toute entiere qu'il a sur son Royaume ; l'autorité du Pape & des Evêques étant d'un ordre tout-à-fait à part , & n'allant qu'à augmenter celle du Roi , sans partage ni diminution quelconque. Donc il est faux que dans le concert de ces deux autorités , il soit impossible que l'un ou l'autre soit bien obéi , & que l'Etat soit bien gouverné : puisqu'au contraire , dans le bon gouvernement de l'Etat , le Roi maintient l'Eglise & la protège efficacement , & que l'Eglise ne prêche que la fidélité & l'obéissance au Roi.

VOTRE but décidé , dit encore le Pere Castel en s'adressant toujours à M. Rousseau , & en passant de l'Epître dédicatoire au Discours même , votre but est de démêler l'homme artificiel de l'homme originaire & naturel. Vous n'en parlez , dites-vous , qu'en Philosophe & en Physicien ; & c'est là-dessus que vous proposez un problème à résoudre : « Quel-
 » les expériences seroient nécessaires pour
 » parvenir à connoître l'homme naturel ,
 » & quels sont les moyens de faire ces
 » expériences au sein de la société ? »
 Regardez-vous donc l'homme comme un

être tout physique ? cela paroît , puis-
 que vous n'invoquez que les expériences phy-
 siques pour le connoître , pour le deviner.
 L'homme est pourtant , selon l'Écriture ,
 l'Évangile & le Catéchisme , un être tout
 moral & tout surnaturel , dont le corps ,
 comme l'esprit & la raison, sont subordon-
 nés à la foi , & à toutes les vertus mora-
 les. On a beau faire des abstractions ;
 Moïse , le seul qui ait droit d'en parler ,
 nous dit positivement que Dieu forma
 l'homme du limon de la terre , & voilà
 la Physique & la pure Physique. Mais
 Moïse ajoûte tout de suite & dans la
 même phrase , que Dieu inspira sur la
 face de cet homme physique un souffle
 de vie , qui fit de l'homme une ame vi-
 vante. Voilà ce que toute la Philoso-
 phie , & beaucoup moins toute la Phy-
 sique du monde ne sçauroit deviner , si
 elle n'est chrétienne.

IL est si vrai que le projet de M. Rouf-
 seau est de juger de l'homme par le Phy-
 sique en excluant le Moral , qu'il pré-
 tend que nous tenons aux purs animaux
 autant , au moins , qu'aux hommes ; de
 sorte que la loi de ne faire aucun mal à
 son prochain , & de lui faire du bien ,

regarde , selon lui , autant la bête que l'homme , & que la bête est autant que l'homme notre prochain. Permettez-moi, Monsieur, de vous adresser la parole , comme Dieu l'adressoit à Job en une circonstance qui a un air de celle-ci. Où étiez-vous , lorsque Dieu créoit & constituoit l'homme tel qu'il devoit être , plutôt que tel qu'il est , à son image très-resemblante , composé cependant d'un corps & d'une ame , dont l'union fort intime le rend comme tout spirituel , orné , en petit , de tous les attributs de la Divinité , ayant des yeux pour voir , des oreilles pour entendre , des sens extérieurs & intérieurs pour tout apprécier , tout discerner ? Dieu fait l'homme parfait de corps , de cœur & d'esprit dans un beau Paradis , destiné à un Paradis encore plus beau , qui est Dieu même dans toute sa gloire , sa splendeur & ses délices. Encore Dieu ne trouve-t-il pas l'homme assez bien dans le Paradis terrestre , uniquement parce qu'il y est seul , sans compagnie , sans aide , sans société. Ah ! Monsieur , frémissez de la solitude sauvage où vous voulez nous ramener. Voici l'oracle contre lequel je vous prie , je vous supplie , je vous conjure de ne

pas vous révolter. *Non est bonum, non est bonum hominem esse solum, solum, solum* ; & puis : *Faciamus illi adjutorium simile sibi*. Or l'homme n'étoit pourtant pas absolument seul. Dieu étoit là d'abord. Il y avoit, du reste, une multitude innombrable de poissons, d'oiseaux, de reptiles, & sur-tout d'animaux, lions, éléphants, singes, chevaux, &c. tous parfaits en leur genre, variés à l'infini, & aux ordres d'Adam qui étoit leur maître. Mais il n'y avoit pas là de société pour lui. Dieu lui envoya donc un assoupissement, un sommeil, pendant lequel il lui ôta une côte, dont il forma Eve, sa seule & propre compagne désormais. Or, comme Adam, en voyant tous les animaux les uns après les autres, les avoit très-bien reconnus incapables de sa société, & dignes uniquement d'être ses esclaves, dès qu'il vit Eve, il la reconnut sa compagne, en un mot, sa chere moitié ; moitié inséparable, & pour laquelle il étoit prêt à se détacher de tout ce qui marque une société bien intime, plus morale, cependant, & théologique que physique. C'est une réflexion à faire, que dans tout ce que l'Écriture dit de l'origine de la société humaine, il n'y a pas

un mot de Physique , je dis de Physique naturelle , de naturalisme ; puisque la génération d'Eve est un pur miracle tout surnaturel. Enfin personne ne peut sçavoir mieux qu'Adam , son histoire , sa nature , ses premières actions , ses plus naturels & intimes sentimens. Il n'y a que lui & ses successeurs , enfans & petits enfans , qui aient pu en transmettre la tradition jusqu'à Moïse , & par Moïse jusqu'à nous.

M. ROUSSEAU convient que la religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de l'état de nature , ils sont inégaux , parce qu'il a voulu qu'ils le fussent ; & que tout ce qu'il y a à dire là-dessus , ne sont que des conjectures tirées de la seule nature de l'homme , & des êtres qui l'environnent , sur ce qu'auroit pu devenir le genre humain , s'il fût resté abandonné à lui-même : il n'est pas exact , répond le Pere Castel , de dire que Dieu a tiré les hommes de cet état de nature. Ils n'y ont jamais été. Par où donc , ajoute-t-il , peut-on sçavoir , & sur quoi peut-on conjecturer ce qu'auroit pu devenir le genre humain , s'il fût resté abandonné à lui-

même ? Je conviens, continue-t-il, que les Théologiens orthodoxes ne laissent pas d'en proposer l'hypothèse ; mais ils la modifient & la corrigent des excès philosophiques. Ils font toujours de l'homme, dans l'état de pure nature, un être moral, sociable & soumis à des devoirs naturels envers Dieu, envers ses pareils & envers toute la nature environnante, soit physique, soit animale ; au lieu que M. Rousseau réduit l'homme au pur Physique & à la pure animalité. En un mot, l'homme primitif, selon lui, n'est qu'un animal seulement capable de devenir raisonnable avec le tems, & pour son malheur, mêlé avec les autres animaux ; il observe, imite leur industrie, & s'éleve ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes. Elles sont donc, dit le Père Castel, comme les nourrices, les gouvernantes, les gouverneurs, précepteurs & instituteurs à qui Dieu a confié la grande éducation de l'homme, jusqu'à les charger de lui donner de l'instinct, un instinct animal inclusivement. Mais cet animal né sauvage, solitaire, sans armes, sans talent ni esprit, ni instinct même, si ce n'est celui de boire, de manger & de dormir, parvient pourtant à la longue à surpasser

ses maîtres, les animaux, & à avoir de l'esprit, des armes & des arts, toutes choses contre nature, & l'effet d'une nature dépravée, selon M. Rousseau. Quant aux habits & au logement, il prétend que le premier qui se les donna, se donna en cela des choses peu nécessaires. Le Pere Castel lui objecte, que c'est Dieu qui a ordonné à nos premiers Peres de se couvrir, & leur a appris même à se faire des habits de peaux. Mais ajoûte-t-il, M. Rousseau qui ne voit pas pourquoi le premier homme s'habilla, voit pourtant tous les hommes & lui-même s'habiller par pudeur & par besoin.

M. ROUSSEAU prend positivement l'état de son Sauvage solitaire & animal pour l'état d'innocence primitive, pour l'état même d'une félicité & comme d'un Paradis terrestre; & au contraire la vie civile, régulière & économique pour le propre état de dégradation & de corruption de notre nature. Jusques-là, ce n'est que la première partie de son Discours. La seconde commence par ces mots :
 » Celui qui ayant enclos un terrain, s'a-
 » visa de dire, Ceci est à moi, & trouva

» des gens assez simples pour le croire ,
 » fut le vrai fondateur de la société ci-
 » vile. » A cela , le Pere Castel oppose ,
 à son ordinaire , l'Écriture sainte. Posi-
 tivement , dit-il , Dieu dit à Adam & à
 Eve en société : *Croissez & multipliez ,*
& remplissez la terre & soumettez - la à
votre commandement : dominez sur les
poissons de la mer , & sur les oiseaux du
Ciel , & sur tous les animaux qui sont sur
la terre. Et après le déluge , Dieu répète
 tout cela , à-peu-près dans les mêmes
 termes à Noé & à ses enfans. Comment ,
 après cela , demande le Pere Castel ,
 peut-on dire que la terre n'est à personne ?
 Est-il de donation plus expresse que celle
 de Dieu à Adam , à Noé & à leurs
 enfans ? Il est vrai que M. Rousseau re-
 présente toujours la terre & ses fruits
 comme étant là de hazard , ou par le
 simple acte physique d'une nature mé-
 canique & matérielle ; & qu'il suppose
 les hommes comme les fruits naturels
 & les productions physiques d'une même
 nature , sans autre droit d'y être , que
 parce qu'ils y sont ; n'examinant ni d'où
 ils viennent , ni où ils vont , ni pourquoi
 ils passent par-là. Et pourquoi faire ces

hypothèses , tandis que nous avons l'histoire de tout cela dans nos mains , & à tous momens sous nos yeux ? Pour le moins, dans l'arche, Noé vivoit en société avec ses enfans , sa femme & les leurs , au nombre de huit personnes bien unies de cœur , d'esprit , de mœurs & de religion. On sort de l'arche , les enfans se multiplient. L'ordre de se disperser & de remplir la terre , arrive : Noé le leur intime. A Sem il donne l'Orient & l'Asie , à Japhet l'Europe ou l'Occident , laissant à Cham l'Afrique , par voie de concession plutôt que de donation , à cause de la malédiction tombée immédiatement sur Chanaan , & indirectement sur son pere , ses freres , &c. Jusques-là , la société persévère , s'accroît au nombre de cent , de quatre cent mille hommes , & peut-être d'un ou de deux millions , sans que ces hommes , déjà un peu pervers , pensent trop à rompre leur société primitive. Peut-être s'y résolvent-ils , au moins les plus pieux , les plus obéissans à leur pere Noé , & à Dieu qui les multiplioit à force pour les y forcer. Pour gagner du tems , Nemrod peut-être , & les plus déterminés des

Chamites , mal partagés & réfractaires à la dispersion , proposent de faire , & font une ville immense , Babylone & une tour , sous le beau prétexte , de se rendre célèbres à la postérité : mais que fait-on ? comme un filet dans lequel ils veulent envahir tout le genre humain. Dieu n'en aura pas le démenti : il confond tous ces projets ambitieux ; il confond les langues , & force toutes ces Nations à se séparer ; & la société primitive est , au gré de Dieu même , partagée en trois , & peut-être en cent & en mille sociétés nationales , que Dieu veut mener à son but. Mais Nemrod , non plus , & ses pareils , fils de Chus , & petits-fils de Cham , n'en veulent point démordre ; & tandis que Cham va , pour obéir à Dieu , se perdre en Afrique , Nemrod , grand chasseur & guerrier , s'empare de Babylone & en frustre Sem , ou son descendant Assur , qui va de son côté bâtir & fonder Ninive. C'est Nemrod , c'est Assur qui , en disant , *Ceci est à moi* , fondent les deux premiers Empires , selon les Auteurs profanes mêmes ; mais non la première ou les premières sociétés ; de sorte que c'est la société , l'association unanime des hommes , qui

a fait Babylone & toutes les villes primitives ; & non Babylone ni aucune autre , qui ont fait la société.

CE qui choque le plus le Pere Castel dans le Discours de M. Rousseau , c'est le peu de différence que ce dernier met entre l'homme & la bête. De tous ceux , dit le Jésuite , qui se mêlent de Philosophie , de Géométrie , de Physique même dans ce siècle où les grands Philosophes & Physiciens Géometres ne manquent pas , je me suis regardé , je vous l'avoue , comme le plus directement attaqué par vos hommes brutes , bêtes & animaux physiques. J'aime l'esprit , je ne le dissimule pas. Si j'étois capable d'hérésie , je ferois bien plutôt Mallebranche que Spinoza. Je conçois assez , je crois du moins très-bien concevoir la création telle qu'elle est , & que Moÿse nous la donne ; mais je dois vous dire que j'ai peut-être moins de peine à concevoir la création des esprits que celle des corps. Le Créateur n'est-il pas tout esprit ? Or il n'est corps en rien. Pour créer l'homme ou le produire , il en a pris la matiere déjà toute créée dans le limon de la terre ; mais l'esprit , il ne l'a pris que dans lui-même ,

dans son soufflé ; & pour le moins , le corps n'ayant été qu'une formation , *formavit* , l'esprit a été d'une toute nouvelle & pure création , une inspiration , & *inspiravit* . C'est ma façon ; je ne perds pas un mot de l'Écriture sainte , pas une syllabe , pas une circonstance : elle n'en dit point trop , mais elle en dit assez . Enfin nous sommes corps , dont je rougis ; & esprit , dont me voilà tout fier . Or l'esprit , vous me l'avouerez tout au moins , est la plus noble partie de moi-même , & de nous-mêmes ; car vous en avez , & même beaucoup , quoique vous n'en fassiez pas semblant .

M. ROUSSEAU trouve la source de l'inégalité parmi les hommes dans celui qui est le plus fort , le plus adroit , le plus éloquent , en un mot , le plus considéré ; & ce fut-là le premier pas vers l'inégalité & vers le vice par conséquent . Mais qui doute , répond le Pere Castel , que cette inégalité ne soit fondée sur la qualité de pere , de mere ou d'enfant ; ensuite , sur celle d'aîné ou de cadet , & puis encore , sur la diversité des talens ? Dieu même , & Samuel son Prophete , font observer aux Juifs , que celui qu'ils leur

donnent pour Roi , surpasse les plus grands du Peuple de toute la tête , & que c'est , d'ailleurs , un bon caractère d'homme ; effectivement Saül avoit de quoi faire un bon & un grand Roi : il le fut même deux ans , tandis qu'il fut soumis aux ordres de Dieu & à la direction du Prophete. Pourquoi donc , si l'inégalité est fondée sur les talens mêmes inégaux & divers , que Dieu seul donne à ceux qu'il veut rendre inégaux & divers de condition , pourquoi prétendre que l'inégalité est vicieuse ? Il ne peut jamais y avoir que le mauvais usage ou l'abus de ces talens naturels qui soient vicieux ; de même la société qui est bonne par elle-même , & d'institution naturelle & divine , ne peut jamais être mauvaise que par les abus. Un fruit est bon ; mais si on le laisse trop sur l'arbre , ou si on l'en détache trop tôt , il n'y a qu'à dire que c'est l'arbre qui le pourrit ou le gâte , & que sa production & sa maturité fut le premier ou le dernier pas vers sa récolte & vers sa pourriture , & sa corruption par conséquent.

LA vie des Sauvages est regardée par M. Rousseau comme la vraie jeunesse

du Monde, & la vie sociale comme la décrépitude. C'est une proposition contre laquelle le Pere Castel s'éleve avec force. Si les Grecs, dit-il, si les Romains ou les François mêmes, comme Grecs, Romains ou François, ont commencé par une sorte de vie sauvage, barbare & indisciplinée avant Cecrops, Romulus ou Clovis, c'étoit une vie errante à laquelle leur transmigration d'Asie en Europe, d'après la dispersion de Babel, les avoit réduits. Les Hurons eux-mêmes, Algonquins, Tunguses, Cafres, Sibérites, Katmtschotkois, Samoïedes, Américains, Africains, Asiaticques ou Européens avoient commencé par être des Peuples, des hommes sociables en Eve & Adam, & Noé, Sem, Cham & Japhet, avant & après le déluge, hommes trop sociables même, n'étant que trop, selon les propres termes des archives du genre humain, *unus Populus & unum labium omnibus*; n'ayant que trop une unanimité d'Ouvrages, d'Arts, de Sciences, de volonté, de dessein, de cœur & d'esprit, de Loix même & de Religion. Il en coûte à M. Rousseau, pour former une petite société de Nation, de Province ou de Ville : or dans le vrai, la société a com-

mencé par être celle de toutes les Nations & du Genre Humain tout entier, soit à Hénochia avant le déluge, soit à Babylone après le déluge; & il en a, en quelque sorte, coûté à Dieu un miracle, au moins, pour rompre cette société, trop vaste & trop unanime, en autant de sociétés, qu'il y avoit de Chefs de grandes Nations.

LA société est le fondement de tout. Elle est naturelle & de la première nature, parce qu'essentiellement tout homme a père & mère, grand-père & grand-mère, frères, sœurs, oncles & cousins avant lui & à côté de lui, & qu'avec & après lui il a communément femme, enfans, petits-fils, neveux, &c. Les besoins, les sentimens naturels, respectifs, feront à perpétuité & ont toujours fait une & plusieurs sociétés de tous ces gens-là. On défie, la Nature même défie de citer jamais enfant ou homme fait, qu'on ait trouvé dans les forêts, qui n'ait tenu, jusqu'à l'âge très-adulte du moins, à des parens réels, faciles même à retrouver non loin de ces forêts. Les Sauvages donc du Canada ou d'ailleurs forment de vraies sociétés, sous des noms

nationaux d'Iroquois, de Hurons, d'Algonquins, &c. Or tous ces gens-là vivant ensemble & en commun, en communauté de langue, de pensées, de sentimens, d'affections, de connoissances, de besoins, d'intérêts, de guerre, de paix, de pêche, de labour, de chasse, &c. ne peuvent manquer d'avoir & ont bien sûrement des loix & un gouvernement politique, moral, économique & civil, qui n'est ni despotisme, ni Monarchie, ni République, mais naturalisme ou plutôt moralisme pur, pure loi naturelle, purs sentimens naturels; & n'est pas même pure liberté, si ce n'est honnête, humaine & assujettie aux loix de la conscience & de la raison. Ils n'ont ni Rois, ni Princes, ni Magistrats en titre: mais équivalenment ils ont pourtant des Chefs & des Gouverneurs, ne fût-ce que les Chefs de famille & les Anciens, vrais peres conscripts de toutes les familles, de tous les villages, de toutes les peuplades, de toute une Nation. En guerre ils se donnent des Capitaines qui n'ont presque droit que de ralliement & de marcher aux coups les premiers, & tout au plus, la premiere part au butin. Ils n'ont point de ministere ni de Conseils
d'Etat.

d'État. Mais les plus sages , les plus expérimentés , les plus illustres par leurs hauts faits , & sur-tout les plus anciens s'assemblent & jugent en commun de la guerre ou de la paix , & du bien ou du mal de tous. Point d'autres loix que la raison , l'honneur , la conscience & une certaine tradition de mœurs & d'usages , dont ils ne se départent pas facilement. Je veux bien y ajoûter la liberté , comme une loi sacrée , dont ils ne se départent guères non plus , dont il leur est même permis d'abuser : je dis d'abuser au préjudice des autres loix de raison , d'honneur & de conscience ; car ils en connoissent fort bien l'abus , reconnoissent le vice , & sçavent bien qu'elle doit être subordonnée aux autres loix du devoir naturel & divin. S'en écarte qui veut de ce devoir & de tous les devoirs de la société ; réellement ils n'ont point de voie , ni de loi de coaction , de contrainte , soit pour punir les réfractaires , soit pour les contenir dans le devoir. Ils ont bien des récompenses d'honneur , de butin , de nourriture , mais nulle sorte de peine afflictive , même pour les enfans. Par exemple , ils instruisent les enfans ; mais ils ne les châtient jamais , & les

Missionnaires n'ont jamais pu leur faire que des catéchismes, des exhortations, des sermons, & jamais des classes en regle, jamais des maisons de pensionnaires, jamais des collèges. Des Missionnaires tant qu'on en veut, jamais des maîtres : chérissant du reste ces Missionnaires comme des Peres, comme des Sauveurs, jamais comme des Chefs ou des Législateurs. Ils reconnoissent la Croix, l'adorent, l'embrassent, la portent & la suivent, lui obéissent. Nul Sceptre ne les tente de commander ni d'obéir. Par exemple encore, une jeune fille introduira, la nuit, dans la cabane de son pere, quelqu'un qu'elle aime : cela est rare ; & là, on se cache de tout cela, comme ici, par pudeur, par honneur : mais là, comme ici, il y a gens qui ne rougissent qu'en public. Le pere, la mere, les freres lui diront : *ma fille, ma sœur, tu as tort, tu nous déshonores, tu ne trouveras point de mari.* On le lui dira, mais on ne fera que le lui dire ; & si elle s'en moque, personne ne s'en formalisera plus que cela. Quand ils ont un mauvais sujet, quelqu'un s'enivre & va le tuer, disant ensuite que ce n'est pas lui, mais le vin qui l'a tué ; & toute autre sorte d'homicide coupable

s'excuse , en disant : Ce n'est pas moi , mais *c'est ma tête qui étoit faite comme cela un tel jour* : & l'homicide est impuni. Autre exemple bien remarquable. Un Village , une Nation vient de faire la paix en regle ; & par un vrai traité avec une autre Nation. Ce traité le plus solemnel , accompagné de sermens , de gages , d'ôtages , de présens , ne plaît pas à tout le monde , ne fût - ce qu'à un seul étourdi de 25 , 30 ou 35 ans. Celui-ci dit à tous ceux qui ont fait le traité , qu'ils n'ont rien fait qui vaille , que ce traité n'est pas de valeur , qu'il va le rompre par quelque acte d'hostilité. Tu as tort , mon frere , lui dit-on ; tu nous feras une mauvaise affaire. On lui dit cela , mais on le laisse faire. Il part , va couper une chevelure ennemie , en apporte le trophée dans la cabane du Conseil , en riant , en se moquant des Anciens assemblés. On le blâme , point plus fort que ci-devant , & on ne pense plus qu'à soutenir cette nouvelle guerre , ou à la prévenir par des présens , ou des soumissions faites à la Nation que cet étourdi vient d'armer de nouveau. Voilà , dit le Pere Castel , ce que j'ai pris la liberté de remonter , il y a cinq ou six ans , à M. de Montesquieu. Comme c'étoit

la plus belle ame , la plus candide , la plus aimant le vrai que j'aye connue , sur-tout en fait de religion , qu'il avouoit ne pas connoître assez ; il convint dans le moment , que son énumération politique , œconomique , légispérîte ou civile , étoit imparfaite , & que cette sorte de gouvernement , purement naturel (physico-moral comme l'homme) qui a cours dans tout un Monde plus grand que le nôtre , valoit bien la peine de former une quatrième classe dans son *Esprit des Loix* ; je croirois même que ce seroit dans cette classe qu'on pourroit mieux retrouver l'esprit de toutes les loix positives , simplement ajoûtées dans tous les gouvernemens à la loi naturelle qui est la base & l'esprit de tout. Quoi qu'il en soit de vie sauvage , je soutiens , dit le Pere Castel , que c'est un dernier état de l'Humanité dépouillée de tous ses avantages naturels , & une vraie barbarie , déchue de la vraie & parfaite société , où Dieu même nous avoit fait naître dans le Paradis terrestre , & comme renaître dans les belles plaines de Sennaar , au sortir de l'arche de Noé. Les Sauvages sont en effet sauvages , & de vrais sauvageons , tout-à-fait dégénérés & abâtardis , autant qu'il est permis

de l'être à des hommes qui sont toujours des êtres moraux , théologiques même , images de Dieu , & ayant , quoi qu'ils puissent faire , un rayon de lumière divine qui éclaire tout homme venant au monde. *Lux vera , quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

QUOIQUE partisan de la société , le Pere Castel pense pourtant que les Villes , & sur-tout les grandes Villes , ne sont point de la premiere intention de Dieu. C'est d'Hénochia , dit-il , que sortit le premier déluge ; c'est ordinairement dans les Villes , que se fabriquent la plûpart de ces déluges d'iniquité qui inondent l'univers. Les campagnes sont plus communément le séjour de l'innocence ; & la vie pastorale a eu de tout tems le suffrage des poëtes en idée , & de Dieu même en réalité. Les Villes , pour parler clair , ne sont , en quelque sorte , que de la seconde intention du Créateur. Elles sont tolérées , & de pure concession. Après quarante ans de vie errante dans le désert , Dieu permit aux Juifs d'habiter Jérusalem & les autres Villes de la Palestine ; Dieu tire sa gloire de tout ; & le bien , du mal même. Dieu veut la société ; cela n'est pas douteux :

le genre humain ne peut aller que par-là, depuis qu'il a tiré Eve de la côte d'Adam; mais encore une fois, les grandes sociétés, les sociétés trop intimes, ne sont en aucune façon du goût de Dieu; témoin la dispersion de Babylone, & celle des hommes de tous les tems. Le premier inventeur & la première invention en grand à qui Dieu & Moïse paroissent donner la préférence & comme la primauté, furent Jabel & la vie champêtre & errante sous des tentes, vie pastorale, ou simplement campante ou campagnarde. *Genuitque Ada Jabel, qui fuit pater habitantium in tentoriis, atque pastorum.* La vie même des guerriers en pleine campagne & sous des tentes, est plus du goût de Dieu, que la vie civile de nos grandes Villes. Ce n'est que comme en passant, hors de rang, sans éloge, ni titre d'invention, que l'Écriture Sainte nous dit historiquement que Caïn bâtit Hénochia; au lieu qu'elle traite de Peres & de Patriarches les inventeurs des arts, dont elle parle de dessein formé, mettant Jabel à la tête de tous; tant la vie champêtre, campante, pastorale, militaire même, est la propre vie de l'homme; donc la vie est une milice & un passage, & non un établissement sur terre.

APRÈS s'être , pour ainsi dire , un peu rapproché du sentiment de M. Rousseau , au sujet des grandes sociétés , le Père Castel s'en écarte de nouveau , lorsqu'il est question des maux dont M. Rousseau rend la société responsable. Quelle est donc la misère , demande-t-il , quelle est la servitude & le travail à quoi la société nous réduit ? Ne nous délivre-t-elle pas , au contraire , de nos misères communes ? Elle nous donne des laboureurs , des moissonneurs , des meûniers , des boulangers , & nous avons du pain en étendant la main ; car elle nous donne aussi de l'argent pour en acheter. Elle nous donne des tailleurs qui nous habillent , des cordonniers qui nous chaussent , des marchands de toutes sortes , des médecins , des hôpitaux , des prêtres qui nous baptisent , nous prêchent , nous absolvent , nous enterrent & nous menent en Paradis comme par la main. Toute la société travaille pour chaque individu. Chaque métier & chaque art demande trente mains , trente arts & métiers , pour nous faciliter le moindre de nos besoins. Une épingle passe par trente mains , par trente laboratoires , avant que d'être une épingle , dont on en a cent pour un ou deux sols. Et les

Sauvages en ont-ils moins de travail , de servitude & de miseres , pour avoir moins de société ? Ils en ont bien davantage , puisqu'ils ont toutes celles dont nous délivre la société. Un simple petit miroir de deux liards pour nous , est pour eux un bijou qui leur coûte bien des peaux de castor , au profit de notre société. Est-ce vivre , pour un homme quelconque , que de ne vivre que de gland , & de racines de méchantes herbes ; que de se repaître de chair humaine ; que de n'avoir pas une misérable couverture au milieu des frimats & des horreurs du Groenland & du Canada ; que de n'avoir que de l'eau salée à boire , comme les Esquimaux ; que de n'avoir ni foi , ni loi , ni religion , ni mœurs , ni instructions , ni connoissances , ni sciences , ni arts , ni hôpitaux , ni collèges , ni précepteurs , ni défenseurs , ni princes , ni magistrats ?

MAIS on est libre , dit M. Rousseau : & encore ne l'est - on pas , répond le Pere Castel. La liberté n'est que le choix entre le bien & le mal. Le Sauvage , quand il pleut , n'est libre que de se mouiller , n'étant pas libre de se mettre à couvert ; il n'est pas libre , il est forcé de

souffrir toutes fortes de maux, la faim, la soif, la nudité, mille espèces de maladies. La société ne nous ôte aucune liberté honnête & utile, en nous forçant assez doucement d'être honnêtes gens, bons citoyens, bons Chrétiens. Et comme elle y oblige tout le monde, encore lui sommes-nous redevables d'y forcer autour de nous cent mille hommes qui, sans cela, pourroient, à chaque instant, nous molester beaucoup dans notre propre personne, dans nos biens, dans tout notre bien-être.

M. ROUSSEAU attribue à la société les guerres nationales, les batailles, les meurtres, les représailles qui font frémir la nature, &c. Est-ce que les Sauvages, répond le Pere Castel, n'ont pas des guerres, des batailles, des meurtres, des représailles, faisant d'autant plus frémir la nature, que les nôtres sont contre la vie civile, la religion, les devoirs surnaturels; & celles des Sauvages, toujours directement contre la nature seule. Les guerres & les batailles des Sauvages sont bien pires que les nôtres. Les nôtres peuvent être contre l'Humanité en général : les leurs sont contre les hommes en détail, & d'homme à

homme. Quand la France est en guerre contre l'Europe entiere que sa jalousie réunit contre nous , il part de ce Royaume tous les ans dix ou vingt mille hommes de recrue , dont , dans une campagne , il peut en périr la moitié. Mais le gros de la France , le corps de la Nation n'en est comme point offensé ; & la moitié de ce qui y périt , auroit pû périr sans ce!a. Qu'une Nation sauvage soit en guerre , c'est la guerre de toute la Nation ; les femmes y menent leurs enfans à la suite des hommes. Leurs batailles ne sont que de deux ou trois cents hommes ; mais c'est toute la Nation qui y périt. Depuis douze cents ans , que la France , comme Royaume , fait la guerre en France , en Flandres , en Allemagne , en Italie , à Constantinople , à Jerusalem , à Damiete , à Tripoli , en Espagne , &c. , la France est , à-peu-près , aujourd'hui ce qu'elle étoit au tems de Clovis ; au lieu que toutes les Nations sauvages de l'Amérique , Algonquins , Iroquois , Hurons , &c. se sont comme toutes détruites , y en ayant plusieurs dont il ne reste plus de vestige. Nos guerres se font en regle & ne vont jamais à la destruction d'une Nation entiere , ni à moitié. Un ennemi désarmé n'est plus.

notre ennemi. Or c'est-là que commence la guerre du Sauvage : un ennemi sans armes , excite toute leur fureur ; ils le faïssent , le garrotent jusqu'à lui ôter la respiration ; ils lui arrachent la chevelure , cernant la peau du crâne tout au tour , pour lever tous les cheveux à la fois , ce qui est un grand trophée pour eux. Ce n'est encore rien : on le promene dans tous les Villages , hameaux & cabanes , où , jusqu'aux femmes & enfans , chacun a droit de lui arracher un ongle , couper un doigt du pied , de la main , de l'assommer de coups. Ainsi mutilé , on le brûle , on le grille , on le rôtit , on le mange piece à piece & en détail. Le comble des horreurs ! on le fait chanter , & il chante , tandis qu'il a le piéd ou la main dans le feu. Le beau est même , en cet état , de se moquer de ses bourreaux , de les exciter , de leur dire que , si on les tenoit , on leur feroit pis. On chante , on rit , on fume une pipe. Le premier venu , un enfant , une femme approche du patient , lui coupe un doigt , le met dans la pipe ; & le patient rit , fume son doigt , fût-ce même son œil , dont il trouve le parfum délicieux. Oh ! pour le coup , voilà le Sauvage bête brute , dont M.

Rouffseau envie la noble liberté ! Je croirois offenser Dieu , fi j'ajoûtois que je la lui fouhaite.

LE Pere Caftel combat ici un principe de M. Rouffseau , ſçavoir , que le droit de conquête ne peut jamais fonder un véritable droit , & que les peuples conquis font à perpétuité armés de droit contre leurs conquérans , à moins que les peuples conquis , ou la Nation remife en pleine liberté , ne choiſiſſe volontairement fon vainqueur. D'abord , répond le Pere Caftel , il y a des conquêtes de droit par elles-mêmes. En ſecond lieu , la plupart des conquêtes ne ſe font pas fur les Nations , mais fur leurs Souverains , n'y ayant qu'eux qui ayent droit de réclamer à la tête de leurs Nations. Il y a un ſophiſme , ajoûte le Pere Caftel , que font tous ceux qui critiquent les gouvernemens en regle , ſur-tout les Monarchies & même les Républiques ? On ſuppoſe qu'une Nation , comme Nation , une multitude de gens de même nom , ont ſur eux-mêmes un droit de gouvernement. Tout leur droit n'eſt que paſſif. Une multitude n'a droit que d'être gouvernée , & non de ſe gouverner. Chacun , au plus , n'auroit

droit que de se gouverner lui-même ; droit nul & dangereux dans une société. Il est moralement impossible qu'une multitude se gouverne elle-même. Alors il est vrai que, s'il n'y a pas de Chef naturel, la Nation, sans autre droit que d'être gouvernée, est forcée de se former en République ou en Monarchie, en déferant le gouvernement à plusieurs ou à un seul : & encore faut-il toujours un seul Chef de Magistrature, de Sénat ou de République, un Dictateur, un Doge, un Stadhouder ; tant la multitude a peu de droit de se gouverner, si ce n'est en servant fidelement celui qui a d'ailleurs le droit de la gouverner. A remonter aux idées philotophiques, morales ; théologiques même des choses, on ne trouvera jamais dans une multitude en société, qu'un besoin d'être gouvernée. Ce besoin qui lui est propre, peut fonder le droit de celui qui la gouverne, mais non le sien, si ce n'est passivement, comme j'ai dit : essentiellement une multitude qui se gouverne, porte l'idée d'un mauvais gouvernement, d'un non-gouvernement. Où est donc son droit ? Il est dans celui qui est suscite, ou que Dieu suscite pour en user, fût - ce un conquérant, pourvû

qu'il soit légitime. Mais s'il n'est pas légitime d'abord, le tems peut le légitimer; & il est bon qu'il y ait un tems de prescription, où la possession fasse le droit devant Dieu & devant les hommes. Une Nation, sur-tout si elle est grande, n'a jamais droit de déposséder un possesseur, si ce n'est à la suite d'un autre reconnu légitime, ou plus légitime possesseur. Je dis qu'une Nation, plus elle est grande, plus elle a droit, c'est-à-dire, besoin d'être gouvernée, & moins elle a droit de gouverner. On en voit la raison, & je ne sçais pas si cette raison n'exclut pas la République du vrai droit d'être un bon gouvernement: qui dit République, dit chose publique; & je doute que ce qui s'appelle public soit un bon gouverneur. L'idée du bon gouvernement me paroît être celle d'une vraie Monarchie. Aussi n'y a-t-il qu'un Dieu & qu'une Providence, modèle de tout bon gouvernement.

CE n'est, le plus souvent, que dans les Républiques trop libres, trop démocratiques, comme chez les Athéniens, qu'on trouve des tyrans, des oppresseurs, des despotes au moins. Il est facile d'u-

surper une autorité vague , & qui flotte dans plusieurs têtes & dans plusieurs mains. Il s'y en trouve toujours quelqu'une qui tire tout à elle , & s'empare de tout. Un Monarque n'a point de complices ni de rivaux , qui lui aident , ou qui l'aiguillonnent à avoir plus d'autorité qu'il n'en a , l'ayant toute au gré de son ambition , s'il est ambitieux. Non , il n'est pas tenté de l'être ; il ne peut l'être que de jouir en paix de toute l'autorité qu'il a. Il a intérêt de bien gouverner & de laisser jouir son peuple de l'honnête liberté , qu'une autorité légitime laisse toujours aux Sujets fideles & soumis. L'homme & les hommes sur-tout sont faits pour être gouvernés. Une Nation , un État ne représente jamais qu'une famille , dont le pere commun est le Chef naturel , toujours représenté par le Prince , Roi , Doge , Stadhouder quelconque , soit héréditaire , soit électif , selon l'usage dont le tems les a mis en possession. C'est un des malheurs auxquels la nature humaine est exposée , que quelqu'un de ces maîtres gouverneurs s'en acquitte mal , qu'il soit mal-habile , inappliqué , méchant même. Cela est fâcheux , comme il est fâcheux d'être malade , de mourir , de souffrir. A

cela, je ne vois que la patience. Il est remarquable que depuis douze cents ans que la France a pris sa consistance d'État Royal & Monarchique, il ne se soit pas trouvé un Prince cruel ni méchant, la plûpart ayant été même spécialement bons, religieux & dignes fils aînés de l'Eglise; au lieu qu'il s'y est trouvé & retrouvé cent fois des peuples Albigeois, Calvinistes, ligueurs, assassins des meilleurs de nos Rois.

M. ROUSSEAU prétend que le Sujet rentre dans tous les droits de la liberté, lorsque le Roi, le Prince, le Magistrat manque, par des injustices ou des oppressions, au contrat de la société avec son Chef. Mais ce contrat est une chimere, reprend le Pere Castel; s'il y a ici un contrat, c'est avec Dieu. Les Sujets n'entrent dans ce contrat que comme Sujets. Le contrat, s'il y en a, est de Dieu au Prince, & du Prince à Dieu. Le Prince promet de bien gouverner au jugement de Dieu; le Sujet n'a que la soumission & la priere en partage. Il y auroit trop d'inconvéniens pour les Sujets mêmes, & pour la société, qu'ils eussent le jugement & la garantie d'un tel contrat. Toute multitude est *bellua multorum capitum*.

pitum. Encore telle bête n'a point de tête que son Chef, son Prince, ses Magistrats soumis au Prince. Le Peuple, les Sujets, la Société n'ont que des bras; & il seroit horrible que les bras eussent droit de révolte contre la tête dont ils sont les exécuteurs, mais non les Juges.

QUAND les Juifs voulurent un Roi; encore eurent-ils la sagesse de le demander à Dieu & de le recevoir de sa main. Mais de quelque façon que le Peuple reçoive, ou se donne un Roi, un Chef, c'est toujours Dieu qui le lui donne, & sur-tout qui donne à ce Chef, à ce Roi toute son autorité, puisque *omnis potestas à Deo*, & qu'absolument le peuple n'a en effet d'autre autorité, d'autre droit que d'être gouverné. C'est le peuple qui se donne un Roi, un Chef, sans consulter Dieu, qui est un usurpateur, puisqu'il donne une autorité qu'il n'a pas & qui ne peut venir que de Dieu; le peuple n'a droit que de présenter. Dans la cause de la légitimité d'un Souverain, le peuple n'est que partie & témoin tout au plus, & ne peut donc être Juge; il seroit Juge dans sa propre cause. Etablissons l'état de la question. Je suppose, d'un

côté , un Roi tyran , cruel , usurpateur même , & conquérant , si l'on veut ; & d'un autre côté , un peuple armé pour le déposséder & s'en délivrer. Jusques-là , je ne vois qu'un grand procès & deux parties qui plaident au Tribunal , de qui ? je le demande. Or je n'y vois d'autre Juge que Dieu. Le fort des armes , la voie de fait n'est point une voie de droit. Dieu n'a jamais permis qu'on le consultât les armes à la main , tout Dieu des armées qu'il est ; & il permet souvent à l'injustice de prévaloir ; je n'y vois , en un mot , que la patience , la fidélité , la soumission & la prière. Mais le Roi est cruel , me dit-on. Mais le peuple est mutin , dirai-je à mon tour. Qu'on décide entre deux ? Mais qui est-ce encore une fois qui décidera ? Encore ne vois-je que le Roi , tranquille possesseur , qui en ait l'autorité préalable , en attendant le jugement de Dieu , auquel on est bien obligé de s'en rapporter sur la plûpart des événemens litigieux de cette vie , essentiellement équivoque & passagere. La voie des armes & de fait ne peut être un jugement de droit ; il est trop à armes inégales. Dès qu'on en feroit l'affaire d'un coup de main , il est bien évident que

le Prince, coupable ou non coupable, succomberoit toujours , n'ayant qu'un bras & ayant tous les bras contre lui. Ce seroit tenter Dieu, & lui demander un miracle , que de mettre le droit d'un Prince en litige par la voie des armes. Le plus souvent , cependant , dans ces sortes de querelles , royales d'un côté , & nationales de l'autre , le Roi lui-même , fût-il tyran , ayant ses partisans & son armée, il est bien évident que c'est alors la Nation contre la Nation: ce qui rend le prétendu droit national équivoque, & le jugement quelconque qui en résulte encore plus litigieux. Le Roi n'eût-il que dix mille hommes armés pour lui , contre cent mille hommes purement nationaux , qui veulent le destituer , ces dix mille hommes sont naturellement censés la plus noble & la plus saine partie , & devroient l'emporter au Tribunal de Dieu & des hommes , d'autant plus que les cent mille hommes ont toujours à leur tête un Chef de révolte , qui peut tout aussi-bien être que le Roi , un tyran , & ne peut être qu'un ambitieux & un rebelle décidé.

APRÈS avoir ainsi combattu le Discours de M. Rousseau , le pere Castel

entreprend aussi d'attaquer les notes que M. Rousseau a mises à la suite de son Discours. L'homme est méchant, dit M. Rousseau ; cependant l'homme est naturellement bon. Qui est-ce qui peut l'avoir dépravé à ce point, sinon les changemens survenus dans sa constitution ? Le Pere Castel répond que la cause unique de la dépravation des hommes, & de la corruption de notre nature d'abord innocente, est le péché d'Adam. M. Rousseau remonte au Physique pour notre constitution, & son adversaire le rappelle toujours au Moral & au Théologique. L'un veut que la société des hommes soit la seule cause de toute leur dégradation. L'autre au contraire soutient que le péché d'Adam n'est venu, que de ce qu'Eve formée pour vivre en société avec Adam seul, entra en société de raisonnement, de Philosophie & de Théologie avec les bêtes, avec la plus méchante de toutes, avec le serpent. Le serpent étoit le Démon, sans doute, ajoûte le Pere Castel, & n'en étoit pas moins bête pour cela, aux yeux d'Eve au moins, qui en fut pourtant la bête ce jour-là ; tant les bêtes peuvent déniaiser les hommes.

DANS un autre endroit de ses Notes, M. Rousseau en parlant des voyageurs, les réduit à quatre classes, sçavoir, les Marins, les Marchands, les Soldats & les Missionnaires; & il croit que les trois premières classes ne fournissent guères de bons observateurs. Le Pere Castel prend la défense des Marins & des Marchands auxquels il prétend que nous devons la plûpart des observations d'Histoire Naturelle des pays ou des mers où ils ont navigué & trafiqué. Nous devons nommément beaucoup de choses aux Hollandois & aux Anglois, aux François même & aux Danois. Les Portugais & les Espagnols sont ceux à qui nous devons le plus, à cause même des Missionnaires qu'ils ont toujours associés aux simples Marins. Quant aux Missionnaires, Jésuites pour la plûpart, on s'attend bien que leur confrere, le Pere Castel, ne les laissera pas dans l'oubli. M. Rousseau les croit sujets aux préjugés d'état, comme tous les autres; d'ailleurs, il ne les juge guères propres à des recherches de pure curiosité, qui les détourneraient des travaux plus importants auxquels ils se destinent. Il estime enfin que pour prêcher utilement l'Évangile, il ne faut que du zèle, & Dieu donne le reste;

mais, ajoûte-t-il, pour étudier les hommes, il faut des talens. Quoi ! répond le Pere Castel, l'apostolat n'est point un talent, une vocation donnée de Dieu même ! Quoi ! le Pere le Comte n'avoit point de talens, même naturels ! Le Pere d'Entrecolles, qui nous a si bien donné l'art de la porcelaine, n'avoit point de talens ! Ignore-t-on que ce sont deux bons Missionnaires qui ont découvert les sources du Nil, qu'Alexandre, César, Auguste, les Ptolomées, les Grecs, les Romains ont voulu découvrir en y faisant les plus grandes recherches, les plus grands frais ? Ignore-t-on que ce sont deux ou trois bons Missionnaires qui nous ont donné les cartes de la Chine, de la Tartarie, du Thibet, & presque de toute l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique ; cartes les plus détaillées & les plus exactes que nous ayons d'aucun pays connu ; & qu'ils les ont données en Arpenteurs, en Astronomes, en Géometres, en Physiciens, en Naturalistes en toutes sortes de genres de Philosophie & de talens, même naturels ? Ignore-t-on que de bons Missionnaires ont, non-seulement dressé, levé, mais fait la carte autant terrestre que typographique du Paraguai, de, &c.

& cela en politiques religieux, & en conquérant des Royaumes & des Empires aux Rois d'Espagne, de Portugal, de France, uniquement en les acquérant à Jesus-Christ ? ce qui est une façon fort honnête & fort légitime de conquérir aux hommes, en conquérant à Dieu. Pour le moins de tels peuples ne restent point armés contre de tels conquérans. Enfin les Missionnaires s'y sont pris en Naturalistes, en Physiciens, en Anatomistes, en Historiens, en Moralistes, en Philosophes, avant que de s'y prendre en Théologiens, en Apôtres.

DANS la note 13, M. Rousseau parle de quelques Sauvages qu'on n'a pu apprivoiser à nos façons Européennes, ni à notre bien-être, ni à notre société, à nos arts, nos sciences, nos goûts, nos délices même, quoiqu'on les ait apprivoisés à notre Religion. Il est vrai, répond le Pere Castel, que non-seulement on n'a point apprivoisé les Sauvages à nos mœurs, nos usages, nos façons, nos goûts & nos dégoûts, nos délices & nos amertumes; que non-seulement ceux qu'on y a apprivoisés pour un tems, s'en sont désabusés; mais beaucoup de Fran-

çois, & sur-tout d'Anglois se sont librement jettés dans la vie sauvage, & se sont faits à demeure Caffres, Lapons, Iroquois, Hurons, Abenaquis, Miamis, Illinois. L'Acadie est encore pleine de François, d'Anglois même qui y vivent à la sauvage, mais en société libre, souvent libertine, & souvent aussi en Chrétiens. Nos usages, nos goûts, nos délices sont choses assez frivoles, & qu'on peut remplacer par d'autres goûts, d'autres délices & usages de tempérament ou d'habitude, en vue même d'une assez honnête liberté. Est-ce que tous les Peuples de l'Europe s'astreignent à nos goûts & à nos façons au préjudice des leurs ? Tout cela est arbitraire, & dépend beaucoup de l'éducation. Mais la société de pere, mere, enfans, parens, amis, voisins n'a rien d'arbitraire, & est de la premiere, comme de la seconde & dernière institution de la nature. Les besoins, les sentimens rendent au bout de l'univers cette société indissoluble & de tous les goûts. Parmi nous-mêmes, & jusques dans la même maison, entre freres, parens & amis, les goûts, les délices de l'un ne sont pas ceux & celles des autres ; & l'on ne doit pas conclure.

d'un goût factice, à un goût de besoin, & de nécessité naturelle. Le goût de la Religion, si c'est un goût, est dans le même cas, que celui de la société; il est même au-dessus, puisqu'on renonce à la société même & à la parenté, pour suivre la Religion lorsqu'on la connoît bien. Témoins les Solitaires de la Thébaïde, &c; & preuve de la frivolité de nos goûts, c'est que le Sauvage les méprise; & en même tems, preuve de la solidité de notre Religion, c'est que le Sauvage s'y rend & y persévère aux dépens de ses propres goûts, & même de la société sauvage la plus naturelle. En Canada & dans toute l'Amérique, on voit des sociétés de Sauvages rassemblés autour d'une Eglise, d'une Chapelle, d'un Missionnaire qui en fait, à la vie & à la mort, de fervens Chrétiens. C'est la gloire de la Religion, de triompher des esprits & des cœurs, & des goûts & des sentimens, dont aucun motif humain ne peut d'ailleurs triompher. Il n'y a qu'elle qui ait des motifs victorieux de la chair & du sang, pour forcer pere & mere à renoncer à leurs enfans, & les enfans à renoncer à pere & mere, & à tout ce qu'il y a de plus cher & de plus délicieux. Les

Missionnaires n'ont pu absolument détacher les Sauvages de la vie sauvage, c'est-à-dire, peu riche, peu commode, peu aisée, & du reste, ni sçavante, ni artiste. Ils en ont pourtant fait quelquefois des peuplades, des villages, des Villes; au Paraguay même, des Provinces & des Empires. Les Missionnaires ne se sont pas même souvent piqués de trop civiliser les Sauvages, de les trop policer, de les mettre à leur aise, de leur apprendre nos Sciences, de leur montrer nos Arts dont ils pourroient abuser, comme on en abuse souvent ici, & dont, absolument, on peut se passer pour vivre, & sur-tout pour gagner le Ciel, qui est l'essentiel, & comme la somme, & plus que la somme de tous nos biens temporels.

ON voit par-là que le P. Castel est, en certains points, de l'avis de M. Rousseau; & il convient que les sciences causent bien des vices d'orgueil, & que les Arts nourrissent le luxe & favorisent bien des passions de détail; & quand je dis même l'orgueil, ajoute le P. Castel, c'est plutôt la vanité que produit l'abus des Sciences; sur quoi j'avancerois cette thèse: Que les Lettres, Arts & Sciences corrigent les hommes en grand,

& les corrompent peut-être en petit , en détail. Nos vices font des vices de science , mais non de la Science. Sçavans ou ignorans , les hommes font vicieux. Croit-on les vices barbares , moins barbares que nos vices sçavans ne font sçavans ? Encore tout vice est vice d'ignorance , *omnis peccans ignorans* ; & nos vices ne font sçavans que jusqu'au vice exclusivement. En un mot , les vices des Sçavans font les vices des Sçavans , mais non de la Science qui les réproûve impitoyablement & sans quartier. Ce qu'on pourroit dire de plus vrai , c'est que les vices des Sciences font de plus grands vices , plus contre la Science , & plus impardonnables. La thèse de M. Rousseau fera constamment fausse , jusqu'à ce qu'il nous montre une Science , un livre , un Sçavant même qui canonise & qui n'anathématise pas les vices les plus grands , comme les plus petits. Une grande preuve contre lui , est que nous prenons nos Arts & nos Sciences, les belles Lettres surtout , dans les livres des Payens , Grecs & Romains , & que , malgré cela , nous ne sommes jamais tentés de Paganisme & d'Idolâtrie , ni d'aucune sorte d'hérésie même ; étant du reste très-édifiés des

plus grands & des plus petits traits de Morale dont ils sont pleins. Loin d'anathématiser nos Sciences, l'Écriture sainte les canonise en général; & l'Église est l'organe le plus ordinaire, & comme unique, dont Dieu s'est servi de tout tems pour rendre les hommes sçavans; d'où je conclus sans réplique, que les Lettres, les Arts, les Sciences sont un bien en foi. L'Écriture sainte est formelle sur le droit ou l'obligation qu'ont les Prêtres d'être sçavans, & de rendre tels les Peuples dont ils sont les Pasteurs, étant comme le levain & le sel de la terre. La Science repose sur les levres du Prêtre, est-il dit formellement & équivalement en cent endroits de l'ancien & du nouveau Testament, où le mot de *super labia* marque évidemment l'obligation de parler, d'éclairer & d'instruire. En conséquence il est de fait que la première qualité du Prêtre, de l'Ecclésiastique, est d'être vertueux & sçavant, & sçavant pour être vertueux; que par-tout ce sont les Ecclésiastiques qui tiennent les Colléges, les Universités, les Écoles; & qu'enfin, à l'origine des choses, c'est même l'Église, les Evêques, les Papes qui ont fondé les Universités, & au nom de

qui se confèrent les degrés de Licence , & les bonnets de Docteur. Chez les Hérétiques mêmes , & anciennement chez les Idolâtres , Romains , Grecs , Egyptiens , Chaldéens , Persans , Indiens , chez nos Gaulois mêmes , ce font & c'étoient les Prêtres , Ministres , Druides , Gymnosophistes , Bracmanes , Bonzes qui étoient & font spécialement par office , chargés de l'instruction publique & de la tradition orale & écrite des Sciences , des Arts & des Lettres , & cela , sans exception ; car les Universités , par exemple , font , comme leur nom le porte , une Universalité d'instruction & de doctrine , sans en excepter ni les Arts , ni la Médecine , ni la Jurisprudence , non plus que la Théologie. Le Monde sécularise tant qu'il peut toutes choses ; & les Hérétiques vont jusqu'à séculariser la Théologie. Mais leur première institution , les Facultés de Médecine nommément , étoient toutes Ecclésiastiques. Les Facultés de Paris & de Montpellier l'étoient bien sûrement dans leur origine ; & tout cela , quoique nous voyions porter robe noire , longue , ample , & rabat grand & petit , étoit à coup sûr Ecclésiastique dans sa fondation , quelque sécularisation qui soit arrivée depuis

ce tems-là. Le seul air de l'Eglise autorise, donne de la gravité, du poids aux fonctions les moins ecclésiastiques; il n'y a de profane que ce que nous profanons. Et voilà comme j'aime à faire de toutes les questions de Morale & de Littérature, questions de foi vagues, confuses, interminables, des questions de fait & d'Histoire: n'y ayant que cela pour les trancher; comme les questions de Foi, la tradition; la raison métaphysique, claire & personnellement évidente, ayant seule droit sur les seules questions géométriques.

IL en est de la tradition des Sciences, comme des nœuds sacrés de la Société qui sont les deux plus grands principes du bien que M. Rousseau méconnoît. L'Eglise est le nœud de ces deux liens d'Humanité; car le Mariage propage les corps & les ames: & les Arts, les Sciences & les Lettres propagent, en quelque sorte, les esprits, la Foi même & les mœurs: & c'est l'Eglise qui autorise tout, propage tout, conserve, répare & perfectionne tout d'après & par Jesus-Christ. D'où il m'est permis de tirer ce grand argument, que tout cela, nommément la Société, & les Sciences

font un bien dont il est fâcheux qu'il résulte bien des maux, il est vrai, par la faute des Affociés & des Sçavans, & jamais par celle de la Science ou de la Société; car le défaut absolu de la Société seroit une Inhumanité parfaite, une absolue destruction de l'Humanité, pire que la vie sauvage, libre, animale dont parle M. Rousseau. Et de même le défaut absolu des Sciences seroit une barbarie, seroit cette vie sauvage & animale.

IL faut donc de la Société, & il faut de la Science, mais jusqu'à un certain point, après lequel l'excès retombe dans les mêmes inconvéniens que le manque total, ou le défaut trop grand qui tombe dans l'abus, dans la corruption. Car *corruptio optimi pessima*; il y a donc, (cela va de suite,) trop de Science dans le monde; & par-là même, il n'y en a pas assez. Car voilà les deux contradictoires qu'il faut accorder, & qui ne s'accordent que trop dans toutes les questions. C'est des Sciences, des Arts & des Lettres que je parle sur-tout ici. Non, absolument, il n'y a point trop de Science *intensivè*, comme on a dit. Les Sçavans ne le font point trop. Ils ne sçau-

roient trop l'être. Nulle Science n'a à craindre qu'en la portant trop loin on n'en voie le bout, le foible ni le faux. En Dieu, il y a une Science infinie dont toutes nos profondeurs ne font jamais que la surface extérieure; car Dieu n'a point de surface en lui-même, n'ayant point de borne en Science ni en rien. C'est *extensivè*, comme on dit encore, qu'il y a dans le monde trop de Science, c'est-à-dire, trop de Sçavans, demi-Sçavans par conséquent; & voilà le mot: les demi-Sçavans font tout le mal des Sciences, parce que réputés Sçavans & se donnant eux-mêmes pour très-Sçavans, pour plus Sçavans même que les vrais Sçavans, leur ignorance réelle enfante les préjugés, les erreurs, les hérésies, les monstres d'esprit, d'Art & de Science, & tôt ou tard le Pyrrhonisme, le Déisme, l'Athéisme qui est la somme totale des monstres & la triple chimere des esprits orgueilleux, Enthoufiastes, Fanatiques & frénétiques presque, qui veulent tout anéantir, Arts, Sciences, &c.

IL en est de la demi-Science, en fait d'esprit, comme de l'hypocrisie, en fait de
de

de mœurs. Le demi-Sçavant n'a que le masque de la Science, comme l'hypocrite a le masque de la vertu. Ils jouent l'un & l'autre, l'un la vertu, l'autre la Science; & comme l'hypocrite va au vice par le chemin de la vertu, le faux Sçavant, le demi-Sçavant, car c'est le même homme, va à l'ignorance par le chemin de la Science. Il n'est pas nouveau de dire que *la demi-science est pire que l'ignorance. Scientia inflat.* Il faut le croire dès que l'Écriture le dit; absolument, toutes nos Sciences ne sont que des *demi-sciences*; & c'est à ce titre de *demi-sciences*, qu'elles peuvent nous enfler; car, du reste, rien n'est plus enflé qu'un *demi-Sçavant*, si ce n'est un *quart de Sçavant*, qui ne le cède qu'au *demi-quart*, & celui-ci au *demi-demi-quart*, & *sic in infinitum*, disent les Philosophes géometres. Humilier les vrais Sçavans, les vrais Artistes, est un crime qu'on pardonne, qu'on travestit en vertu chez les *demi-Sçavans*, souvent chez les Sçavans même, & toujours dans un Public qui aime à se dédommager des récompenses & des éloges qu'il est forcé de donner au vrai mérite, qu'il aime même à ne pas donner, ou à donner de préférence au *demi-Artiste*,

au *demi-Sçavant*, toujours bien plus empressé à en remercier, à les demander même. Les vrais Sçavans sont communément assez bonnes gens, gens même assez modestes. Ils peuvent avoir un peu de vanité. L'orgueil est pour les *demi-Sçavans*, l'arrogance pour les *quarts de Sçavans*, l'insolence, la rusticité, la brutalité, &c. pour la descendance de la série des *demi-quarts*, *demi-demi-quarts*, &c.

LES vrais Sçavans sont retirés, amoureux de leur cabinet, point chefs de secte, de cabale. Les demi & quarts de Sçavans ont du tems de reste pour courir de cercle en cercle, de café en café, & y répandre leur Déisme, leur Licence, leur Mécréance, qui leur servent d'introducteur & de passe-port. Le Déisme, nommément, est constamment l'effet d'une demi-Science, tout comme, & plus encore que l'Hérésie. Le Déisme & l'Hérésie sont des *demi-Religions*, analogues aux *demi-Sciences qui les enfantent*. Comme Dieu est par-tout, que tout est son ouvrage, & qu'il a gravé ses traits dans tous les objets de nos Sciences; l'Écriture même nous disant que la terre est

pleine de la Science de Dieu : un vrai Sçavant voit en effet Dieu par-tout , & est par-tout invité à le reconnoître , tantôt à l'aimer , tantôt à l'adorer. Dieu le tient toujours en respect. Le *demi-Sçavant* ne fait qu'entrevoir Dieu par-tout , assez pour le craindre , l'éviter , le fuir. Il en voit par-tout le principe , par-tout il en élude la conséquence. De toutes ces questions , il étudie l'objection jusqu'à la réponse exclusivement. Comme Dieu est absolument sous le voile , dans le nuage , là où commence la Science de Dieu , là finit la Science du demi-Sçavant.

JE suis trop vrai pour ne pas dire ce que j'en pense , tout ce que j'en sçais , tout ce que l'usage & l'expérience m'en ont appris. La Science est aujourd'hui trop répandue , trop facile , & à trop grand marché ; elle est trop à la portée de bien des têtes qui n'ont pas la force de la porter. Une épée est une bonne chose , mais trop de gens la portent peut-être. C'est une arme : les Romains ne la portoient qu'en guerre. Aux guerres civiles tout le monde la porta. La guerre civile regne dans les Sciences depuis qu'on

Les rend si populaires. Je suis payé pour vanter les Journaux, les Dictionnaires, les manières de faciliter les Sciences & de les mettre à la portée de tout le monde. J'ai été trente ans Journaliste, j'ai mis les Mathématiques en une espece de Dictionnaire; & ma fantaisie a toujours été de tout faciliter, Arts, Sciences & Littérature. J'ai cru, par-là, faire la guerre à la demi-Science & rendre tout le monde pleinement Sçavant. Pour un Sçavant que j'ai fait, j'ai fait trente & trois-cents demi-Sçavans, quarts & demi-quarts de Sçavans; & il y a plus de quinze ans que j'ai reconnu de bonne foi que j'avois manqué mon coup & mon but. J'en demande pardon au Public. C'est Bayle, qui, par ses Journaux & son Dictionnaire, a prêché & favorisé la demi-Science Sceptique & Déiste. De gros Livres, comme un Dictionnaire, ou de petits Livres souvent répétés, comme les Journaux imposent trop au Public, & 1°. à l'Auteur qui s'en croit & en est cru plus habile; 2°. au Lecteur, au simple acheteur même, tout fier d'avoir à la main toute une & plusieurs Sciences articulées, numérotées & en simple A. B. C. Il y avoit eu de tout tems,

avant Bayle , des Pyrrhoniens & des Déistes. Bayle en a fondé la secte en regle , en grand & à perpétuité : or c'est en fondant la demi-Science. Mais Bayle, me dira-t-on, étoit au moins lui-même un vrai Sçavant. J'ai ma distinction que j'ai déjà indiquée, Sçavant en *extension*, en surface, je l'accorde; Bayle l'étoit en *intension*, en profondeur, je le nie. Bayle n'étoit rien moins qu'un vrai Sçavant. Ces sortes d'ouvrages de gros volume supposent & donnent de la Science en raison inverse, renversée ou réciproque du tems mis à les faire ou à les lire. Un faiseur de gros livres n'a le tems d'en lire que de petits, ou de petits articles des gros. On peut depuis long-tems faire un Livre plus sçavant que soi-même. Les tables des Livres sont la grande mine & la pépinière des Dictionnaires & des Journaux.

*NOUS ne croyons pas devoir mettre au rang des Brochures que le Discours de M. Rousseau a fait naître, un petit Ecrit de 20 pages in-8°, intitulé, Lettre de M. D. B. * * * à Madame * * *, au sujet du Discours sur l'origine & les fon-*

demens de l'inégalité parmi les hommes.
*Ce n'est qu'une analyse très-succincte de
 l'Ouvrage de M. Rousseau, sans aucune
 réflexion qui mérite d'être présentée au
 Public.*

LE Discours qui a concouru avec celui de M. Rousseau, & que l'Académie de Dijon a couronné, est celui de M. l'Abbé Talbert. Il est imprimé dans le septième Tome du *Choix littéraire*, Ouvrage périodique qui s'imprimoit à Genève. Le Lecteur jugera s'il méritoit la préférence. Un homme d'esprit a dit que celui de M. Rousseau étoit au-dessus des prix de toutes les Académies.

EN lisant le Discours de M. l'Abbé Talbert, on ne conçoit pas ce qui peut avoir engagé l'Académie de Dijon à le préférer à celui de M. Rousseau. Nous croyons qu'on ne fera pas fâché de trouver ici un court Extrait de l'Ouvrage couronné. Ce sera pour le Discours de M. Rousseau un nouveau triomphe, & pour le Public une preuve nouvelle, que le suffrage des Académies ne marque pas toujours la supériorité des Ouvrages qu'elles couronnent.



EXTRAIT

Du Discours de M. l'Abbé TALBERT,
couronné par l'Académie de Dijon;

Sur l'inégalité parmi les hommes.

L'ESSENCE des hommes & leur origine étant la même, on est d'abord étonné, dit M. l'Abbé Talbert, de l'inégalité qui regne parmi eux. On la croiroit contraire à la Loi naturelle, si la Religion & la raison réunies ne découvroient la solution de ce problème, en distinguant deux états dans la Nature humaine, l'état d'innocence & l'état de péché. Dans l'état d'innocence, c'est-à-dire, avant le péché de nos premiers Peres, la Loi naturelle n'autorisoit pas l'inégalité des conditions. Dans l'état de désordre & de châtiment, cette inégalité devint nécessaire. Ce sont-là les deux parties qui divisent le Discours couronné.

L'AUTEUR débute par un grand Tableau de la Nature humaine dans l'état d'innocence. Il la représente « comme

Aa.iv.

» une fleur qu'une rosée pure & un rayon
» bienfaisant font éclore , & dont la fraî-
» cheur , le coloris & le parfum charment
» également. Telle fut , dit-il , la première
» beauté de notre ame ; aucun mélange
» n'altéroit ce souffle divin. Fait pour
» connoître , l'homme connoissoit sans
» erreur , & avec la même facilité que
» l'œil discerne les objets. Il n'avoit à
» craindre , ni ténèbres , ni fausses lu-
» mières. Il voyoit ce qui étoit bon , ce
» qui étoit juste ; sa fin , ses devoirs lui
» étoient présens ; & ne perdant point de
» vue son but , il pouvoit marcher sans
» s'égarer. Le cœur n'étoit pas en con-
» tradiction avec l'esprit ; celui-ci mon-
» troit la route , & l'autre la suivoit. Le
» penchant vers le bien étoit le seul qu'il
» connût. Des goûts sans passions , des
» desirs sans emportemens le guidoient
» dans la jouissance des présens de la
» création , & le resserroient sans effort
» dans la mesure prescrite. Une volupté
» pure , acquise sans travail , inaccessible
» au trouble , à l'amertume , qui n'en-
» fantoit ni le regret , ni la satiété , &
» qui eût cessé d'être volupté , si la rai-
» son & l'innocence eussent cessé de l'as-
» saisonner. » Tel étoit , selon M. Talbert ,

le partage de l'homme naissant. Or dans cet état , aucune espèce d'inégalité ne pouvoit avoir lieu. De quelle utilité auroit pû être la domination , lorsque les loix eussent toujours été prévenues par nos démarches ? Quel seroit le but d'un ordre politique , dans une société réglée par une harmonie naturelle & parfaite ? L'amour du devoir eût été le ressort universel. Ce que nous appellons gloire n'eût pas été connu ; & l'espoir du gain n'eût pas tenté davantage des hommes dont les besoins simples & bornés étoient assurés d'être remplis. Ici M. l'Abbé Talbert nous remet sous les yeux la peinture de l'âge d'or avec toutes les exagérations des Poètes , tel qu'un air pur , inaltérable , un soleil sans orages , un printems éternel , &c. &c. On conçoit aisément les conséquences que tire l'Auteur , c'est-à-dire , qu'il n'y auroit eu ni pauvreté , ni richesses , ni élévation , ni subordination , enfin nulle sorte d'inégalité , si l'homme étoit toujours demeuré dans l'état de sa première innocence. L'inégalité est donc l'effet de la corruption du cœur humain. La Loi naturelle ne l'autorise , dit l'Auteur , que parce qu'elle est devenue un remède à des maux plus

grands. Elle est nécessaire dans l'état de la nature corrompue ; & c'est, comme nous l'avons vu , ce qui fait le sujet de la seconde partie.

L'HOMME devenu criminel, fut assujetti à la maladie , à la douleur , à la mort. Son ame perdit sa force & sa lumière. La Nature s'arma pour le mal-traiter ; ses besoins se multiplièrent ; un soin inquiet lui fit haïr l'ordre & la paix ; le trouble fut son élément ; la cupidité , la violence , l'injustice s'emparèrent de son cœur. Il fallut opposer à ce désordre un remède violent. Ce fut alors que les loix furent inventées. On comprit que chacun devoit se dépouiller de son indépendance , pour réunir l'autorité dans un seul , ou dans un nombre choisi , dont les mains seroient armées , pour faire plier sous la règle tout ce qui voudroit s'en écarter. Voilà donc des inférieurs & des chefs , & conséquemment l'inégalité établie par la corruption du cœur humain.

L'AUTEUR entre dans d'autres détails dont le but est de prouver toujours que cette même corruption a établi des juges pour administrer la justice dans toutes les

parties du Gouvernement ; de-là cette subordination & cette inégalité de pouvoir qui produit bientôt l'inégalité des richesses , des dignités , des conditions , &c.

M. L'ABBÉ Talbert prétend que l'équité naturelle exige que les biens , les honneurs , la noblesse soient héréditaires dans les familles. « C'est , dit-il , un » hommage rendu à jamais à la vertu ; » à la bravoure , au travail , que d'éterniser les distinctions & les faveurs qui en ont été les fruits. C'est un prix proportionné aux grandes choses. Le court espace de la vie ne doit point être la mesure de la durée des trophées ; ils ne sont pas dignes des hommes célèbres , s'ils ne leur survivent ; & quel moyen plus propre à rendre le mérite respectable , à enflammer l'émulation qui le développe , à mettre en action toute espèce d'industrie , de talens & même de vertu , &c ? »

L'AUTEUR ne croit pas avancer un paradoxe , en disant qu'il est utile de dépriser la pauvreté , & cela , dit-il , pour prévenir les révoltes de l'orgueil qui étoit

gneroit les hommes de tout emploi , de tout office humiliant , si l'on n'attachoit pas une sorte d'avilissement aux personnes qui les exercent , afin qu'accoutumés à se regarder comme d'un ordre inférieur, elles rendent , sans honte & sans dégoût, des services acceptés sans répugnance.

ICI l'Auteur se fait à lui-même une objection. L'heureuse & sage Lacédémone ne connoissoit point l'inégalité. Elle bannissoit le faste des rangs & des richesses, & fit voir que l'égalité pouvoit subsister dans l'État le mieux policé & le plus affermi. L'inégalité n'est donc pas une suite nécessaire de la corruption du cœur humain.

M. L'ABBÉ Talbert réfute ainsi cette objection. L'égalité ne fut point générale parmi les Spartiates. Ils eurent des Souverains & des Magistrats. Quoiqu'ils fissent peu de cas des richesses, elles ne purent être si négligées, que les uns n'en possédassent plus que les autres. D'ailleurs, il en coûta cher à l'État pour maintenir cette ombre d'égalité. Il fallut bannir les Arts, l'industrie, le travail. Une oisiveté funeste prit leur place, & laissa les es-

prits sans culture , & les mœurs sans principes , sans bienséance , sans humanité , &c.

ENFIN, continue l'Auteur , si les États avoient pu souffrir une telle constitution , le divin Législateur du Peuple Juif eût-il manqué de la former sur ce dessein ? Ses loix ne tendirent point à l'égalité. Il y eut des Chefs , des Juges & des Rois , &c.

TEL est en substance le Discours que l'Académie de Dijon a préféré à celui de M. Rousseau.

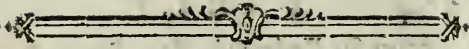
Fin du Tome troisieme.

[Faint, illegible text at the top of the page, possibly a title or header.]

[Faint, illegible text in the upper middle section of the page.]



[Faint, illegible text in the lower middle section of the page.]



T A B L E

D E S A R T I C L E S

Contenus dans ce troisieme Tome.

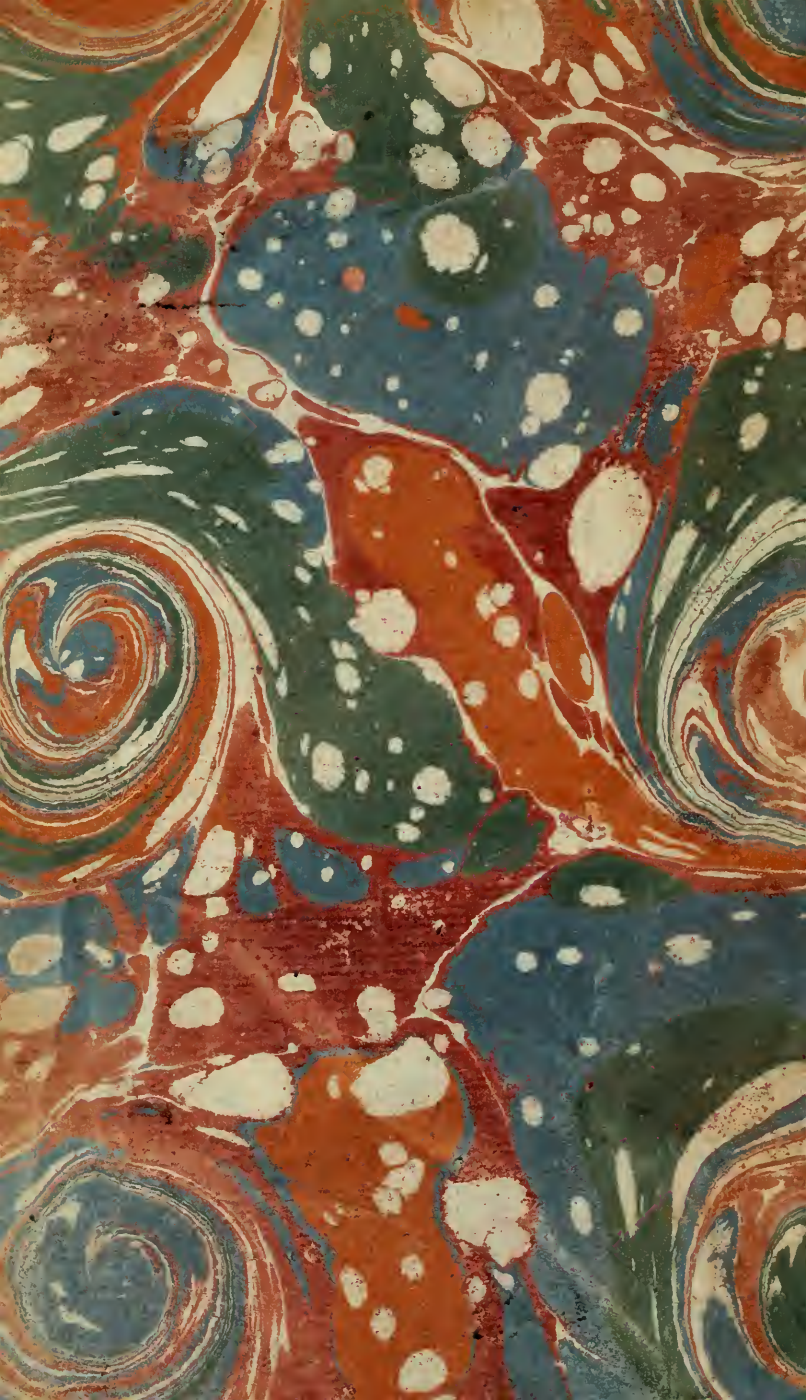
<i>E</i> PI <i>TRE</i> <i>d</i> édicatoire à la Répu- blique de Genève.	Page iij
Préface.	xxxj
<i>A</i> vertissement sur les Notes du Discours suivant.	49
Question proposée par l'Académie de Di- jon.	50
Discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.	51
Notes.	177
Lettre de M. de Voltaire à M. Rousseau qui lui avoit envoyé son Discours sur l'inégalité, &c.	253
Réponse de M. Rousseau à M. de Vol- taire.	259
Lettre à M. de Boissi, au sujet de la précédente.	267
Extrait de la premiere réfutation du Dis- cours sur l'inégalité, &c. par M. de Castillon.	271
Extrait de la seconde réfutation du Dis-	

cours sur l'inégalité, &c. Par le Pere Castel, Jésuite.	319
Lettre sur le même Discours.	374
Extrait d'un Discours avec lequel celui de M. Rousseau a concouru pour le prix de Dijon, & qui a été couronné.	375

Fin de la Table.







R B49718



Library
of the
University of Toronto

